
Mémoire de fin d'études : " L'impact de l'architecture sur le sentiment d'insécurité des hommes transgenre dans les rues de Liège : une étude auto-ethnograph

Auteur : Tielin, Evan

Promoteur(s) : Le Coguiec, Eric; Kunysz, Pavel

Faculté : Faculté d'Architecture

Diplôme : Master en architecture, à finalité spécialisée en art de bâtir et urbanisme

Année académique : 2023-2024

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/21356>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.



UNIVERSITÉ DE LIÈGE – FACULTÉ D’ARCHITECTURE

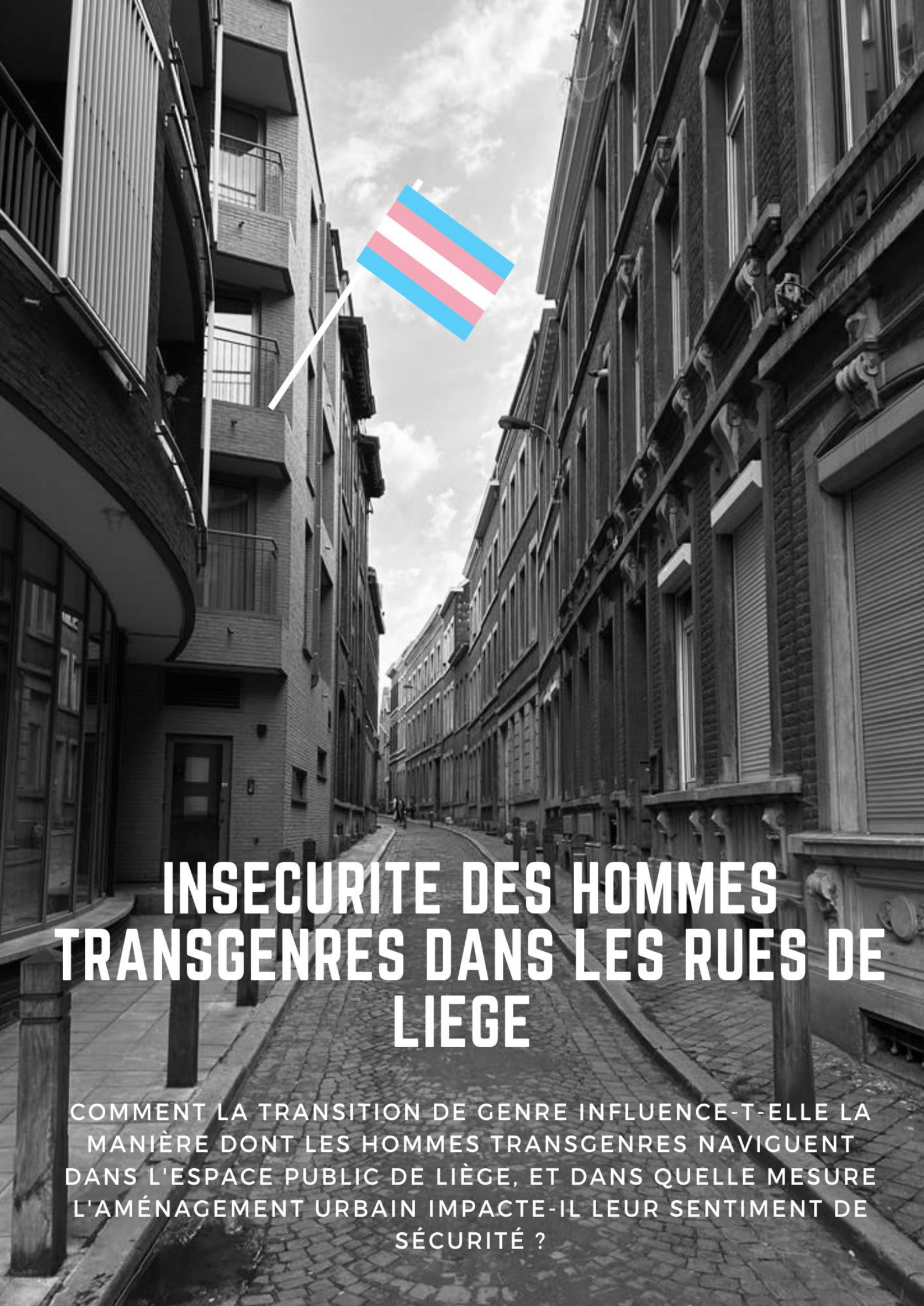
INSECURITE DES HOMMES TRANSGENRES DANS LES RUES DE LIEGE

Comment la transition de genre influence-t-elle la manière dont les hommes transgenres naviguent dans l'espace public de Liège, et dans quelle mesure l'aménagement urbain impacte-il leur sentiment de sécurité ?

Travail de fin d'études présenté par Evan TIELIN en vue de l'obtention
du grade de Master en Architecture

Sous la direction d'Eric Lecogüiec et Pavel Kunysz

Année académique 2023 – 2024



INSECURITE DES HOMMES TRANSGENRES DANS LES RUES DE LIEGE

COMMENT LA TRANSITION DE GENRE INFLUENCE-T-ELLE LA
MANIÈRE DONT LES HOMMES TRANSGENRES NAVIGUENT
DANS L'ESPACE PUBLIC DE LIÈGE, ET DANS QUELLE MESURE
L'AMÉNAGEMENT URBAIN IMPACTE-IL LEUR SENTIMENT DE
SÉCURITÉ ?

TABLE DES MATIÈRES

.....	3
RÉSUMÉ.....	11
ECRITURE INCLUSIVE.....	12
GLOSSAIRE.....	15
RESPECT DES TRANSIDENTITES.....	17
INTRODUCTION.....	19
CONTEXTE	19
PROBLEMATIQUE DE RECHERCHE	20
OBJETIF DE RECHERCHE	22
METHODOLOGIE	23
1. ORIGINES DU SUJET	23
2. PREMIERE PARTIE : CADRE THEORIQUE.....	25
3. SECONDE PARTIE : LA PARTIE PRATIQUE.....	26
3.1 <i>UNE RECHERCHE AUTO-ETHNOGRAPHIQUE</i>	26
3.2 <i>LES RENCONTRES : LA METHODE DES RECITS DE VIES</i>	28
4. CONCLUSION.....	32
CADRE THEORIQUE.....	33
1. L'ESPACE PUBLIC	33
1.1 Un espace de domination masculine	33
1.2 L'impact sur l'aménagement du territoire	34
1.2.1 Une ségrégation sexuée	34
1.2.2 La justice spatiale	34
1.1.1 Une ville inclusive	34
1.3 Un accès à l'espace public difficile	35
1.3.1 Un espace exclusif.....	35
1.3.2 Un espace dangereux	35
2. LA TRANSIDENTITE.....	36
2.1 C'est quoi la transidentité ?.....	36
2.2 Quelques notions à connaître	36
2.2.1 L'identité de genre.....	36
2.2.2 Une transition de genre	37
2.3 Les personnes transgenres et leur rapport à l'espace public	37

2.3.1	Un espace de revendications	38
2.3.2	Un espace d'exclusion.....	39
2.4	La transphobie.....	41
2.4.1	Sentiment d'insécurité.....	41
2.4.2	Stratégies d'évitements	42
PARTIE PRATIQUE :		43
L'APPROCHE AUTO-ETHNOGRAPHIQUE		43
CHAPITRE 1 : CONTEXTE ET CADRAGE PERSONNEL		
.....		43
1.	Mon « savoir-situé »	43
2.	Mon parcours de transition de genre en tant qu'homme transgenre.....	45
C'est quoi un parcours de transition de genre ?		45
La transition sociale.....		46
La transition médicale		47
3.	Moments clés de ma transition de genre	47
4.	Trajet et temporalité.....	49
CHAPITRE 2 : EVOLUTION DE LA MOBILITE ET DU SENTIMENT DE SECURITE EN FONCTION DE LA TRANSITION DE GENRE.....		51
1.	MON RAPPORT A LA RUE AVANT L'HORMONOTHERAPIE	51
1.1	Perception initiale de l'espace public.....	51
Le droit à la ville.....		51
Qu'est-ce que la légitimité ?		52
La flânerie		52
1.2	Sentiment de sécurité et d'appartenance	53
Le sentiment de sécurité		53
Le sentiment d'appartenance		54
1.3	Stratégies d'adaptation et d'évitement	54
Evitement des espaces inconfortables		55
La nuit		56
1.4	Conclusion	59
2. MON RAPPORT A LA RUE DURANT MES PREMIERES ANNEES SOUS TESTOSTERONE.....		59
2.1	Changements physiques et impact sur ma mobilité	59
2.2	Evolution du sentiment d'insécurité et de la perception sociale	60
Analyse des nouvelles dynamiques sociales		60
La dysphorie de genre		61
La transphobie de rue		61

Moments d'affirmations.....	62
2.3 Nouvelles stratégies de déplacement et d'interaction.....	63
Comportements adaptatifs.....	63
La ville en groupe.....	64
Certains lieux devenus inaccessibles.....	64
Adaptation des stratégies de mobilité dans mon trajet quotidien.....	65
2.4 Conclusion.....	68
3. MON RAPPORT A LA RUE AVEC UN CIS-PASSING.....	68
3.1 Transformation du rapport à l'espace public après l'obtention d'un cis-passing.....	68
L'euphorie de genre.....	68
Le cis-passing.....	69
3.2 Privilèges et nouvelles dynamiques de pouvoir.....	70
Les privilèges d'avoir un cis-passing.....	70
3.3 Répercussions sur la mobilité et le sentiment de sécurité.....	71
Être conscient de ses privilèges.....	71
Adaptation des stratégies de mobilité dans mon trajet quotidien.....	72
4. CONCLUSION DE LA RECHERCHE AUTO-ETHNOGRAPHIQUE.....	75
PARTIE PRATIQUE : LES RENCONTRES.....	77
1. INTRODUCTION AUX RENCONTRES.....	77
1.1 Cadre et organisation des rencontres.....	77
1.2 Le rôle du « Care » dans la recherche.....	79
2. PORTRAIT DES PARTICIPANTS : LE CONTEXTE.....	81
2.1 Retranscription de la première rencontre avec « H ».....	81
2.2 Portrait de « H ».....	84
2.3 Retranscription de la première rencontre avec « L ».....	84
2.3 Portrait de « L ».....	89
3. ANALYSE DES RENCONTRES : DYNAMIQUES DE GENRE ET ESPACE URBAIN.....	90
3.1 Retranscription de la deuxième rencontre avec « H ».....	90
3.2 Retranscription de la deuxième rencontre avec « L ».....	96
3.3 Perception de la visibilité et de la sécurité.....	99
3.4 Rapport à l'espace urbain en fonction de la transition de genre.....	99
3.5 Stratégies d'adaptation et de navigation dans l'espace public.....	100
3.6 Comparaison des entretiens avec les résultats de l'approche auto-ethnographique.....	101
3.7 Conclusion.....	101
CONCLUSION GENERALE.....	102
BIBLIOGRAPHIE.....	105

LISTE DES FIGURES..... 109
ANNEXES..... 110

REMERCIEMENTS

Au terme de ce travail de fin d'études, qui constitue l'aboutissement de mon parcours universitaire, je désire exprimer ma sincère reconnaissance envers toutes les personnes qui ont enrichi mon apprentissage au fil de ces dernières années. Je souhaite particulièrement remercier l'équipe qui m'a accompagné et encadré durant cette phase cruciale de rédaction de ce mémoire.

Je souhaite avant tout exprimer ma gratitude infinie aux hommes transgenres qui ont accepté de participer à cette recherche. Leur courage et leur engagement à partager leurs expériences ont été d'une valeur inestimable pour la réalisation de ce mémoire, sans lesquels ce travail n'aurait jamais vu le jour.

Je tiens à remercier Monsieur Eric Le Coguiec, promoteur de ce mémoire, pour son aide précieuse et pour le temps qu'il m'a accordé. Ses conseils avisés, son soutien constant et sa guidance experte ont été essentiels au développement de mes idées et à la qualité de ce travail.

Ma reconnaissance va également à Monsieur Pavel Kunysz, mon co-promoteur, pour son soutien tout au long de ce parcours. Son encadrement bienveillant, ses précieuses pistes de réflexion et ressources ont été d'une grande valeur tout au long de l'écriture de ce travail.

Je tiens également à remercier mes lecteurs, qui ont accepté de composer le jury de ma soutenance et de prendre le temps de lire ce mémoire, pour l'attention qu'ils porteront à ce travail et pour l'indulgence dont ils feront preuve envers le caractère quelque peu militant du propos.

Mes remerciements et ma gratitude à ma mère et ma sœur pour leurs précieux conseils et leurs nombreuses relectures et dont les retours et critiques constructives ont permis de peaufiner ce mémoire et d'en améliorer le contenu.

Je remercie aussi mes parents, qui, malgré leurs appréhensions, ont su me soutenir et m'ont donné le courage et les moyens d'aller au bout de mes études.

À mes amis, je tiens à exprimer ma gratitude pour leur soutien constant et leurs encouragements. Plus particulièrement, merci à ceux qui incarnent les valeurs pour lesquelles il est important de se battre. Merci à Florian d'avoir été indispensable depuis notre rencontre, un ami et un soutien sans faille.

Un remerciement tout particulier à Chloé, pour son amour, son soutien et sa patience tout au long de cette aventure. Sa compréhension et son encouragement ont été des moteurs essentiels dans l'achèvement de ce mémoire. Elle a su me prouver à chaque instant que j'avais de la valeur, tout comme mon travail.

Enfin, je remercie chaleureusement toutes les personnes qui ont soutenu ce projet, partagé leurs expertises avec confiance, et même celles dont l'ignorance et la réticence ont mis en lumière l'importance de cette recherche. Leurs interactions ont été une source

d'enrichissement pour ma réflexion et ont consolidé ma détermination à poursuivre cette étude. Ce mémoire n'aurait pas pu voir le jour sans la contribution et le soutien de toutes ces personnes. À chacun d'entre vous, j'adresse mes remerciements les plus sincères.

RÉSUMÉ

L'espace public, tel qu'il est conçu et perçu, est le résultat de pratiques d'architecture, d'urbanisme et de planifications qui sont influencées par des normes genrées. Ces espaces sont façonnés selon une perspective masculine hétéronormée qui néglige les besoins et les expériences des femmes, des personnes queer et d'autres groupes marginalisés au profit de la norme sociale : être un homme blanc, valide, cisgenre et hétérosexuel. Cette conception restreint la pleine participation des individus à la vie sociale et à l'utilisation de l'espace public, créant un environnement où les personnes marginalisées se sentent moins en sécurité, moins visibles et souvent exclues.

En tant que personne transgenre, je sais par expérience personnelle à quel point les espaces publics peuvent être exclusifs et discriminatoires. Mon parcours de vie m'a confronté à de nombreux défis dans ma quête de sécurité, d'acceptation et de reconnaissance dans ces environnements.

Ce travail représente une opportunité de mettre en lumière les inégalités auxquelles sont confrontés les hommes transgenres à Liège et de dénoncer les injustices quotidiennes qu'ils subissent. L'objectif est de sensibiliser à ces enjeux et de remettre en question les structures existantes en examinant, sous un prisme urbanistique, les dynamiques socio-spatiales qui influencent leur sentiment de sécurité, de visibilité et de confort dans l'espace public. Cette recherche s'appuie sur des sources diverses : littérature scientifique, académique et militante, étude auto-ethnographique et témoignages d'hommes transgenres.

En mettant en perspective les aspects scientifiques, militants et personnels des vécus des hommes transgenres dans les espaces urbains de Liège, je souhaite faire progresser les connaissances sur l'inclusion et l'égalité des personnes transgenres dans les domaines de l'architecture et de l'urbanisme, et susciter une prise de conscience collective sur les défis auxquels nous sommes confrontés dans les espaces publics.

ÉCRITURE INCLUSIVE

Dans la rédaction de ce travail de fin d'études, l'écriture inclusive sera employée pour des raisons essentiellement éthiques.

La langue française contribue à rendre invisibles toutes les personnes qui ne sont pas des hommes, en appliquant l'un de ses principes fondamentaux : le masculin l'emporte sur le féminin. L'écriture inclusive, quant à elle, reconnaît l'existence et la légitimité de toutes les identités de genre, en veillant à ce que personne ne soit relégué au second plan. Il aurait été indécent, dans un travail visant à rendre visibles les inégalités de genre dans l'espace public et à donner une voix et une visibilité aux minorités de genre, d'utiliser un langage privilégiant un genre et en excluant tous les autres.

L'écriture inclusive permet donc une déconstruction des normes de genre linguistiques qui perpétuent l'exclusion et l'invisibilité des personnes non conformes aux genres traditionnels. Comme le souligne Morgan N. Lucas (2024) dans son livre « Ceci n'est pas un livre sur le genre » : "la langue façonne notre perception de la réalité et en modifiant notre manière de parler, nous pouvons contribuer à changer les mentalités et à promouvoir une société plus égalitaire." En utilisant l'écriture inclusive, je m'efforce de créer un espace de recherche qui reconnaît et respecte toutes les identités de genre. Je souhaite contribuer à une pratique académique plus juste et respectueuse.

Cependant, il existe plusieurs manières d'utiliser l'écriture inclusive, telle que l'utilisation du point médian, qui met le masculin et le féminin au même niveau, par exemple : " les lecteur·rices". Il est important de préciser que, selon les méthodes et l'usage de cette écriture, cela ne permet pas toujours aux personnes non-binaires de se reconnaître pleinement, puisque cette approche reste basée sur une distinction entre les genres masculin et féminin.

C'est pourquoi, tout au long de ce travail, l'usage des pronoms neutres sera privilégié. Ce modèle permet d'intégrer les terminaisons masculines, féminines et la particule neutre "x", par exemple : "les lecteur·rice·x". De même pour les adjectifs. Ici, le langage neutre sera employé grâce à l'ajout d'un "x" pour remplacer le "s" traditionnel. Cette utilisation de la langue, permet de s'adresser aux personnes non-binaires qui ne se reconnaissent pas forcément dans les pronoms « il » et « elle ».

Je ne pouvais envisager de ne pas intégrer les personnes non-binaires en utilisant la forme neutre de l'écriture inclusive dans ce travail dédié à la communauté trans.

L'utilisation de pronoms et de déterminants inclusifs permettra de désigner une personne sans présumer de son genre tels que :

- « lel » qui est la contraction de « il » et « elle »
- « Tous.tes.x » qui est la contraction de « tous » et « toutes »
- « Celleux » qui est la contraction de « celles » et « ceux »
- « Elleux » contraction de « elles » et « eux »

Pour compléter l'utilisation de la forme neutre, j'aurai recours également, à certains moments, à l'utilisation de termes épïcènes, qui consistent à employer des mots plus génériques pour éviter de genrer ou d'appliquer la règle du masculin dominant, comme : « Les usagers », au lieu de "les utilisateurs" ou "les utilisatrices".

La règle habituelle consiste à ne citer que le nom de famille de l'auteur·rice·x lorsqu'une source est mentionnée dans le texte. Néanmoins, je pense qu'il est important de préciser aussi le prénom des femmes et des personnes transgenres, afin de valoriser leur travail trop souvent sous-estimé.



Fig 1 : Iel vous emmerde. @gluegang_liege, 01/12/2021

GLOSSAIRE

CISGENRE : Le terme « concerne une personne dont l'identité de genre correspond au sexe qui lui a été assigné à la naissance » selon le dictionnaire en ligne Le Robert. L'opposé de Cisgenre est le mot transgenre.

TRANSGENRE : Une personne transgenre est, selon le dictionnaire en ligne Linternaute, une personne qui « adopte l'apparence et le mode de vie d'un sexe différent de celui de sa naissance. Qu'elle soit né.e homme ou femme, la personne transgenre modifie voire rejette son identité sexuelle d'origine. Le sexe inscrit sur son état civil ne correspond pas à l'apparence qu'iel renvoie. »

NON-BINAIRE : Une personne non-binaire, est une personne dont l'identité de genre ne correspond ni aux normes du masculin ni à celles du féminin.

QUEER : Le terme queer vient de l'anglais et était utilisé à ses début pour qualifier ce qui était « étrange ». Par la suite, le terme a été réutilisé par les membres de la communauté LGBTQUIA+ pour qualifier les « personne dont l'orientation ou l'identité sexuelle ne correspond pas au modèle dominant hétérosexuel » selon le dictionnaire en ligne Le Robert.

SEXISME : « Attitude discriminatoire fondée sur le sexe », selon le dictionnaire en ligne le Larousse.

SEXUALITE : C'est l'« ensemble des phénomènes sexuels ou liés au sexe, que l'on peut observer dans le monde vivant » et comme l' « ensemble des diverses modalités de la satisfaction sexuelle », selon le dictionnaire en ligne le Larousse.

PATRIARCAT : Selon le Larousse : « Forme d'organisation sociale dans laquelle l'homme exerce le pouvoir dans le domaine politique, économique, religieux, ou détient le rôle dominant au sein de la famille, par rapport à la femme. »

HETERONORMATIVITE : « la naturalisation de l'hétérosexualité comme expression « normale » des relations sexuelles » (Borghi, 2012).

IDENTITE DE GENRE : Il s'agit du genre auquel la personne s'identifie. Selon le dictionnaire en ligne le Larousse, il s'agit d'un « sentiment d'appartenance à un genre. L'identité de genre ne correspond pas forcément au sexe assigné à la naissance et peut sortir du cadre binaire. L'appellation tend à remplacer celle d'identité sexuelle, jugée trop restrictive ».

ORIENTATION SEXUELLE : Selon le dictionnaire en ligne le Larousse, l'orientation sexuelle « correspond aujourd'hui à l'une des composantes de l'identité sexuelle au même titre que le genre ou le rôle sexuel. Elle peut désigner le désir affectif et sexuel, l'attrance érotique pour les personnes de même sexe (homosexualité), de sexes opposés (hétérosexualité) ou indifféremment pour l'un ou l'autre sexe (bisexualité). Elle

peut porter sur le comportement sexuel, affectif ou sur l'identité servant à définir subjectivement la personnalité."

INCLUSIF : « Qui intègre une personne ou un groupe en mettant fin à leur exclusion », selon le Larousse.

DYSPHORIE DE GENRE : D'après le Robert en ligne : « détresse ressentie par une personne dont l'identité de genre ne correspond pas au sexe attribué à la naissance. » Cependant, il est important de rappeler que toutes les personnes transgenres ne ressentent pas nécessairement de dysphorie de genre.

PASSER / PASSING : Ce terme issu à l'origine des luttes antiracistes est également utilisé pour désigner la capacité d'une personne trans à être perçue comme appartenant au genre désiré. Par extension, à être perçue non pas comme une personne trans, mais comme un homme ou une femme cis (Lucas, 2024).

TRANSIDENTITÉS : D'après le Larousse en ligne : « Fait d'avoir une identité de genre qui n'est pas en adéquation avec le sexe assigné à la naissance. »

TRANSPHOBIE : « Attitude d'hostilité, de discrimination envers les personnes transsexuelles ou transgenres. », selon le dictionnaire du Robert en ligne

RESPECT DES TRANSIDENTITES

Avant de commencer ma recherche, il est essentiel de faire un état des lieux des mots et des expressions qu'il ne faut pas employer pour parler des personnes trans. Il est indispensable de porter une attention particulière à l'utilisation de termes appropriés puisque le choix du vocabulaire est essentiel pour véhiculer le respect et la considération.

Certaines expressions doivent être bannies car leur usage reflète une transphobie intégrée. Comme le dit Lexie dans son livre « Une histoire de genres » : « Nommer, c'est ne pas donner d'existence verbale. Mal nommer, c'est déformer une réalité » Alors listons de manière claire l'ensemble des mots à éviter lorsqu'on parle des transidentités :

Transsexuel.le

Le terme "transsexuel" a émergé dans les années 1950-1960, dans un contexte médical qui pathologisait les identités transgenres. Associé à la maladie mentale, ce terme est largement rejeté aujourd'hui par la communauté trans. Il désignait autrefois ceux ayant subi une opération génitale. (Lexie, 2024) Cependant, non seulement de nombreuses personnes trans ne souhaitent pas subir de telles interventions, mais en plus, la question de genre dépasse largement celle du sexe biologique.

Travesti / Travelo

Les transidentités doivent être distinguées du travestissement. Le travestissement consiste à s'approprier des vêtements et des attitudes associés à un autre genre que le sien. Le terme "travelo" est utilisé de manière péjorative pour désigner un "travesti". Bien que le travestissement soit légitime en soi, la confusion entre ces deux concepts est courante et tend à nier le fait que les personnes trans vivent une identité de genre minoritaire, tandis que les personnes travesties pratiquent le travestissement indépendamment de leur identité de genre (Lexie, 2024).

Femme devenue Homme / Homme devenu Femme

On ne dit pas cette expression, puisque cela implique que la personne n'était pas toujours un homme, alors que la transidentité est une prise de conscience d'une réalité intérieure préexistante. On prend conscience de sa transidentité à un moment donné de sa vie, et ce moment varie selon les personnes. Il s'agit plutôt de réaliser quelque chose qui a toujours existé mais qui était caché ou non reconnu. Par conséquent, il est plus juste de parler d'une personne qui a toujours été un homme, mais qui a pris conscience de son identité de genre à un certain point de sa vie.

Vrai homme et vraie femme

Selon Lexie (2024) : "Les personnes cisgenres, parce qu'elles correspondent à un genre qui leur a été assigné selon des critères biologiques, sont considérées comme plus légitimes et « vraies » dans leur genre, parce que leur corps correspond à un standard et que les normes de genre spécifiques leur ont été transmises dès la petite enfance." Cependant, qui peut vraiment déterminer ce qu'est un "vrai" homme ou une "vraie" femme ? Ce terme est utilisé pour valoriser injustement l'authenticité des identités

cisgenres tout en présentant les identités transgenres comme une imposture. (Lucas, 2024)

Femme biologique et homme biologique

Cette terminologie sous-entend que les personnes transgenres ne sont pas biologiques, ce qui est incorrect et réducteur. En réalité, elle insinue une notion de "bonne biologie", opposant les personnes cisgenres, considérées comme ayant une biologie "normale" et "naturelle", aux personnes transgenres, perçues comme ayant une biologie "déformée" ou "dénaturée" (Lexie, 2024). Cette perspective est non seulement scientifiquement infondée, mais elle est également transphobe et discriminatoire. De plus, les identités d'homme et de femme se réfèrent au genre, non à la biologie.

Personne qui se sent homme/femme

« Les personnes trans ne se sentent pas hommes, femmes ou non binaires, elles le sont. » (Lucas 2024).

Transformation

Les personnes transgenres ne se transforment pas, elles transitionnent.

Vrai prénom

Le prénom choisi par une personne trans est son véritable prénom et doit être respecté en tant que tel. L'utilisation du "deadname" est invalidante et nie l'identité actuelle de la personne. Par conséquent, il est impératif de ne jamais l'utiliser, sous aucun prétexte.

INTRODUCTION

CONTEXTE

Dans un contexte où les revendications féministes et les mouvements pour les droits des minorités de genre et sexuelles gagnent en visibilité, il est essentiel de réfléchir à la manière dont le genre est intégré dans notre société, en particulier dans l'architecture et l'urbanisme de nos espaces publics.

Les inégalités de genre se manifestent de manière diverse et systématique, impactant la qualité de vie, l'accès aux opportunités et la sécurité de nombreux individus. Ces disparités sont profondément ancrées dans des normes et structures sociales patriarcales qui privilégient les hommes, valides, blancs, cisgenres et hétérosexuels. Ces normes sont des représentations soit d'une majorité, soit d'une habitude (Kervella, 2020). Souvent difficiles à déconstruire ou à remettre en cause, elles influencent non seulement les interactions sociales et les dynamiques de pouvoir, mais également la conception de nos environnements construits.

L'architecture est un domaine qui n'échappe pas à ce contexte normé. Les pratiques architecturales traditionnelles et les normes urbanistiques ont souvent été conçues selon une perspective masculine hétéronormée, négligeant ainsi les besoins et les expériences des femmes, des personnes queer, et d'autres groupes marginalisés. En effet, depuis les années 50, de nombreuses architectures modernistes témoignent de l'impact du sexe et du genre dans la conception des espaces. Les architectes, comme Le Corbusier, concevaient des espaces en se basant sur des corps spécifiques, associés à un sexe et à un genre particulier, comme l'illustre l'exemple masculin typique du fameux Modulor. Créé en 1945, le Modulor est un système de proportions architecturales fondé sur les dimensions idéales du corps humain, utilisant les mesures d'un homme européen moyen. Le Corbusier envisageait ce système comme un moyen de standardiser les dimensions architecturales afin de garantir confort et efficacité, en s'appuyant sur une représentation universelle des proportions humaines.

Pourtant, les mensurations et besoins de l'homme adulte standard sont bien loin d'être partagés par l'ensemble de la population mondiale. Aucun individu ne lui ressemble réellement. Ici le masculin est présenté comme neutre, alors qu'il ne l'est pas. Finalement, le message est que certains corps ne sont pas considérés comme adaptés. Pourtant, ce sont encore ces mêmes normes qui nous sont enseignées dès notre première année en architecture.

L'environnement dans lequel nous évoluons a donc été conçu en tenant compte de corps types associés à un sexe, un genre et à des comportements spécifiques. Le genre est alors inscrit dans l'espace qui nous entoure (Heynen, 2007). Deux modèles d'identité de genre prédominants sont utilisés dans la création d'espaces : les identités féminines et masculines stéréotypées, servant à calibrer certains espaces (Lambert, 2017). Cette approche exclut donc toute personne ne correspondant pas à cette norme binaire. Les

constructions sociales d'identités de genre et de sexualités influencent donc la manière dont les espaces sont conçus et régulés, reflétant et renforçant les normes hétéronormées et binaires de genre (Huning, 2013).

Il est crucial de ne pas confondre les notions de sexe et de genre. La différence entre les deux réside principalement dans leur nature biologique et socioculturelle. Le sexe est une caractéristique biologique, tandis que le genre est une construction sociale : « une caractéristique naissante des situations sociales » (Huning, 2013). Pendant longtemps, le genre a été « limité au binôme homme/femme hétérosexuel(le) » (Borghi, 2012). La sociologue Judith Butler (2006) « met en cause le binôme sexe anatomique contre genre social ». En effet d'après elle, le genre n'est pas quelque chose que nous avons, mais plutôt quelque chose que nous faisons. Ses idées, développées dans son ouvrage intitulé « trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité » remettent en question les idées traditionnelles et binaires du genre. Elle soutient que le genre est performé à travers des actes répétés qui contribuent à la construction et à la perpétuation des catégories de genre. Il n'est pas seulement question d'une vision d'un système binaire homme/femme. Il faut comprendre que le genre est une construction sociale et relève d'un sentiment personnel. La notion de genre inclut la binarité mais également toute sa fluidité. Il est important de ne pas invisibiliser les personnes transgenres, non-binaires ou intersexes. Ainsi, le sexe est une catégorie biologique souvent perçue comme binaire, tandis que le genre est un spectre comprenant une diversité d'identités et d'expressions au-delà des simples catégories de masculin et féminin.

C'est dans ce contexte architectural hétéronormé que prend place la réflexion que je mène au travers de ce travail de fin d'études. Toutefois, cette recherche s'étend à une échelle plus vaste, celle de l'espace public urbain.

PROBLEMATIQUE DE RECHERCHE

L'espace public, par définition, est un espace ouvert et accessible à tous.tes.x, mais il est surtout le miroir complexe des interactions humaines et des dynamiques de pouvoirs que reflètent notre société patriarcale. « La ville reflète donc des « normes sociales de genre » qui perpétuent une « ségrégation sexuée » des espaces. » (Mullens, 2020). Ces normes de genre qui favorisent des perspectives masculines, hétérocentrés et binaires, entraînent des « inégalités de genre au sein des espaces urbains » (Baumann, 2019), ce qui a un impact considérable sur l'aménagement du territoire tel que nous le connaissons aujourd'hui.

« L'espace public est le cadre politique et le cadre spatial issus d'une production sociale marquée par les régimes de discriminations traversant la société, il permet également la spatialisation des rapports sociaux » (Luxembourg et Noûts, 2021).

Dans l'espace public urbain, les personnes appartenant à des minorités de genre et/ou sexuelle font face à « une domination masculine » (Bourdieu, 1997). Il devient presque obligatoire pour elles de négocier leur présence dans l'espace public. La place des corps dans l'espace urbain est bel et bien un objet politique (Luxembourg et Noûts, 2021). Notre identité de genre influence notre façon d'occuper, de parcourir et de vivre la ville, ainsi que notre niveau de confort dans ces espaces. L'espace public a été pensé pour faciliter

la libre circulation des hommes. Alors les personnes marginalisées, font face à une série de défis et d'obstacles lorsqu'elles naviguent dans la ville. Elles se sentent moins en sécurité, moins visibles et moins à l'aise. On peut donc se demander : quelle est la place des hommes transgenres dans l'espace public liégeois aujourd'hui ? De quelle façon les hommes transgenres pratiquent l'espace urbain de la ville de Liège ?

Comment la transition de genre influence-t-elle la manière dont les hommes transgenres naviguent dans l'espace public de Liège, et dans quelle mesure l'aménagement urbain impacte-il leur sentiment de sécurité ?

Je vais tenter de répondre à cette question au travers d'autres questionnements, dans le but de comprendre pourquoi il est pertinent d'étudier les comportements des hommes transgenres dans les rues de Liège. Il est crucial de déterminer la place qu'ils occupent dans l'espace urbain et de saisir comment ils perçoivent et interagissent avec la ville.

Plus globalement, l'objectif de cette recherche est de questionner la notion d'accès à l'espace public, afin de comprendre pourquoi l'appropriation de l'espace public est, encore aujourd'hui, au centre des luttes.

On sait que l'espace urbain est une terre d'insécurité pour toutes les personnes hors normes dont les hommes transgenres. Ce constat ouvre ainsi la réflexion sur le sentiment d'insécurité lié au genre, dans l'espace public. Mais sur quoi se fonde ce sentiment d'insécurité, comment se construit-il ? Quels sont les facteurs qui l'influencent ? Quel rôle jouent les aménagements urbains et l'architecture dans le sentiment de sécurité et d'appartenance des hommes transgenres à Liège ?

En tant que chercheur queer, je ressens le besoin impérieux d'explorer les enjeux d'inclusion et d'insécurité dans l'espace public qui ont jalonné mon expérience personnelle dans la ville de Liège durant ces dernières années. Mon propre vécu dans la ville, m'a confronté à des moments d'inclusion, mais aussi à des situations d'insécurité et de discrimination en tant que personne transgenre. Je considère que ce sujet est un réel objet d'étude et mérite qu'on s'y intéresse.

Au-delà de mon propre vécu, je suis conscient que de nombreuses autres personnes queer partagent des récits similaires, forgés par l'interaction complexe entre leur identité de genre ou leur orientation sexuelle et le tissu urbain. Mais Comment ces espaces hétéronormés sont-ils appréhendés par des personnes, dites minoritaires ? Quels impacts peuvent avoir le genre et l'identité des personnes sur l'architecture ?

De cette question principale, en découlent plusieurs autres : Pourquoi des groupes de personnes investissent les espaces urbains d'une manière différente ? Comment les personnes stigmatisées perçoivent-elles les espaces et les endroits qu'elles traversent ? Il faut identifier les obstacles que rencontrent ces usagers et comprendre comment les contourner ou les éliminer ? Quelles sont les conditions physiques architecturales propices au développement d'espaces plus inclusifs dans la ville de Liège ? Quelles sont les stratégies d'adaptations des hommes transgenres afin d'éviter de faire face à un sentiment d'insécurité ?

OBJETIF DE RECHERCHE

Ma recherche s'est inscrite dans la volonté de favoriser une représentation plus inclusive dans le processus d'aménagement urbain. Mon objectif est de susciter une réflexion plus profonde sur les interactions complexes entre l'architecture, l'aménagement urbain et les expériences des personnes transgenres, afin de construire des espaces plus accueillants et respectueux de la diversité des identités de genre dans nos villes.

En réalisant un mémoire sur ce sujet, je peux espérer sensibiliser le public aux défis auxquels les personnes transgenres sont confrontées dans l'espace public au quotidien, et encourager des changements positifs en matière de politiques et de pratiques urbaines. L'ambition première de ce travail de recherche sera alors d'enrichir le débat sur la manière dont l'architecture peut être repensée pour créer des espaces plus égalitaires pour tous.tes.x.

J'aspire à sensibiliser davantage la société à la nécessité de créer des espaces publics plus inclusifs, où les personnes transgenres se sentiront en sécurité, acceptées et valorisées dans leurs identités de genre. En espérant que ce travail de fin d'études, permettra d'ouvrir des pistes de réflexion pour des pratiques plus respectueuses de la diversité des identités dans nos espaces urbains. Ce travail pourrait contribuer à l'avancée des connaissances académiques dans le domaine des études de genre, des études urbaines et de la sociologie. Il pourrait alors servir de référence pour d'autres chercheurs et étudiants qui s'intéresseraient à ce sujet.

De plus, il existe un manque de recherches et d'études spécifiques sur les expériences des personnes transgenres dans l'espace public. En choisissant ce sujet, je peux chercher à combler cette lacune et à apporter de nouvelles perspectives et informations à la communauté académique et à la société en général. L'architecture peut être un outil pour révéler des systèmes d'oppressions mais aussi pour influencer des comportements. Ainsi, ce mémoire de fin d'études a pour ambition de mettre en lumière ces réalités souvent invisibles et de leur donner une voix, en adoptant une approche auto-ethnographique.

Le prochain chapitre est consacré à la méthodologie utilisée dans le cadre de cette recherche.

METHODOLOGIE

Ma démarche de recherche s'articule en deux grandes phases distinctes. La première phase, dédiée à la recherche approfondie, a été longuement travaillée afin de pouvoir progresser vers la seconde phase, qui est l'écriture de cette mémoire.

Ce travail d'écriture est structuré en deux grandes parties : une partie théorique, qui constitue le cadre théorique sur lequel repose l'ensemble de la recherche, et une partie pratique, le terrain. Cette dernière inclut une approche auto-ethnographique ainsi qu'une série de rencontres et d'entretiens avec d'autres hommes transgenres de Liège.

Cependant, avant de détailler les différentes approches de ce travail, il est crucial dans un premier temps, d'explicitier le contexte et les motivations à l'origine du choix de ce sujet. Il s'agit de situer cette recherche dans son cadre initial et de partager l'état d'esprit qui a guidé cette démarche.

1. ORIGINES DU SUJET

Pourquoi ce choix de sujet pour un mémoire de fin d'études en Architecture ? C'est une question légitime, qui trouve sa réponse dans mon engagement personnel et académique envers les questions de genre et d'inclusivité.

Avant même de commencer mes études en architecture, j'étais déjà profondément engagé dans diverses causes militantes, motivé par une aversion pour les injustices. Cette sensibilité et cet engagement m'ont naturellement conduit à vouloir intégrer les questions de genre dans mon travail académique. Dès le début de mes études, j'ai systématiquement cherché à lier mes écrits à ces thématiques, rendant ainsi évident le choix de consacrer mon mémoire de fin d'études à l'exploration des dynamiques de genre dans les espaces publics.

Depuis le début de mes études, j'ai constaté que les questions de genre sont rarement abordées dans le cadre de mon cursus scolaire. Cependant, je considère que ces sujets méritent une attention bien plus soutenue. Cependant, j'étais initialement quelque peu désorienté, en raison du manque de travaux francophones sur ces sujets. En tant que mémorant en architecture j'étais plein d'ambitions, mon désir de couvrir de nombreux aspects simultanément a compliqué la structuration de mon sujet et de mes propos. Initialement, je souhaitais me concentrer sur les personnes queer, soit l'ensemble des personnes appartenant à la communauté LGBTQIA+, et leurs interactions avec les espaces publics de la ville de Liège. Toutefois, j'ai rapidement réalisé que les personnes queer forment des communautés diverses avec des attentes et des besoins variés, et qu'elles ne sont pas confrontées aux mêmes défis. Par exemple, les luttes et les besoins d'une personne transgenre diffèrent significativement de ceux d'une personne homosexuelle. Une personne transgenre peut être confrontée à des défis spécifiques liés à la reconnaissance de son identité de genre et à la transphobie. En revanche, une personne homosexuelle peut rencontrer des obstacles principalement en raison de l'homophobie, mais ces obstacles sont souvent distincts de ceux rencontrés par les

personnes transgenres. Il est cependant important de noter qu'il existe une convergence des luttes, dont je parlerai plus en détail ultérieurement.

Cette diversité de besoins et de luttes au sein de la communauté LGBTQIA+ souligne l'importance de recherches spécifiques et ciblées. En effet, il est essentiel de comprendre les particularités de chaque sous-groupe pour pouvoir apporter des réponses adaptées et efficaces aux problèmes qu'ils rencontrent. J'ai donc par la suite envisagé de me concentrer sur les personnes transgenres en général. Cependant, même au sein de la communauté transgenre, les besoins peuvent varier considérablement. Par exemple, les défis et besoins spécifiques des hommes trans peuvent différer de ceux des femmes trans. "Les hommes trans, bien qu'ils soient également confrontés à la transphobie, vivent des expériences distinctes de celles des femmes trans. En particulier, ils peuvent rencontrer des défis liés à la masculinité toxique et à la validation de leur identité masculine dans une société qui valorise souvent les expressions traditionnelles de la masculinité." (Serano, 2018). Les femmes trans, elles, sont confrontées à la transmisogynie, une forme spécifique de discrimination et de violence qui combine des éléments de transphobie et de misogynie, et cible spécifiquement les femmes trans et les personnes transféminines, ajoutant une couche supplémentaire de marginalisation et d'oppression en raison de leur identité de genre et de leur expression de genre féminine. « Subtil mélange de transphobie et de misogynie, la transmisogynie prend donc racine dans le mépris des femmes et de tout ce qui est considéré comme féminin. » (Lucas, 2021). Cette discrimination ne touche donc pas les hommes transgenres.

« Les femmes trans constituent probablement la minorité sexuelle la plus incomprise et décriée. Notre communauté a été systématiquement pathologisée par le corps médical et psychiatrique, mise en scène et ridiculisée par les médias, marginalisée par les organisations lesbiennes et gay, exclue par certaines fractions du mouvement féministe et nous avons à de trop nombreuses reprises été les victimes de la violence des hommes qui nous considèrent quelque part comme une menace pour leur masculinité et leur hétérosexualité. » Une citation de Serano tiré du livre de Lucas N. Morgan (2024) Ceci n'est pas un livre sur le genre.

Il existe bien d'autres exemples de différences dans les expériences et les besoins au sein de la communauté. C'est pourquoi il est crucial de cibler son sujet de recherche. Pour des raisons de temps et de légitimité, j'ai choisi de concentrer mon étude sur le vécu des hommes transgenres dans l'espace urbain de Liège. En tant qu'homme trans, j'estime que ma perspective personnelle et mon vécu me permettent de fournir une analyse plus précise et authentique des défis spécifiques auxquels sont confrontés les hommes trans dans les espaces publics.

Cependant, en ciblant spécifiquement les hommes trans dans ma recherche, je ressens une certaine inquiétude quant à l'idée d'invisibiliser le vécu des autres personnes trans. Il est tout aussi important de mettre en lumière les expériences des femmes trans et d'autres identités trans, ainsi que celles de toutes les autres minorités de genre et/ou sexuelles, souvent insuffisamment représentées. Reconnaître et rendre visibles leurs vécus et leurs luttes est crucial, car chaque voix mérite d'être entendue. C'est pourquoi j'encourage vivement d'autres chercheurs à poursuivre cette recherche et à rendre visibles les expériences des minorités de genre. Il est essentiel que mon travail soit approfondi, prolongé et discuté pour apporter des perspectives nouvelles et enrichir la compréhension de ces réalités. J'espère que ce mémoire inspirera de futures études et discussions, contribuant ainsi à une visibilité accrue et à une évolution positive des

mentalités. Aborder et éclairer ces sujets est crucial non seulement dans le domaine académique, mais aussi dans l'ensemble de la société.

Ce travail de recherche, ne se veut pas une finalité en soi, mais plutôt un point de départ pour des recherches futures. Ce travail de fin d'études, a pour objectif de sensibiliser davantage sur les enjeux spécifiques auxquels les hommes transgenres font face dans les espaces publics de Liège. Il est donc bon de rappeler que ce travail de fin d'études se veut une exploration des réalités transgenres, sans prétention de trouver des solutions définitives. Il est donc crucial de continuer à explorer ces thématiques, à diversifier les perspectives et à enrichir les connaissances pour mieux comprendre et soutenir les personnes trans et toutes les minorités de genre. J'espère sincèrement, que mon travail incitera d'autres chercheurs à poursuivre dans cette voie et à contribuer à une meilleure reconnaissance et inclusion de toutes les identités de genre dans la recherche académique et au-delà.

2. PREMIERE PARTIE : CADRE THEORIQUE

Dans un premier temps, un cadre théorique a pu être dressé suite à de nombreuses lectures et regroupe toutes les recherches documentaires nécessaires à la bonne compréhension du sujet. Cette première partie, plus théorique, a donc été réalisée en amont de la partie pratique. En effet, il est important de cadrer le contexte dans lequel cette recherche s'inscrit ainsi que les notions clés qui vont être utilisées.

Ce cadre théorique, constitue donc une base comportant plusieurs littératures scientifiques permettant par la suite d'effectuer une étude de terrain. Cependant, de nouveaux éléments théoriques seront amenés lors de la seconde partie de ce travail afin de confronter directement théorie et réalité. Rappelons cependant, qu'il ne s'agit pas de répéter ce qui a déjà été dit mais de mettre à jour la théorie en utilisant des sources récentes, liées à notre étude de cas. Cependant, certains propos pourront s'appuyer sur des théories plus anciennes, même si elles sont moins courantes et moins actuelles.

De manière générale, l'accès aux sources scientifiques s'est révélé être une contrainte significative, mettant en lumière un manque flagrant d'études sur le genre et les transidentités dans de nombreux domaines. Il est particulièrement difficile de trouver des travaux en français, la majorité des écrits étant publiés en anglais. Le travail de lecture a été particulièrement long et exigeant, et l'analyse critique des différents partis pris encore plus. Il était essentiel de sélectionner et d'utiliser des sources afin de constituer un ensemble d'informations fiables pour la suite du travail.

Cette approche contribue à combler le vide existant dans la littérature académique sur les expériences trans, notamment dans le domaine de l'architecture et de l'espace urbain.

En tant qu'homme trans, j'ai rarement rencontré des représentations de personnes trans dans les médias ou la recherche. Ce n'est qu'à l'âge de 16 ans que j'ai pris conscience de l'existence des personnes transgenres. Cette absence de visibilité est préoccupante et souligne l'importance cruciale de mettre en lumière les expériences des personnes transgenres. Mes constats personnels et mon état d'esprit militant m'ont poussé à

m'engager sur ce sujet. Il est important pour moi de travailler sur un sujet qui ne soit pas seulement académique, mais aussi profondément ancré dans la réalité quotidienne.

3. SECONDE PARTIE : LA PARTIE PRATIQUE

La question centrale de mon travail consiste à comprendre les mécanismes et le rapport à la rue des hommes transgenres dans la ville de Liège mais alors quelle méthodologie serait la plus adaptée pour recueillir et analyser les expériences des hommes transgenres dans un contexte urbain ?

Comme indiqué au début de cette méthodologie, la partie pratique se divise en deux grandes parties : dans un premier temps, une recherche auto-ethnographique, puis dans un second temps, des rencontres avec d'autres hommes transgenres de Liège.

3.1 UNE RECHERCHE AUTO-ETHNOGRAPHIQUE

L'auto-ethnographie est une méthode qualitative qui met l'accent sur l'exploration des expériences personnelles du chercheur en tant que principal point de départ pour l'analyse et la compréhension des phénomènes sociaux. Jean-Claude Kaufmann, un sociologue français renommé, souligne que « l'auto-ethnographie permet de pénétrer les processus internes de la formation de l'identité, révélant ainsi des dynamiques sociales et culturelles souvent invisibles » (Kaufmann, 2004). Cette approche permet au chercheur de relier ses expériences subjectives à des contextes sociaux plus larges, facilitant ainsi une compréhension profonde et nuancée des dynamiques culturelles et sociales.

Adopter une approche auto-ethnographique, dans le cadre d'un travail, qui tente de mettre en lumière les expériences d'homme transgenres dans les rues de Liège, est une démarche de recherche pertinente, d'un point de vue méthodologique. En tant qu'homme transgenre vivant depuis plusieurs années à Liège, je suis directement concerné par le sujet d'études. Il est donc approprié d'utiliser une méthode auto-ethnographique dans le cadre de ce travail. Tout au long de cette recherche, j'adopterai donc le double rôle d'enquêteur et d'enquêté. « En partageant nos propres histoires, nous créons un espace où les voix marginalisées peuvent être entendues et où les expériences personnelles peuvent éclairer des dynamiques sociales plus larges. » (Bertaux, 1981). Dans cette première partie du cadre pratique, mes expériences personnelles dans les rues de Liège constituent donc, la principale source de données. Cela implique d'utiliser ma propre histoire et mes récits pour explorer des questions plus larges. Je partagerai alors mes observations, mes interactions, mes sentiments et mes réflexions personnelles pour illustrer les défis rencontrés. Pour ce faire, des outils de recherche propres aux architectes tels que les schémas, les dessins, les relevés ou bien encore les rendus vont être utilisés, mais également des outils de recherches plus généraux comme la photographie.

Philippe Lejeune, un spécialiste de l'autobiographie, explique que « l'écriture de soi permet de dévoiler les structures sociales et les normes qui régissent notre existence » (Lejeune, 1980). Cette méthode de recherche exige cependant du chercheur une transparence sur ses propres perspectives et une exploration de la manière dont son identité et son vécu peuvent façonner la compréhension des enjeux étudiés. L'auto-ethnographie nécessite une réflexion critique et une prise de conscience de mon rôle en tant que chercheur et en tant que personne impliquée dans la recherche. « L'auto-ethnographie nous engage dans une forme de réflexivité profonde, où nous devons constamment évaluer et réévaluer nos propres expériences et biais. » (Bertaux, 1981). Je dois examiner mon propre positionnement et mon influence sur les données et les interprétations. Cela implique donc, d'être transparent sur mes propres perspectives et d'explorer comment mon identité et mon vécu peuvent façonner ma compréhension des enjeux. Je reconnais alors ma position de sujet et d'objet d'étude à la fois. Mais comment aborder la subjectivité de mon propre vécu tout en maintenant une rigueur académique dans l'analyse ?

En adoptant cette approche, je reconnais que mon point de vue est situé et que mes propres expériences peuvent être teintées de subjectivité. Je me positionne comme un observateur impliqué, conscient de mon rôle dans la construction des données et de leur interprétation. En tant qu'homme trans et militant, cette réflexion critique me permet de situer mes propres expériences dans un cadre plus large, tout en reconnaissant mes propres biais et limitations.

Par ailleurs, la méthode auto-ethnographique permet de confronter directement les théories existantes sur le genre et l'espace public avec la réalité vécue. C'est pourquoi établir dans un premier temps une assise théorique en amont de cette partie pratique est primordial. En documentant et analysant mes propres expériences, je peux identifier les écarts entre les attentes théoriques et les expériences concrètes, ce qui est essentiel pour développer une compréhension plus nuancée et réaliste des dynamiques de genre dans l'espace urbain.

Cette approche vise à offrir une perspective authentique et introspective, enrichissant ainsi la compréhension des dynamiques sociales concernées. L'auto-ethnographie est une méthode de recherche qui dépasse le cadre de la méthodologie traditionnelle. En tant que personne transgenre, dont l'existence même défie les normes, il était pertinent d'adopter une approche s'éloignant des conventions scientifiques habituelles et des cadres de recherche standard. Après une longue recherche de la méthode idéale pour ce travail hors normes, il est apparu évident que l'auto-ethnographie était la plus appropriée. Cette méthodologie m'offre la liberté d'explorer les nuances de mon vécu. « Les récits de vie révèlent des dimensions cachées des réalités sociales, que les méthodes quantitatives ou les observations extérieures ne peuvent souvent pas capturer. » (Bertaux, 1981).

Adopter une démarche de recherche auto-ethnographique permet de rendre visibles les expériences des personnes transgenres, souvent marginalisées dans les recherches académiques. Bien qu'il existe des témoignages de personnes transgenres, il y a très peu de récits spécifiques dans le domaine de l'architecture et un manque notable de travaux académiques ou de mémoires de fin d'études sur ce sujet, malgré son importance. Cette invisibilisation contribue à une compréhension limitée et souvent biaisée de nos expériences. En utilisant une méthode auto-ethnographique, j'ambitionne

donc de combler ce vide en mettant en lumière les défis spécifiques rencontrés par les hommes trans à Liège. « En rendant visibles les vécus des personnes trans, nous pouvons mieux identifier les défis spécifiques auxquels elles sont confrontées et ainsi travailler à la création de politiques et de pratiques plus inclusives. » (Lexie, 2024).

Pour ce faire, j'ai choisi d'analyser deux trajets quotidiens que j'ai parcourus tout au long de mon parcours de transition de genre. Ces trajets, reliant les deux résidences où j'ai vécu à Liège, sont des itinéraires clés de ma vie quotidienne, notamment entre mon domicile et mon école. L'objectif est d'explorer ces déplacements pour mieux comprendre le rapport à la rue selon les différentes phases de la transition des hommes transgenres. En examinant ces trajets spécifiques, j'entends observer comment les divers espaces urbains influencent mon sentiment de sécurité et d'appartenance, en prenant en compte les transformations physiques, émotionnelles et sociales que j'ai traversées. Chaque itinéraire sera étudié pour identifier les moments de tension, de conflit, ainsi que de reconnaissance et de soutien, afin de mettre en lumière les défis et les ajustements nécessaires pour naviguer dans l'espace public en tant qu'homme transgenre.

3.2 LES RENCONTRES : LA METHODE DES RECITS DE VIES

Le deuxième temps de cette partie pratique concerne donc les rencontres avec d'autres hommes transgenres de Liège. En complément de l'analyse ethnographique de mes propres expériences, j'ai choisi d'intégrer cette autre méthode de recherche qui vient compléter et enrichir la démarche de recherche initiale. Cette décision repose sur plusieurs raisons fondamentales. Ces rencontres s'effectueront à la manière de récits de vie et offriront une diversité de perspectives qui renforcera la validité de ma recherche.

Tout d'abord, je ne voulais pas que mon étude se limite uniquement à mon propre vécu. Les ressentis et les expériences peuvent varier considérablement même au sein de la communauté trans, et il est important de capturer cette diversité. En tant que personne engagée dans la convergence des luttes, je reconnais que chaque voix apporte une perspective unique et précieuse.

L'objectif de ces rencontres est de mettre en lumière et de donner la parole à d'autres personnes concernées. Il est essentiel de rendre visibles ces expériences variées pour enrichir notre compréhension collective. En tant que chercheur, il est bénéfique d'incorporer d'autres points de vue pour obtenir une image plus complète et nuancée de la réalité. Ces rencontres permettent de recueillir des sons de cloche différents, ce qui est crucial pour observer les similitudes et les différences dans les comportements et les expériences des personnes trans.

Le récit de vie est une approche qualitative de recherche qui consiste à recueillir et analyser des récits personnels d'individus, afin de comprendre leurs expériences de vies. Cette méthodologie met l'accent sur la narration individuelle, ce qui permet de saisir la subjectivité et les significations attribuées par les personnes à leurs propres histoires. Il y a donc très peu de dialogues interactifs. "La méthode des récits de vie offre une perspective riche et nuancée sur la complexité des parcours individuels, en mettant en lumière les interactions entre les biographies personnelles et les contextes sociaux plus larges." (Bertaux, 1981).

Elle consiste généralement à recueillir des récits autobiographiques, permettant aux individus de raconter leur histoire de manière libre, détaillée et sincère. Ce qui offre une compréhension approfondie de leur vécu et permet alors de mieux comprendre les divers aspects de leur identité et de leur relation avec l'espace public à l'échelle de la rue. Daniel Bertaux a contribué à développer cette méthodologie, en mettant en avant l'importance de comprendre les expériences vécues des individus. Il insiste sur le fait que « la méthode du récit de vie a apporté dans ces diverses disciplines ce qu'aucune autre méthode ne s'était avérée capable de fournir : le moyen de faire s'exprimer directement la subjectivité des personnes dans ce qu'elle a de plus riche, de plus profond, de plus authentique ».

Cependant il est impossible de récolter une autobiographie complète de chaque participant à cette recherche. Voyons cette méthode comme une approche partielle : le but est de capter une période seulement de leurs vies, utile au sujet d'étude. Selon Bertaux, « Il n'est pas réaliste en effet de définir le récit de vie comme une forme qui devrait être complète, embrassant la totalité de la vie d'une personne. On ne peut pas tout savoir de sa vie : c'est inaccessible en pratique et donc générateur de frustrations ».

Dans le cadre de ma recherche, j'ai fait le choix d'opter pour la méthode des récits de vies puisqu'ils permettent de contextualiser les expériences de la vie quotidienne des participants ce qui permet en mon sens, de mieux comprendre comment ils interagissent avec l'espace public en fonction des différentes étapes de leurs transitions de genre. Le récit personnel reconnaît aussi la subjectivité de chaque individu, ce qui prend en compte la diversité des parcours de transitions de chaque personne transgenre masculine en évitant toute généralisation. Cette méthode de recherche permet aussi de développer le plus souvent une connexion émotionnelle entre le chercheur et le participant, favorisant alors un climat d'empathie et de confiance.

Les récits de vies de deux hommes transgenres seront étudiés au cours de cette recherche. Le but ici est d'obtenir des cas comparables à mon parcours de transition, afin d'observer les similitudes et les différences de chacun dans son rapport à la rue liégeoise.

Comment garantir la confidentialité et le respect des participants tout en obtenant des données authentiques et significatives ? L'anonymat des participants est une priorité. Un accord de confidentialité [Annexe 1] entre chaque personne participant à cette étude et moi-même a été mis en place afin de garantir le respect de leurs vies privées. Pour des raisons de sécurité, plusieurs mesures sont prises afin d'assurer la protection de leurs données personnelles. Aucune information susceptible de révéler leurs identités ne sera divulguée. Leurs noms réels seront soigneusement anonymisés durant la recherche, une lettre d'emprunt sera utilisée. Seuls les éléments de vies pertinents dans le cadre de l'étude seront utilisés.

Les entretiens ne seront pas rédigés en écriture inclusive, car ils concernent exclusivement des individus s'identifiant en tant qu'hommes. Il est essentiel de respecter les pronoms et les identités de chaque participant. Cette décision s'inscrit dans une

démarche de respect scrupuleux des choix et des identités personnelles des individus concernés, conformément aux principes éthiques de la recherche qualitative.

Avant d'entamer les entretiens, la question cruciale était de trouver des personnes trans disposées à participer à ma recherche. On m'a aidé à entrer en contact avec un groupe privé queer de Liège, via Facebook, où j'ai pu poster un appel à participation [Annexe 2]. J'ai également publié cet appel sur mon compte Instagram personnel, afin que l'appel soit relayé le plus possible.

Poster cet appel a été un défi, car plusieurs personnes de mon entourage qui ne savaient pas que j'étais une personne transgenre l'ont découvert à ce moment-là. Cependant, il m'était impossible de lancer une recherche de participants d'hommes transgenres sans révéler moi-même mon identité trans. Cela était essentiel pour établir une relation de confiance et de transparence avec les participants potentiels.

Malgré ces efforts, les réponses n'ont pas toujours été immédiates. Le recrutement de participants a parfois été difficile, en raison des contraintes personnelles et des réticences à s'engager dans une étude aussi intime. La réalité de la communauté trans est marquée par une méfiance justifiée envers les chercheurs, souvent due à des expériences passées de malentendus ou de mauvaise représentation. Ainsi, obtenir des réponses positives demandait de la patience et une communication claire de mes intentions et de mon respect pour les vécus de chacun.

À certains moments, des personnes m'ont répondu avec enthousiasme, mais n'ont plus jamais donné suite à mes relances. Malgré ces premiers échanges prometteurs, la communication s'est souvent interrompue de manière inattendue. Par ailleurs, je n'ai pas reçu beaucoup de réponses à mes appels, ce qui a rendu le processus de recrutement encore plus ardu. Ne connaissant personnellement aucun homme trans résidant ou ayant résidé à Liège, il m'a été particulièrement difficile de trouver des participants, rendant cette étape de la recherche très complexe.

Je me retrouvais souvent stressé par le manque de préparation, car les entretiens étaient basés sur des discussions improvisées. Cette approche spontanée me mettait mal à l'aise et m'angoissait à l'idée de mal faire. J'étais terrifié par le fait de ne pas être à la hauteur, ce qui ajoutait une pression supplémentaire. Cependant, cette expérience m'a également appris l'importance de la bienveillance envers les personnes que j'interrogeais. Créer un environnement où chacun se sentait respecté et compris était essentiel. Sans cette bienveillance, les discussions n'auraient pas été aussi riches et authentiques.

Bien que mes rendez-vous aient été des discussions informelles, il était important de préparer mes échanges pour m'assurer de les structurer efficacement, surtout lorsque la conversation déviait de son objectif initial. Pour ce faire, chaque fois qu'une question me venait à l'esprit, je la notais immédiatement. J'ai consigné toutes mes idées afin de constituer un recueil de questions potentielles. Par la suite, j'ai effectué un tri minutieux pour élaborer une grille de questions plus ciblées. Cette grille servait de base à nos échanges, fonctionnant comme un guide pour orienter les informateurs autour du sujet principal. Cependant, je ne m'y suis pas toujours strictement tenu. Souvent, je réagissais spontanément aux réponses et aux récits des participants, adaptant ainsi la discussion en fonction de leurs propos.

J'utilise le terme "discussion" car il est important pour moi que ces rencontres soient perçues comme des échanges mutuellement enrichissants pour tous les participants, plutôt que comme des entretiens ou des interviews, qui impliquent souvent des dynamiques de domination. « Le dialogue ouvre la voie à une interaction plus égalitaire et permet de saisir les nuances et les subtilités des récits de vie, bien au-delà de ce qu'une interview structurée pourrait révéler. » (Kaufmann, 2016).

Les premières discussions ont duré en moyenne 60 minutes. Cette première rencontre était cruciale car elle me permettait d'expliquer mes intentions à la personne, de me présenter, puis de l'encourager à partager ce qu'elle souhaitait de son parcours de transition et de sa vie. L'objectif était d'apprendre à connaître cette personne et de comprendre son expérience unique, afin de mieux orienter les questions lors des discussions suivantes.

À la fin de ce premier échange, un second rendez-vous a été fixé afin de poursuivre nos discussions et d'approfondir davantage les sujets abordés. Les secondes rencontres ont été structurées et enrichies par les premières interactions. Lors de ces suivis, des questions complémentaires ont été posées, spécifiquement en lien avec les expériences vécues des participants. Ces échanges approfondis visaient, après avoir établi les grandes lignes de leurs parcours de transition, à mieux comprendre leur rapport à l'espace public. Ce deuxième échange a duré plus longtemps que le premier.

L'organisation des entretiens a présenté plusieurs défis, notamment la coordination avec les personnes qui avaient accepté de participer. Il n'était pas simple de convenir d'horaires communs, car chacun avait des contraintes quotidiennes spécifiques. Les moments des entretiens ont été largement dictés par les disponibilités des participants. Par exemple, certaines personnes n'étaient disponibles que les jeudis, d'autres uniquement pendant leur pause déjeuner, ou après leurs journées de cours / de travail. De plus, un des volontaires n'habitant plus à Liège a souhaité participer à ma recherche via des sessions en visioconférence. Ces contraintes montrent les limites logistiques de cette méthode de recherche.

Une autre difficulté rencontrée concernait la réticence de certains participants à s'exprimer librement devant un inconnu. Cette situation a rendu la collecte de données plus complexe, car plusieurs personnes ont demandé à recevoir les questions à l'avance pour préparer leurs réponses et se sentir plus à l'aise. Cette demande est compréhensible et a été respectée, bien qu'initialement, je n'avais pas préparé de questions spécifiques, ne sachant pas à quoi m'attendre. Cette expérience a mis en lumière une autre limite de la méthode des entretiens, à savoir la nécessité d'adapter constamment la démarche pour répondre aux besoins et aux comforts des participants, afin d'obtenir des données riches et authentiques.

La question du Care, du « prendre soin de », notion qui sera approfondie par la suite dans ce travail, était centrale dans ma démarche. Prendre soin des personnes que j'interrogeais, impliquait de m'assurer qu'elles se sentaient en sécurité tout au long du processus. J'ai veillé à respecter leurs limites et à leur offrir un espace où elles pouvaient s'exprimer librement sans crainte de jugement. Chaque entretien était structuré de manière à permettre aux participants de prendre des pauses si nécessaire et de revenir sur certains points à leur rythme. De plus, j'ai toujours pris le temps de débriefing après chaque session pour m'assurer qu'aucun inconfort ou malaise ne persistait. Cette attention portée au bien-être des participants a non seulement enrichi la qualité des données recueillies, mais a également renforcé la dimension éthique de ma recherche.

Avant chaque discussion, je demandais systématiquement aux participants où ils préféreraient que nous nous rencontrions, en choisissant l'endroit le plus confortable et le plus pratique pour eux. Certains préféraient un café animé, d'autres un endroit plus intime où ils pouvaient parler de leur parcours en toute tranquillité, sans la présence d'inconnus. J'ai également laissé la possibilité aux participants de venir seuls ou accompagnés, selon ce qui leur convenait le mieux. Cette flexibilité et cette attention à leurs préférences visaient à créer un environnement où ils se sentaient en sécurité et libres de s'exprimer pleinement. En respectant leurs choix et en adaptant les conditions des entretiens à leurs besoins, j'ai pu établir des relations de confiance et recueillir des témoignages plus sincères. « Le Care, dans la recherche, implique une attention constante aux besoins et au bien-être des participants, assurant qu'ils se sentent respectés, écoutés et valorisés tout au long du processus. » (Tronto, 1993).

4. CONCLUSION

En définitive, il convient de souligner que l'approche mixte d'auto-ethnographie et d'entretiens s'est avérée cruciale pour appréhender les complexités des expériences vécues par les hommes transgenres dans l'espace public liégeois. En combinant ces deux méthodes, nous avons pu explorer les dynamiques socio-spatiales avec une profondeur et une rigueur qui mettent en lumière les défis spécifiques et les besoins uniques de cette communauté. En mettant en avant les voix des hommes transgenres, cette méthodologie vise à renforcer leur visibilité et à encourager des pratiques architecturales et urbanistiques plus inclusives, tout en étant conscientes des diversités de genre. Cette démarche méthodologique, en insistant sur l'importance de la reconnaissance et de l'inclusivité, ambitionne de mobiliser une prise de conscience collective et d'influencer positivement les futures pratiques professionnelles dans ces domaines.

CADRE THEORIQUE

Ce cadrage permet de présenter toutes les recherches établies au préalable afin de mieux situer le sujet. Certains concepts comme l'espace public, l'identité de genre, la transition de genre ou encore la ville plus inclusive ont été sélectionnés afin d'être en lien avec la question de recherche et d'enrichir au mieux notre réflexion. Ces multiples lectures sont nécessaires avant la deuxième partie de la recherche et nous permettent de comprendre quel rôle la construction du genre dans notre société a sur nos espaces publics.

1. L'ESPACE PUBLIC

Il existe une distinction à faire entre l'espace public et les espaces publics. En effet d'après Thierry Paquot, l'espace public au singulier désigne un endroit de confrontation, de débats politiques. C'est une forme de communication qui s'efforce de rendre public les opinions privées. En revanche, les espaces publics au pluriel, font référence à des lieux accessibles au public. Ce sont des endroits « arpentés par les habitants, qu'ils résident ou non à proximité. Ce sont des rues et des places, des parvis et des boulevards, des jardins et des parcs, (...), bref, le réseau viaire et ses à-côtés qui permettent le libre mouvement de chacun, dans le double respect de l'accessibilité et de la gratuité ». Cependant, on peut également rajouter à la définition des espaces publics les lieux privés qui sont ouverts à un certain public comme les centres commerciaux par exemple.

Durant ce travail de fin d'étude, le terme « espace public » qu'il soit utilisé au singulier ou au pluriel désignera par conséquent des lieux accessibles au public, donc non privés.

1.1 Un espace de domination masculine

D'un point de vue architectural, l'espace public se veut accessible à tous.tes.x, cependant, « La ville est construite par et pour les hommes ». Yves Raibaud. En effet, il existe une domination masculine de l'espace urbain. Ces espaces représentent les endroits accessibles à tous.te.s mais leurs organisations reflètent malheureusement la norme masculine.

On sait que les espaces urbains sont révélateurs de systèmes d'oppressions et vont avoir tendance à influencer le comportement de chacun. Certains groupes de personnes n'ont pas les mêmes besoins, ni le même accès aux droits humains que les hommes. Et cela varie en fonction de plusieurs critères comme le genre ou bien l'origine sociale etc. Par exemple, les femmes « sont toujours dominées dans l'occupation des espaces, sur lesquels elles subissent, plus qu'à leur tour, la violence des hommes : espaces domestiques où se déroulent à l'abri des regards les « violences conjugales » ; espaces de la rue où elles apparaissent encore comme des proies potentielles, en particulier la nuit ; espaces professionnels où, limitées dans leurs ambitions par des « plafonds de verre », elles subissent le sexisme et le harcèlement plus ou moins appuyés de leurs

collègues masculins. » Yves Raibaud.

1.2 L'impact sur l'aménagement du territoire

1.2.1 Une ségrégation sexuée

La ségrégation sexuée c'est la division ou la séparation des individus en fonction de leur sexe, limitant l'accès à certaines activités ou espaces en raison de leur genre. Ce concept peut se manifester de différentes manières comme des quartiers où un genre est prédominant ou bien encore des espaces publics conçus de manière à favoriser ou à décourager la présence de certaines personnes en raison de leur genre.

La division sexuée des espaces urbains contribue à la création de zones où certaines personnes se sentent plus ou moins à l'aise, renforçant ainsi les normes de genres préexistantes. Elle crée des disparités d'accès et d'utilisation des espaces dans la ville : la hiérarchie des sexes amène à « des inégalités de genre au sein des espaces urbains » (Baumann, 2019) ce qui a eu un impact considérable sur l'aménagement du territoire.

1.2.2 La justice spatiale

La justice spatiale, en revanche cherche à remédier à ces inégalités en favorisant une planification urbaine inclusive qui prend en compte les besoins et les droits de toutes les personnes, indépendamment de leur identité de genre ou de leurs caractéristiques personnelles.

La notion de justice spatiale apparaît pour la première fois dans les années 1970, dans le monde anglophone. Quand on parle de justice spatiale, cela concerne le socio-spatial, c'est-à-dire, qu'on étudie les rapports sociaux qui agissent sur les territoires. D'après John Rawls, cette notion représente l'équité, l'égale valeur entre des personnes. « La théorie du philosophe John Rawls nous amène à l'idée de l'aménagement du territoire comme outil de justice spatiale : il faut remédier aux injustices.

1.1.1 Une ville inclusive

Le principe de ville inclusive repose donc sur la création d'un environnement urbain qui reconnaît, respecte et répond aux besoins diversifiés de l'ensemble de sa population. C'est un concept de ville durable qui renvoie à la mixité (Genestier, 2010). La ville inclusive vise à garantir que tous les individus, quelques soient leurs caractéristiques personnelles, aient un accès équitable aux ressources et aux services urbains. La ville est empreinte de nombreux enjeux dont un enjeu social majeur : concevoir des espaces praticables et accessibles pour tous. c'est-à-dire concevoir une ville égalitaire, mixte, démocratique et accessible : la ville inclusive (Clément & Valegeas, 2017).

Ce principe reste peut-être une utopie mais « l'utopie permet de rêver des renversements sociaux, des modes de fonctionnement, des relations humaines, et ce

faisant, elle contribue à les construire » (Mullens, 2020). L'inclusion sociale des personnes marginalisées dans nos villes est essentielle. Comme l'explique Elise Mullens dans son mémoire de fin d'études « La ville reste la production de ses usager.e.s et l'architecture des espaces ne peut résoudre les inégalités que si le discours et les valeurs qu'elle propage sont adoptés par ses utilisateur.e.s. En outre la ville égalitaire nécessite une prise de conscience collective. »

1.3 Un accès à l'espace public difficile

1.3.1 Un espace exclusif

Une personne marginalisée est une personne ou un groupe de personnes qui se trouve en position de désavantage ou d'exclusion par rapport à la norme sociale prédominante. La société telle qu'on la connaît aujourd'hui se définit selon des normes, qui elles-mêmes sont une représentation, soit d'une habitude, soit d'une majorité (Kervella, 2020). On sait que notre société et nos systèmes normatifs ont un impact sur nos espaces construits. La norme dans notre société patriarcale et capitaliste est d'être une personne valide, blanche, cisgenre et hétérosexuelle. Cette observation est assimilée et acceptée par la grande majorité des sociétés contemporaines.

Bien que les personnes minoritaires aujourd'hui se déplacent dans la sphère publique et ce presque autant que les hommes considérés comme faisant partie de la norme, elles n'abordent pas la ville de la même manière. Elles font face à de nombreuses contraintes dans les espaces publics, car ces environnements ne sont pas toujours adaptés à leurs besoins. C'est un lieu généralement peu accueillant, exclusif et dangereux pour elles. L'accès à l'espace public ne se fait pas de la même façon ni dans les mêmes conditions pour tous.te.s. Les minorités sont présentes dans nos villes mais ont-elles les mêmes libertés que les hommes blancs, valides, cisgenres et hétérosexuels ?

1.3.2 Un espace dangereux

L'espace public devient alors un lieu inhospitalier et anxiogène pour les personnes hors normes et peut mener à des violences. Comme l'explique Yves Raibaud, on conseille aux jeunes femmes par exemple, de ne pas faire de jogging dans des endroits isolés, d'être sur leurs gardes dans les transports en commun ou d'éviter encore certains quartiers. A contrario, on remarque que les hommes se posent et flânent sur les bancs de la ville pendant que les femmes la traversent.

Les mouvements comme « #balancetonporc et #metoo démontrent combien que la problématique des violences et des agressions dans les espaces publics est forte. Les femmes sont quotidiennement victimes de remarques, de regards intrusifs, d'interactions non voulues, d'agressions dans les espaces publics. On parlera alors de ségrégation spatio-sexuée. » (Baumann, 2019).

2. LA TRANSIDENTITE

Le développement de la première phase du cadre théorique, se concentrant sur la dimension globale de l'espace public, nous guide naturellement vers la seconde composante centrale de cette revue de littérature : les personnes transgenres. En abordant la thématique des groupes marginalisés, mon mémoire de fin d'études se focalise spécifiquement sur les personnes transgenres masculines.

2.1 C'est quoi la transidentité ?

D'après le dictionnaire Larousse la transidentité c'est le « fait d'avoir une identité de genre qui n'est pas en adéquation avec le sexe assigné à la naissance. » En effet, une personne transgenre, ou transidentitaire, s'identifie alors avec un genre différent de celui qui lui a été attribué à la naissance. Par exemple, si une personne est assignée "femme" à la naissance mais s'identifie comme un homme, elle serait considérée comme transgenre. Cette personne est alors un homme transgenre. Le contraire du terme transgenre est le terme cisgenre d'après le dictionnaire Larousse, une personne cisgenre est « une personne dont l'identité de genre est en adéquation avec le sexe assigné à sa naissance. »

2.2 Quelques notions à connaître

2.2.1 L'identité de genre

L'identité de genre se réfère à la manière dont une personne perçoit et exprime son genre, qui peut être en accord ou non avec le sexe assigné à la naissance. Contrairement au sexe biologique, qui est déterminé par des caractéristiques physiques, l'identité de genre est une composante interne et personnelle de l'individu. Elle peut être vécu et exprimée de différentes manières, reflétant la diversité des expériences humaines en matière de genre.

Une idée clé de Butler est que le genre est fluide et que les identités de genre ne sont pas fixées une fois pour toutes, mais sont continuellement créées et recrées dans des contextes sociaux spécifiques. Elle remet en question l'idée même d'une identité de genre stable, soulignant plutôt la variabilité du genre. Butler contribue à déconstruire les notions traditionnelles de masculinité et de féminité, encourageant ainsi une compréhension plus nuancée et fluide du genre dans laquelle les individus ont une plus grande liberté d'expression et de construction de leur identité. Les personnes peuvent s'identifier comme homme, femme, ou d'une manière différente de la norme binaire de genre. Certaines personnes s'identifient comme non binaires, genderqueer, ou utilisent d'autres termes pour décrire leur identité de genre. Cette notion est indépendante de l'orientation sexuelle, qui concerne l'attraction romantique ou sexuelle envers d'autres personnes

Attention à ne pas confondre la notion d'identité de genre avec l'expression de genre qui lui concerne la manière dont une personne exprime son genre à travers des choix comme les vêtements, les coiffures, des comportements etc. L'expression de genre peut refléter ou non l'identité de genre interne de la personne. « Devenir soi-même est

l'affaire de chacun d'entre nous et chacun sait qu'il lui faut ou qu'il lui a fallu dériver à partir du cocon protecteur de l'enfance pour devenir un membre reconnu de notre société. Cette question n'épargne personne et comprend la question du genre. » (Marie de la Chenelière, 2018). Il est important de comprendre que les individus peuvent ainsi avoir des identités de genre différentes, des orientations sexuelles diverses, indépendamment de leur sexe biologique. Reconnaître et respecter l'identité de genre d'une personne est un aspect fondamental du respect des droits humains, et de nombreux mouvements sociaux œuvrent à la sensibilisation et à la lutte contre la discrimination liée à l'identité de genre.

Le respect de l'identité de genre d'une personne, y compris le bon usage des pronoms et le respect de son autodétermination, est un aspect essentiel du soutien aux personnes transidentitaires.

2.2.2 Une transition de genre

La transidentité est une composante naturelle de la diversité humaine en matière de genre, et les personnes transgenres peuvent choisir de vivre conformément à leur identité de genre en faisant des transitions sociales, médicales ou juridiques. Un parcours de transition de genre regroupe alors toutes les démarches qu'une personne transgenre peut effectuer pour se rapprocher de son point de confort qu'il soit psychologique, comportemental et/ou corporel, qui correspondra à un sentiment de bien-être optimal par rapport à son identité de genre. Ce point de confort peut aussi évoluer au fil du temps, une transition n'est pas linéaire. Il n'y a pas de limite de durée à un parcours de transition. Chacun·e est libre de faire son parcours à son rythme. Il est important de rappeler que nos existences ne sont pas des choix et que d'aller vers un processus de transition de genre est simplement une réalité pour vivre en adéquation avec son genre ressenti.

Rappelons également, qu'il n'existe aucun « parcours type » de transition. La réalité est qu'il y a autant de parcours de transition de genre que de personnes transgenres. Aucun parcours n'est plus légitime qu'un autre, peu importe les éléments pour y parvenir, qu'ils soient médicaux (hormones, chirurgies...), légaux (démarches administratives) ou sociaux (coming out). Chaque personne transgenre dispose librement de son corps et de son identité. Chacun·e a de fait le droit de les façonner comme iel l'entend, c'est-à-dire avec ou sans modifications corporelles. Une transition de genre ne nécessite donc pas forcément de parcours médicalisés.

2.3 Les personnes transgenres et leur rapport à l'espace public

La ville peut être un espace d'invisibilité pour certaines personnes, notamment celles qui font partie de groupes stigmatisés. Ces individus peuvent se sentir négligés, exclus, ou même effacés dans les espaces urbains en raison de divers facteurs tels que le genre, l'identité de genre, l'orientation sexuelle, la classe sociale ou encore d'autres

caractéristiques. Cette invisibilité découle de l'absence de représentation dans la planification urbaine, des politiques discriminatoires, de l'inaccessibilité des infrastructures, ou de l'ignorance des réalités spécifiques de ces groupes marginalisés. Par exemple les personnes transgenres peuvent se sentir invisibles si les espaces publics ne reconnaissent pas leurs identités ou ne prennent pas en compte leurs besoins particuliers. Il est important de considérer la question de l'inclusivité des personnes marginalisées puisque l'espace permet de rendre visible ou invisible. Il rend également visible les inégalités et/ ou violences dont ces personnes sont victimes quotidiennement.

2.3.1 Un espace de revendications

Les quartiers LGBTQIA+ comme le Marais à Paris en France, représentent des espaces d'émancipation et de libération collectives, ce sont aussi des lieux de socialisation qui construisent leurs propres normes et leurs propres valeurs. C'est un modèle et un type de spatialité approprié par les personnes queer pour affirmer leurs identités et leurs cultures. On peut parler de quartier queer dans le sens où, ces personnes ont réinvesti le lieu mais aussi d'une certaine manière la mémoire et la culture du quartier. La mixité des personnes dans l'espace urbain amène ces espaces à se confronter à l'environnement urbain dans lequel ils s'intègrent et donc à favoriser une nouvelle manière d'aborder l'architecture, à avoir un regard queer sur les espaces. Pour revendiquer leurs existences, les personnes de la communauté LGBTQIA+ ont utilisé le terme queer pour se définir. Queer désignait, dans un premier temps, tout ce qui était excentrique ou « de travers ». Durant les années 1900, ce mot est employé comme injure pour persécuter les personnes homosexuelles. Quelques années après, cette insulte populaire sera réutilisée et réemployée par les personnes de la communauté LGBTQIA+ et désigne toute personne qui n'a pas une vision binaire du genre et des sexualités. Le mouvement queer est un mouvement post- moderniste, post-moderne, anticapitaliste et anarchiste qui se situe hors normes. (Cordier- Jouanne, 2020).

Mais quelles sont les limites des quartiers queer ? En 1990 des tensions apparaissent entre les personnes LGBTQIA+ et les habitants du Marais qui est le plus grand quartier queer d'Europe, se situant à Paris, en France. Il est considéré comme lieu safe dans le sens où il regroupe beaucoup de personnes queer qui ont donc plus de facilités à vivre librement. Mais cet espace queer est à grande échelle, il est confronté à son environnement et est donc ouvert aux personnes non queer, il laisse donc place aux oppressions ou aux éventuelles agressions. De nos jours, une étude a démontré que les jeunes homosexuels de moins de 30 ans, vont plus circuler dans le quartier du Marais pour son attractivité commerciale que pour sa dimension politique et sociale. Les jeunes se construisent dans d'autres quartiers, en dehors des espaces safes (Giraud, 2012).

Cependant, il n'existe pas d'espace queer a proprement parlé, la forme, la typologie seront toujours réappropriés autrement. Ce qui existe, ce sont des démarches de queerisation de l'espace urbain. Le queer est une méthode qui détourne les normes spatiales. Le quartier du Marais à Paris n'est pas un espace urbain queerisé à proprement parler mais un lieu de queerisation. L'architecture et les constructions sociales sont indissociables. Les sociétés évoluent, alors les espaces aussi. Une approche queer ne peut qu'enrichir l'architecture. Il est important de passer nos lieux

urbains sous le regard d'architectes queer.

Il est important pour les personnes transgenres d'avoir de la visibilité dans la ville. Comme à San Francisco, la mairie de la ville a nommé une rue en l'honneur d'une activiste et performeuse transgenre, Vicki Marlane, permettant ainsi aux personnes transgenres d'être symboliquement visibles dans la rue. La ville a repeint les passages piétons aux couleurs du drapeau des fiertés dans le quartier queer du Castro. En Europe, différentes capitales européennes, telles que Vienne, Madrid ou Londres, ont modifié de manière permanente certains feux de signalisation pour piétons : Ils représentent des couples de même sexe.



Fig 2 : Photo personnelle, Viennes, 21/12/2022

2.3.2 Un espace d'exclusion

Les espaces d'une ville peuvent tendre à exclure certaines personnes. On parle alors d'injustice spatiale. Un exemple d'injustice liée aux espaces dont sont victimes les personnes transgenres, concerne un certain type de lieux publics : les toilettes. Ces espaces, sont genrés. C'est donc un lieu d'inclusion pour certain.es mais aussi un lieu d'exclusion pour certain.es notamment pour les personnes transgenres (non-binaires, intersexes, gender fluides ect). Elles sont censées choisir entre des toilettes hommes ou des toilettes femmes, soit selon des normes binaires du genre.



Fig 3 : Photo personnelle, Fonck, 29/09/2023

C'est un espace qui pose un problème et a un réel enjeu concernant la question de l'inclusivité des personnes queer. L'existence de toilettes non-genrées ou mixtes peut être une réponse face à cette problématique : « Il y a des exemples comme le centre d'art contemporain, le Het Nieuwe Instituut à Rotterdam, où l'organisation de ceux-ci se compose d'un ensemble de lavabos communs qui dessert des portes sur des toilettes, fermées (avec une porte qui va de bas en haut). Il s'y trouve également des urinoirs, mais qui eux, sont placés séparément des toilettes assises. La distinction ne se fait plus par genre, mais par position, assis ou debout » (Kervella, 2020). Les personnes queer ont un réel besoin de représentation dans les espaces communs. Les espaces queer, sont des endroits de rencontres et de rassemblements qui peuvent être fixes mais la majorité est éphémère. Le plus souvent ce sont des espaces publics

communautaires comme les ballrooms qui sont très bien représentés dans la série « POSE » réalisée par Ryan Murphy, Brad Falchuk et Steven Canals. C'est une série qui se déroule dans la ville de New York à la fin des années 1980 et qui met en scène le voguing et les ballrooms. Tous ces locaux sont principalement cachés, ce sont des recoins de l'espace public, ils sont placés dans l'underground. On dit souvent que l'espace urbain est un reflet du monde social (Cordier-Jouanne, 2019). Or en 1960, se revendiquer queer au grand jour était un geste militant. Les espaces queer sont donc très peu visibles voir invisibles dans l'espace urbain.

Pourtant ces espaces sont des lieux d'expression de la communauté queer, ce sont des refuges pour elle. Le fait d'avoir des lieux dédiés à ces personnes leur permet de se sentir en sécurité : « le bar de Stonewall Inn à New York city, qui était l'un des seuls bars à l'époque à accepter la présence d'hommes gay et de femmes trans. Et à la suite des émeutes qui y ont eu lieu en juin 1969 après un énième raid de la police, certaines leçons, et certaines problématiques, émergent. » (Kervella C. 2020).

Certaines tactiques sont mises en place, afin de tenter de protéger ces personnes. La création d'espaces comme les safe spaces en sont un exemple. Ce sont des espaces inclusifs, en non-mixité qui leur permettent de se sentir à l'abri des oppressions et moins jugés. Ces lieux sont des sortes de refuges où ils peuvent vivre librement sans crainte. Mais ces espaces ne peuvent fonctionner qu'à petite échelle, ce sont des endroits sécurisant, insérés dans un contexte urbain. L'exemple du projet BOOM community, en 2010, qui représente l'implantation d'une ville oasis en plein milieu du désert de Palm Springs en Californie et qui est destinée à des retraités homosexuels, est un bon exemple : cette ville, bien qu'elle représente un lieu « safe », est destinée seulement aux hommes blancs faisant partie d'une certaine classe sociale. Ces espaces queer ne concernent alors qu'une petite partie des personnes de la communauté LGBTQIA+ (Vallerand, 2016).

On peut comprendre le sens du terme « espace queer » comme un endroit qui est

habité et investi par des personnes queer. Ce sont donc des espaces queer mais certainement pas dans leurs actions. En effet, ce sont des lieux qui ne désignent pas seulement des endroits fréquentés par ces personnes, c'est aussi une nouvelle manière d'aborder l'architecture. Queeriser c'est rendre « autre ». Donc pour queeriser il doit exister un espace environnant contrairement aux espaces safe comme le projet BOOM community. C'est une démarche de détournement qui se sert de l'existant pour le rendre autre. L'enjeu est donc à l'inclusivité. La mixité des espaces est essentielle pour dépasser et travailler sur une autre perception de la différence. (Cordier-Jouanne, 2019).

2.4 La transphobie

La transphobie a plusieurs visages et donc les espaces dans lesquels elle se déploie sont très variés. L'espace public est l'un des endroits où les personnes transgenres subissent le plus la transphobie. Mais le terme « espace public » est très riche. La rue est majoritairement pointée du doigt. Des géographes comme Yves Raibaud, ont bien montré que la rue, et plus généralement la ville, sont des espaces créés par et pour les hommes, c'est-à-dire que les minorités, comme les personnes « hors normes » sont traquées lors d'interactions plus ou moins violentes.

2.4.1 Sentiment d'insécurité

Dans son travail de fin d'étude, Elise Mullens explique pour le cas de la ville de Namur qu'une « rue mal éclairée, un chemin mal renseigné (...) influencent considérablement l'appréhension que tou-te-s se font de l'espace public et pour certain-e, il peut se dégager un sentiment spécifique face à la ville : le sentiment d'insécurité » (Mullens, 2020).

Différents facteurs peuvent entraver le droit fondamental qu'est l'accès à l'espace public et par extension le droit à la ville (Lefebvre, 1968). Le sentiment subjectif d'insécurité en fait partie. L'ASBL Garance le décrit comme « une crainte souvent vague d'un événement soudain et négatif (accident, agression) puisse avoir lieu dans l'espace public » (2017, p.4). Le sentiment d'insécurité « n'a pas d'objet propre, c'est un état psychique, durable résultant soit de l'accumulation des appréhensions ou de l'incapacité de s'y soustraire, soit du transfert sur le crime d'une inquiétude dont les causes sont sociales et économiques » (Lagrange, 1985, cité dans BOGAERT, 2017, p39).

Les personnes transgenres, comme le reste des personnes marginalisées, ne naissent pas vulnérables, persuadées que la ville est un danger pour elles et que les hommes cisgenres veulent s'en prendre à elles. Ces pensées sont la conséquence d'une longue socialisation (Dejardin, 2017). Ce sentiment d'insécurité est lié à une multitude de facteurs sur le plan individuel, collectif et environnemental. D'après l'enquête #YouToo ? en Belgique, il existe 45% de personnes transgenres qui indiquent avoir été insultées en rue ou dans un lieu public au cours de l'année 2020 ; ce qui correspond à une fois et demie de plus qu'une personne cisgenre. « Les personnes qui ont indiqué avoir été l'objet d'insultes en rue ont ensuite été interrogées sur la fréquence. Seules 10% des personnes du groupe transgenre indiquent qu'il s'agissait d'un incident unique » Hildegard Van Hove (2021) contre 61% des personnes qui ont répondu « plusieurs fois ».

La liberté de mouvement des personnes transgenres dans l'espace urbain, peut-être

restreint par ce sentiment d'insécurité : la peur d'être harcelées, agressées ou bien simplement d'être victimes de violences basées sur leurs identités de genre. Ces appréhensions limitent leurs mobilités et peuvent les contraindre à adapter leurs comportements pour minimiser les risques perçus.

2.4.2 Stratégies d'évitements

Le sentiment d'insécurité lié à l'identité de genre a un impact significatif sur la mobilité des individus. Les personnes transgenres, peuvent éprouver des craintes spécifiques lorsqu'elles se déplacent dans l'espace public en raison de leur identité. Ces préoccupations peuvent influencer leurs choix de déplacement, leurs horaires, voir même des endroits qu'elles évitent. Une rue mal éclairée, un trottoir dégradé ou encore une propreté négligée influencent considérablement l'appréhension que tous.te.s se font de l'espace public et pour certain.e, il peut se dégager un sentiment d'insécurité. La mobilité et le sentiment d'insécurité sont deux concepts fortement associés dans l'espace urbain. Les personnes marginalisées sont présentes dans la ville mais ont-elles les mêmes libertés de circulation dans les villes que les hommes dans la norme ? Les minorités s'adaptent à la ville et font face à la domination masculine. (Bourdieu, 1997).

L'égalité des déplacements dans la ville est loin d'être acquise. Un aspect de ce déséquilibre est lié au sentiment d'insécurité qui affecte certaines personnes plus que d'autres c'est principalement le cas des personnes transgenres. En effet, les relations entretenues entre l'espace public et les personnes le pratiquant influencent les distances parcourues de chacun.e.s en les contraignant à adapter en permanence leurs pratiques en fonction des lieux et de la perception qu'ils en ont

De même, les recherches de Jacqueline Coutras (1996) ont démontré l'existence d'itinéraires urbains sexués différenciés. Bien souvent, les personnes stigmatisées anticipent leurs déplacements et intériorisent des cartes mentales leur permettant d'éviter les zones qu'elles considèrent comme anxiogènes (Raibaud, 2015).

Les personnes hors normes, comme les personnes transgenres vont se forcer à emprunter des chemins différents ou bien encore devoir planifier leurs trajets à l'avance dans le but de passer le moins de temps à l'extérieur. Ce rapport de domination des territoires influe sur leurs manières de se déplacer. Cependant, il est important de noter que la sécurité d'un quartier ou d'une rue ne dépend pas uniquement de l'architecture.

PARTIE PRATIQUE :

L'APPROCHE AUTO-ETHNOGRAPHIQUE

Dans cette recherche auto-ethnographique, le travail de terrain englobe l'ensemble des interactions, observations, et explorations que j'ai réalisées dans les rues de Liège, ainsi que l'étude des textes queers et militants, et les rencontres que j'ai faites avec d'autres hommes transgenres. Il est essentiel de distinguer le terrain de l'approche auto-ethnographique : cette dernière consiste en l'analyse des données recueillies, où mes expériences sur le terrain sont interprétées et intégrées dans un cadre théorique. Ce processus d'écriture est intrinsèquement lié à mes vécus, car l'analyse ethnographique repose sur ces expériences directes.

L'approche auto-ethnographique que j'adopte vise à éclairer les dynamiques complexes entre l'identité de genre, la mobilité urbaine et le sentiment de sécurité, en ancrant cette réflexion, il est crucial de questionner, comment mon positionnement en tant qu'homme transgenre et étudiant en architecture façonne-t-il ma perception, ma recherche et mon analyse de l'espace urbain et de l'espace public ?

CHAPITRE 1 : CONTEXTE ET CADRAGE PERSONNEL

1. Mon « savoir-situé »

Avant d'entamer cette partie pratique dédiée à la recherche auto-ethnographique, il est essentiel de présenter mon point de vue et ma position personnelle, afin que vous, lecteur.ices.x, puissiez comprendre qui traite de ce sujet. Ce travail s'appuie sur mes expériences personnelles dans les rues de la ville de Liège, comme vous l'avez sans doute compris. Cette recherche met donc en avant un point de vue spécifique, qu'est le mien. Cependant, il est important de rappeler en amont ce qu'est le « savoir situé » :

La notion de "savoir-situé" trouve ses origines dans les mouvements féministes des années 1970, particulièrement au cours de la deuxième vague féministe. Cette période a été marquée par une critique profonde des structures de pouvoir patriarcales et une remise en question des prétentions à l'objectivité universelle dans la production de connaissances. Les féministes de la deuxième vague, engagées dans la lutte pour les droits civiques, la sexualité, le travail et la représentation politique, ont contesté la marginalisation des femmes et des groupes minoritaires dans divers domaines, y compris la science et la philosophie. « Les savoirs situés émergent de la prise de conscience que toute connaissance est produite par des sujets situés dans des contextes historiques, sociaux et politiques spécifiques. Ce concept remet en question l'idée d'une objectivité neutre et universelle. » (Boisclair, 2014). Ces femmes, ont remis en cause l'idée dominante selon laquelle la science pouvait être totalement objective et neutre, déclarant que cette prétendue objectivité masquait souvent des perspectives

masculines, blanches et occidentales, excluant ainsi les voix et les expériences des femmes et des autres groupes marginalisés.

En mettant en avant la contextualité de toute connaissance, la notion de savoir-situé défie les structures de pouvoir traditionnelles qui maintiennent certaines perspectives comme universelles et supérieures.

La notion de savoir-situé place donc le vécu des chercheurs comme point de départ de leur méthode de recherche (Fonquerne et Walin, 2018). Cette perspective féministe incite chaque chercheur à se situer par rapport à sa recherche, aux objectifs poursuivis, aux hypothèses énoncées et aux méthodes utilisées. Comme le souligne Boisclair (2014), "les savoirs situés émergent de la prise de conscience que toute connaissance est produite par des sujets situés dans des contextes historiques, sociaux et politiques spécifiques." Cette approche reconnaît que la subjectivité des chercheurs n'est pas une faiblesse mais une force qui enrichit la compréhension des phénomènes étudiés. La recherche militante, en explicitant clairement le point de vue particulier du chercheur, devient ainsi un moyen d'améliorer l'objectivité. Boisclair (2014) affirme que "la perspective des savoirs situés implique une éthique de la responsabilité et de la réflexivité, où les producteurs de connaissances doivent être conscients de leur propre positionnement et de ses implications." En reconnaissant et en intégrant leur propre positionnement, les chercheurs peuvent produire des connaissances plus transparentes et honnêtes, contribuant ainsi à une science plus inclusive et responsable.

C'est pourquoi, il est important dans le cadre de ce travail de fin d'études d'énoncer mon « savoir-situé » :

Je suis un homme valide, blanc, transgenre et hétérosexuel. Mes pronoms sont il/lui. Je suis de nationalité française et réside en France depuis ma naissance. Je parle plusieurs langues notamment le français, langue officielle de mon pays de résidence, ainsi que l'une des langues officielles de la Belgique, pays dans lequel j'effectue actuellement mes études. Je suis étudiant en architecture à Liège, en Belgique. Je bénéficie du soutien financier de mes parents et j'exerce un emploi étudiant, depuis 5 ans, ce qui me permet de financer mes études et de subvenir à mes besoins. J'ai la chance de résider dans la ville où je poursuis mes études à l'étranger. Durant mon enfance et mon adolescence, j'étudie dans des villages loin des grandes villes. Lorsque je débute mes études d'architecture à Liège, je suis seul, dans une grande ville et un pays qui me sont inconnus. J'apprends à être indépendant et je suis donc obligé d'être confronté à l'espace urbain au quotidien afin de répondre à mes besoins. Mais les moindres de mes déplacements inquiétaient ma mère qui espérait à chaque fois que je ne sois pas seul dehors et s'assurait tous les jours que je sois bien arrivé chez moi et en sécurité.

Je suis conscient de mes privilèges. Conscient que je puisse représenter un danger et/ou exclure certaines personnes, dont les femmes, les personnes noires, les personnes de couleur, les personnes en situation de handicap, les personnes immigrées, etc. Il est important pour moi de ne pas prendre toute la place face à ces individus déjà stigmatisés. Je ne suis pas légitime d'en parler à leur place, il faut laisser la parole aux personnes concernées afin de leur permettre de mener leurs propres combats.

Mon point de départ est donc un lieu de privilège. En tant qu'homme blanc, sans handicap et hétérosexuel, je suis conscient que mon corps est souvent perçu comme le corps "adéquat" pour naviguer dans les espaces urbains modernes et postindustriels, axés sur

la consommation et le loisir. Il est important de reconnaître que ma présence dans certains espaces peut maintenir ou aggraver la marginalisation de groupes stigmatisés. Il est impératif de me demander si ma présence est nécessaire dans certains lieux, surtout si elle se fait au détriment de la sécurité et du confort des autres.

Cependant, comme le dit Leslie Kern : « Les privilèges que j'incarne n'annulent pas les exclusions et les angoisses genrées dont je fais l'expérience. Plutôt les privilèges que je détiens recourent et influencent mes expériences en tant que femme. » (Kern, 2022). Tout au long de ce mémoire, j'essaierai d'être honnête et transparent quant à ce que ma perspective limitée peut offrir et ce qu'elle dissimule.

Après avoir exposé mon savoir-situé, il est indispensable de détailler mon parcours de transition de genre pour offrir une perspective complète sur ma position. En tant que personne transgenre, ce parcours n'a pas seulement façonné mon identité, mais a également influencé de manière significative ma manière d'interagir avec les espaces publics. Préciser où j'en suis dans ce processus est crucial, car chaque étape de ma transition a un impact direct sur ma perception de l'espace urbain et des dynamiques sociales qui s'y déploient. En situant ces éléments dans le cadre de cette recherche, je vise à offrir une compréhension claire et contextualisée de mes observations. Seuls les aspects directement pertinents pour cette étude seront explorés, afin de garantir une analyse ciblée.

2. Mon parcours de transition de genre en tant qu'homme transgenre

C'est quoi un parcours de transition de genre ?

Un parcours de transition regroupe toutes les démarches qu'une personne transgenre peut effectuer pour se rapprocher de son point de confort qu'il soit psychologique, comportemental et/ou corporel, qui correspondra à un sentiment de bien-être optimal par rapport à son identité de genre. Ce point de confort peut aussi évoluer au fil du temps, une transition n'est pas linéaire.

« Si elle est communément qualifiée de « transition de genre », il est important de rappeler qu'il ne s'agit pas pour autant d'un changement d'identité de genre. L'identité, si elle peut s'affiner en cours de route, est déjà présente au début du processus. L'objectif du parcours est de pouvoir être reconnu.e et considéré.e dans son véritable genre qu'il soit masculin, féminin ou non-binaire » (Lucas, 2024).

Il n'y a pas de limite de durée à un parcours de transition. Chacun.e est libre de faire son parcours à son rythme. Il est important de rappeler que nos existences ne sont pas des choix et que d'aller vers un processus de transition de genre est simplement une réalité pour vivre en adéquation avec son genre ressenti.

Rappelons également, qu'il n'existe aucun « parcours type » de transition. La réalité est qu'il y a autant de parcours de transition de genre que de personne transgenre. Aucun parcours n'est plus légitime qu'un autre, peu importe les éléments pour y parvenir, qu'ils

soient médicaux (hormones, chirurgies...), légaux (démarches administratives) ou sociaux (coming out). Chaque personne transgenre dispose librement de son corps et de son identité. Chacun·e a de fait le droit de les façonner comme iel l'entend, c'est-à-dire avec ou sans modifications corporelles. Une transition de genre ne nécessite donc pas forcément de parcours médicalisé. « La réussite d'une transition dépend uniquement de l'appréciation de la personne concernée. » (Lucas, 2024).

Durant mon propre parcours de transition j'ai entamé une transition sociale et une transition médicale.

La transition sociale

La transition sociale peut être considérée comme la somme de deux types de démarches : les démarches personnelles, liées à la sociabilisation et à son intégration dans les espaces sociaux ; les démarches administratives, pour faire changer la perception de notre genre via les documents officiels. Le coming out est également une étape de la transition sociale, puisqu'il consiste à amener et confirmer une nouvelle définition genrée de soi chez autrui. Mais le coming out n'est que la transposition dans les espaces publics et privés d'un état de fait vécu auparavant seulement avec soi-même » (Lexie, 2023, p. 98)

Les autres étapes de transition sociale sont de même, elles ne signifient pas un changement de genre mais l'affirmation de son genre par l'appropriation de codes de genres. On pourrait dire qu'il s'agit de rendre socialement « lisible » un genre qui a été invisibilisé jusque-là par notre assignation de naissance. Vêtements, attitudes, couleurs, voix sont autant d'éléments qui sont considérés comme des marqueurs de genre et qui participent à la transition sociale, ils sont des étapes importantes et symboliques dans le renouveau de la façon dont les personnes transgenres présentent leur genre dans l'espace public et pour elles-mêmes.

Je suis arrivé à Liège en 2017 pour commencer mes études en architecture. Je venais d'avoir 18 ans et venais d'obtenir mon baccalauréat. À ce moment-là, je savais déjà que j'étais une personne transgenre, mais le monde l'ignorait. Je le savais depuis mon plus jeune âge, mais j'étais incapable de mettre des mots sur mon mal-être. À ce stade, l'absence de représentations et de visibilité était particulièrement difficile. En effet, il est impossible d'envisager une transition sans savoir que celle-ci est accessible, ni même qu'elle existe. C'est pourquoi la représentation des personnes transgenres est vitale. Il est crucial pour nous de pouvoir nous identifier à autre chose qu'au genre qui nous a été assigné à la naissance.

J'ai entamé mon parcours de transition de genre en 2018, soit à partir de ma deuxième année d'études en Architecture, à l'âge de 19 ans. Cette transition a débuté par une transition sociale en août 2018. J'ai d'abord fait mon coming out auprès de mes amis et de ma famille. En septembre 2018, à la rentrée de ma deuxième année d'Architecture, j'ai annoncé ma transition à ma faculté ainsi qu'à l'ensemble de mes collègues et enseignants.

La transition médicale

Après avoir effectué ma transition sociale, j'ai entamé une transition médicale en décembre 2018.

La transition médicale pour une personne transgenre est un processus complexe et individualisé, visant à aligner le corps avec l'identité de genre ressentie. Elle peut inclure plusieurs interventions médicales, telles que la thérapie hormonale, qui aide à développer des caractéristiques physiques conformes à l'identité de genre de la personne, ainsi que des interventions chirurgicales. Chaque parcours de transition médicale est unique, adapté aux besoins spécifiques de la personne, et vise principalement à réduire la dysphorie de genre et à améliorer la qualité de vie en permettant une plus grande concordance entre le corps et l'identité de genre.

J'ai commencé mon hormonothérapie le 22 décembre 2018, soit 4 mois après avoir débuté ma transition sociale. Cependant, les effets des hormones sur une personne ne peuvent pas être prévus à l'avance et dépendent avant tout des caractéristiques biologiques et génétiques de chacun.e.x. Les effets les plus rapides dans mon cas ont été la mue de ma voix tout au long de ma première année sous testostérone. Le développement de ma pilosité faciale a commencé à pointer le bout de son nez durant ma deuxième année sous testostérone, vers 2020, et n'a cessé d'évoluer durant les années.

Puis le 02 septembre 2019 j'ai eu recours à une mastectomie ou plus communément appelé une mammectomie. C'est une opération qui permet de rendre plat son torse.

3. Moments clés de ma transition de genre

Une transition de genre, loin d'être un cheminement linéaire ou universel, est marquée par des transformations successives qui modifient à la fois la manière dont les autres me perçoivent et la manière dont je me situe moi-même dans l'espace public. Il est donc essentiel de structurer cette transition en plusieurs moments clés distincts, car chaque grande période de ma transition de genre a influencé de manière spécifique mon interaction avec l'espace urbain et ma perception de moi-même.

En décomposant ces moments clés, il devient possible d'analyser comment ces évolutions ont progressivement influencé mon rapport à la rue, ma mobilité et mon sentiment de sécurité dans les rues de Liège. À travers les différentes étapes de ma transition, mon sentiment de légitimité et d'appartenance dans l'espace public a évolué, reflétant les changements profonds dans mon identité de genre. Mon sentiment de légitimité dans l'espace urbain s'est transformé au gré de ces étapes, tout comme mon rapport à la rue a changé avec le temps.

Durant mon adolescence, ayant vécu uniquement dans des villages, je n'avais jamais été confronté à la vie urbaine jusqu'à mon arrivée à Liège en 2017. C'est à ce moment que j'ai commencé à naviguer quotidiennement dans l'espace public de la ville. Un an après mon installation à Liège, j'ai entamé ma transition de genre, qu'elle soit sociale ou

médicale. J'ai donc parcouru les rues de cette ville avant, pendant et après ces étapes de ma transition, ce qui a significativement influencé ma mobilité et ma perception de l'espace urbain.

Avant le début de ma transition, mon rapport à la rue était façonné par les attentes sociales liées à mon genre assigné à la naissance. Cependant, au fil de ma transition, ma manière de me percevoir et d'interagir avec l'espace public a évolué, modifiant progressivement mon expérience urbaine. Cette analyse est essentielle pour comprendre comment chaque étape de ma transition a façonné mon interaction avec l'architecture et l'urbanisme de la ville, révélant ainsi les dynamiques sous-jacentes entre l'identité de genre et l'espace urbain. Dès lors, quelles sont ces grandes étapes de ma transition qui ont marqué ou transformé mon parcours dans la ville ?

1. La première étape de mon parcours de transition représente toute la période avant le 22 décembre 2018, soit avant le début de mon hormonothérapie. J'étais considéré comme une femme cisgenre dans l'espace urbain puisque je n'avais pas encore débuté ma transition médicale.
2. La deuxième grande étape de ma transition de genre fait référence à ma première année sous testostérone. Soit de la période du 22 décembre 2018 au 02 septembre 2019. Mon corps commence à changer et on peut deviner dans la rue que je suis une personne transgenre.
3. La troisième étape représente mon opération chirurgicale, ma mammectomie. Donc une période allant du 02 septembre 2019 à février 2021
4. La dernière grande étape de mon parcours de transition est rythmée par l'arrivée de ma pilosité faciale, puisque c'est l'élément, qui a mon sens, m'a fait atteindre un cis-passing. C'est une étape qui démarre donc en février 2021 et qui s'étend jusqu'à aujourd'hui.

Cette approche auto-ethnographique sera structurée autour de ces grandes étapes de ma transition, chacune correspondant à un changement significatif dans mon rapport à l'espace public. Je distingue quatre moments majeurs dans mon parcours de transition de genre, chacun marquant une évolution importante dans mon expérience et ma perception de l'espace urbain. Toutefois, je considère que la troisième et la dernière étape peuvent être abordées conjointement, car elles sont toutes deux liées à l'acquisition de mon passing cisgenre, et leur analyse combinée est pertinente pour l'étude qui va suivre.

4. Trajet et temporalité



Fig 4: Capture d'écran Google Earth

J'ai choisi d'analyser un de mes trajets quotidiens pour évaluer l'influence de ma transition de genre sur ma mobilité et mon rapport à la rue, il représente mes interactions les plus fréquentes avec l'espace urbain de Liège. Mes déplacements en ville étant majoritairement limités à mon trajet entre l'école et la maison, ce parcours offre un cadre particulièrement pertinent pour observer les changements progressifs induits par ma transition. En raison de mon rapport complexe avec l'espace public, je me limitais à ce trajet essentiel, évitant de m'aventurer dans des environnements moins familiers ou d'explorer la ville. Cette relation difficile avec la rue, marquée par un sentiment d'insécurité, restreignait considérablement mes déplacements.

En étudiant ce trajet quotidien, il devient possible de comparer les différentes étapes de ma transition de genre et de comprendre comment elles ont influencé ma manière de naviguer dans la ville, ainsi que mon interaction avec son architecture et son urbanisme.

Quand j'ai commencé mes études en septembre 2017, pour rassurer mes parents, j'ai logé durant mes premières années à Liège dans une résidence étudiante située Rue Pouplin à côté de la gare Jonfosse à Liège. Durant ces années, j'ai effectué ce trajet quotidien, allant donc de La Rue Pouplin jusqu'aux amphithéâtres de l'Opéra, en plein centre-ville, pour mes cours théoriques, du lundi au vendredi. J'ai effectué ce trajet quotidien durant les trois grandes périodes clés de ma transition de genre.

Après avoir présenté le cadre général de ma transition de genre et l'importance des trajets quotidiens dans mon analyse, il est désormais pertinent d'examiner en détail comment ces moments clés de ma transition ont influencé ma relation avec l'espace urbain de Liège. Le trajet que j'ai choisis de comparer servent de fil conducteur pour explorer les transformations de ma perception de la rue, de ma mobilité, et de mon sentiment de sécurité au fil de ma transition. Dans le prochain chapitre, cette analyse sera structurée en trois grandes parties, correspondant aux trois grandes périodes de ma transition de genre. Ces sections permettront de mettre en lumière l'évolution de mon rapport à l'espace public et d'analyser comment chaque période distincte a marqué mon interaction avec les environnements urbains que j'ai traversés.

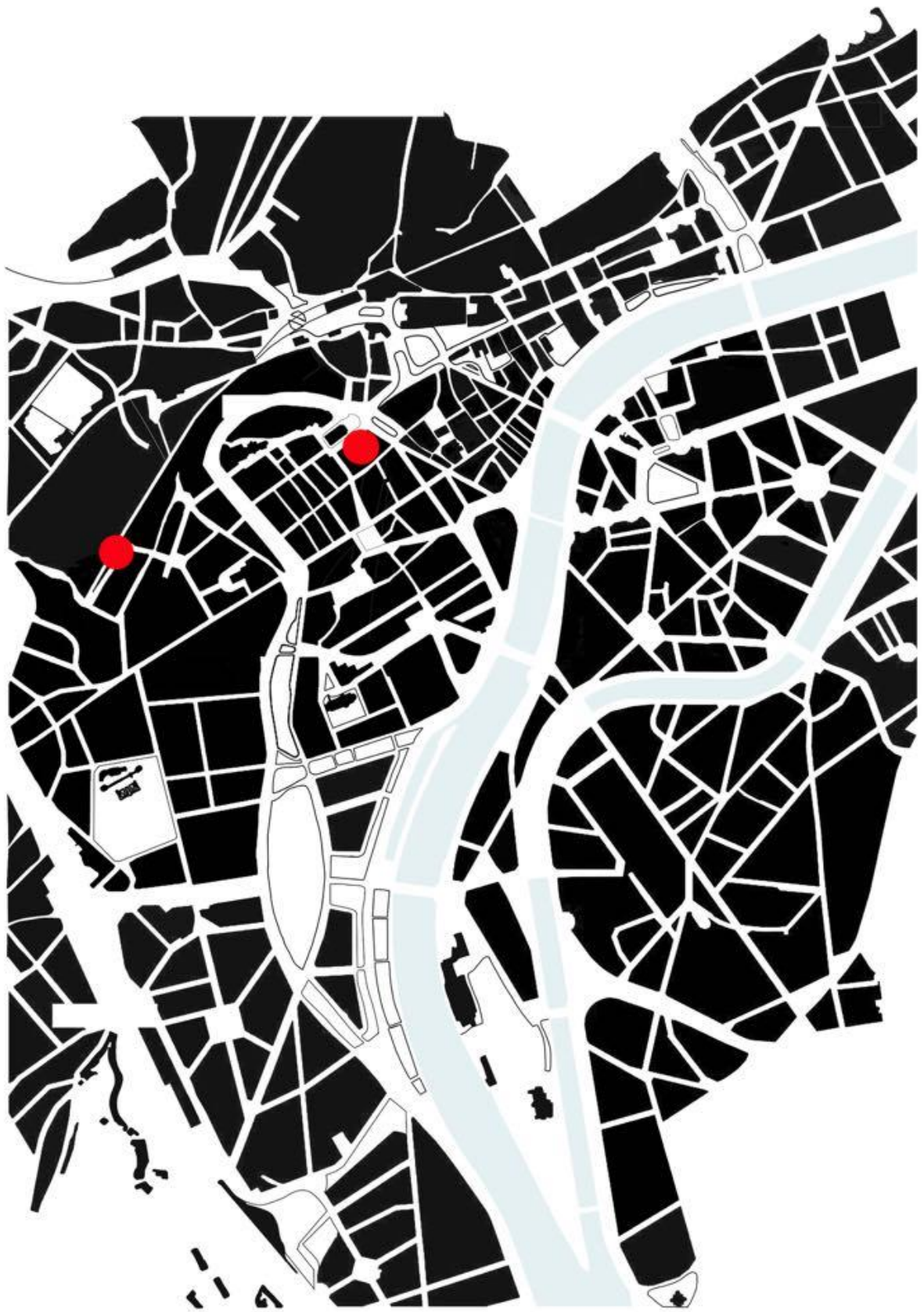


Fig 5 : Repère du point de départ et d'arrivée du trajet quotidien : Production personnelle.

CHAPITRE 2 : EVOLUTION DE LA MOBILITE ET DU SENTIMENT DE SECURITE EN FONCTION DE LA TRANSITION DE GENRE

1. MON RAPPORT A LA RUE AVANT L'HORMONOTHERAPIE

Avant le début de ma transition, ma manière d'occuper l'espace public était profondément influencée par les attentes sociales et les rôles de genre qui m'étaient imposés. Considéré dans la société, comme une femme cisgenre, je me trouvais face à des normes de genre qui dictaient non seulement comment me comporter dans les espaces urbains, mais aussi où je pouvais me sentir légitime et en sécurité. Ces perceptions façonnaient mes choix d'itinéraires et mon rapport à la ville, soulevant ainsi des questions sur l'impact des normes de genre sur l'expérience urbaine. Comment ces dynamiques influençaient-elles ma manière d'habiter la ville, et en quoi cela a-t-il marqué mon parcours avant le début de ma transition de genre ?

1.1 Perception initiale de l'espace public

Dès mes premiers jours à Liège, j'ai commencé à explorer quelques espaces publics, principalement ceux qui répondaient à mes besoins immédiats ou qui me permettaient de m'approprier cette nouvelle ville où j'allais désormais habiter. Cette exploration, bien que limitée, m'a confronté à une réalité frappante : la présence prédominante des hommes dans ces lieux. Que ce soit dans les parcs, sur les quais, ou sur les places publiques, j'ai constaté que l'espace semblait naturellement leur appartenir. En poursuivant mon exploration, il est devenu évident que l'accès à l'espace public n'était pas équitable pour tous. Par exemple, les bancs de la Place des Béguinages, en bas de ma résidence, étaient systématiquement occupés par des hommes, tandis qu'aucune femme n'osait s'y asseoir. Leur présence constante imposait une forme de domination silencieuse sur ces lieux, rendant difficile pour d'autres de s'y installer ou même de simplement s'y attarder sans éprouver une certaine gêne. Ce constat a soulevé pour moi la question du droit à la ville : à qui appartient réellement l'espace public, et dans quelle mesure les femmes et les minorités de genre peuvent-ils revendiquer leur légitimité à y évoluer librement ?

Le droit à la ville

Le droit à la ville, tel qu'il est théorisé, repose sur l'idée que chaque individu devrait pouvoir accéder et utiliser les espaces publics sans entraves ni discriminations. Cependant, j'ai rapidement pris conscience que ce droit était souvent limité par des dynamiques de pouvoir implicites. Ces dynamiques ne se contentaient pas de déterminer qui pouvait occuper l'espace public, mais influençaient également la manière dont cet espace pouvait être utilisé. Par exemple, lorsque je traversais les quais pour me rendre sur le site de Saint-Luc, un autre lieu de mes cours, où la présence masculine était

particulièrement marquée, je ressentais une sensation d'inconfort, comme si ma légitimité à m'attarder dans ces espaces était remise en question. Cette impression me poussait à poursuivre mon chemin sans jamais m'arrêter, à éviter de m'appropriier ces lieux, comme si ma présence y était conditionnelle, toujours sous observation.

Qu'est-ce que la légitimité ?

Se sentir légitime dans un lieu public signifie ressentir que l'on a pleinement le droit d'y être, sans avoir à se justifier ou à se conformer à des attentes implicites. Pourtant, cette légitimité m'était souvent refusée. Par exemple, lors de mes quelques promenades dans les parcs, comme celui du Jardin Botanique, j'avais souvent l'impression que ma présence était simplement tolérée, plutôt qu'authentiquement acceptée. Cette perception m'incitait à adopter une attitude discrète, à ne pas m'attarder, et à éviter tout comportement susceptible d'attirer l'attention, ce qui renforçait mon sentiment de ne pas être réellement à ma place dans ces espaces publics.

La flânerie



Fig 6 : Photo personnelle des quais de Liège, 23/04/2024

Cette restriction d'usage de l'espace public m'a conduit à m'interroger sur le droit à la flânerie, un concept qui, bien que souvent perçu comme anodin, revêt une importance particulière dans le contexte des inégalités de genre. Flâner, c'est s'autoriser à déambuler sans but précis, à explorer la ville à son propre rythme. Cependant, je me rendais compte que cette liberté de mouvement était limitée. Je marchais rapidement, évitant de m'attarder dans certains endroits. Cette limitation volontaire de ma mobilité, dictée par une pression sociale, illustre la manière dont les femmes sont souvent contraintes d'adapter leur comportement dans l'espace public.

1.2 Sentiment de sécurité et d'appartenance

Le sentiment de sécurité

Le sentiment de sécurité dans l'espace public est une composante essentielle de l'expérience urbaine. Ce sentiment ne se limite pas à l'absence de danger physique immédiat, mais s'étend à la capacité de se déplacer librement et de s'approprier les espaces publics sans craindre d'être jugé, harcelé ou exclu. En d'autres termes, il est étroitement lié à la notion d'appartenance, c'est-à-dire au ressenti que l'on a le droit d'occuper un espace sans avoir à se justifier ou à se conformer à des attentes sociales implicites.

Le concept de sécurité est souvent théorisé en termes de "sécurité subjective" et "sécurité objective". La sécurité objective se réfère aux mesures concrètes qui protègent les individus dans l'espace public, telles que la présence de caméras de surveillance, par exemple. Cependant, la sécurité subjective, c'est-à-dire le sentiment de sécurité ressenti par l'individu, peut varier indépendamment de ces mesures. Ce sentiment est influencé par des facteurs psychologiques, sociaux et culturels, tels que les expériences passées, les récits collectifs, et les normes de genre.

Dans ma situation, la sécurité subjective était souvent en décalage avec la sécurité objective. Même dans des espaces bien éclairés et fréquentés, je pouvais ressentir une certaine anxiété liée à la perception de ma place dans ces lieux. Cette dichotomie entre la sécurité ressentie et la sécurité réelle illustre la manière dont les normes de genre peuvent exacerber un sentiment d'insécurité, même dans des environnements supposés sûrs.



Fig 7 : Collage, photo personnelle, 09/06/2022

Le sentiment d'appartenance

Le sentiment d'appartenance, quant à lui, est indissociable de la sécurité. Se sentir appartenir à un lieu implique non seulement d'y être physiquement présent, mais aussi d'y être accepté et respecté par les autres. Or, dans de nombreux espaces urbains, cette appartenance est souvent refusée aux personnes perçues comme femmes, qui doivent constamment négocier leur place dans un environnement où leur présence est tolérée mais rarement pleinement acceptée. Par exemple, lors de mes trajets quotidiens, je ressentais souvent une tension entre mon désir de prendre mon temps pour explorer la ville, et la nécessité de me déplacer rapidement, sans interruption.

Les dynamiques de pouvoir dans l'espace public ne se limitent pas à une simple question de présence, mais influencent également les comportements et les choix d'itinéraires. Ces réalités conditionnent souvent la manière dont les individus interagissent avec leur environnement urbain. Cela amène à réfléchir sur les stratégies d'adaptation et d'évitement que certaines personnes mettent en place pour naviguer dans ces espaces.

1.3 Stratégies d'adaptation et d'évitement

Ce ressenti m'a amené à développer des stratégies d'adaptation et d'évitement dans mes trajets quotidiens, certaines de manière consciente et d'autres de façon plus instinctive. Bien que je ne planifiais pas nécessairement mes itinéraires à l'avance, certains facteurs jouaient un rôle crucial dans mes choix de parcours, influençant ainsi mon sentiment de sécurité dans les rues de Liège.

Evitement des espaces inconfortables

Mes choix de trajets dans la ville étaient largement influencés par des réflexes de prudence plutôt que par de simples préférences. Prenons par exemple mon itinéraire quotidien, qui me menait de la rue Pouplin aux amphithéâtres de l'Université, situés près de l'Opéra de Liège.



Fig 8 : Photo personnelle. Rue Pouplin. 07/05/2024

La rue Pouplin, première étape incontournable de mon trajet, était un passage obligé chaque jour, ma résidence se trouvant à son tournant avec une unique entrée. La proximité immédiate de la Gare Jonfosse, située à quelques mètres, rendait cette rue imprévisible en termes de fréquentation : parfois animée par le flux des voyageurs, parfois désertée, elle offrait un sentiment de sécurité fluctuant. Je me sentais plus en sécurité lorsque cette rue était animée, les rues vivantes et peuplées de passants m'apportant une certaine tranquillité d'esprit. L'affluence collective agissait comme un rempart contre l'insécurité, me procurant une forme de protection par le nombre. En revanche, les ruelles isolées, les quartiers peu fréquentés ou les zones que je percevais comme risquées étaient systématiquement évités dans mes trajets.

La rue Jonfosse, deuxième étape potentielle de mon itinéraire, aurait pu me permettre de rejoindre plus rapidement les amphithéâtres de l'Université. Pourtant, je l'empruntais rarement, préférant allonger mon trajet en longeant l'intégralité de la rue Stéphany pour atteindre la Place des Béguinages, puis continuer par la rue Lambert Le Bègue. Bien que la Place des Béguinages soit souvent occupée par des groupes d'hommes prenant toute la place, elle me semblait être une meilleure alternative à la rue Jonfosse. L'éclairage vétuste de cette dernière, qui créait une ambiance tamisée, presque macabre, me dissuadait fortement de l'emprunter. Mon instinct me poussait naturellement à éviter les rues mal éclairées, puisqu'ils amplifiaient mon sentiment d'insécurité. Même si ces choix n'étaient pas toujours conscients, ils étaient guidés par une évaluation constante du niveau de confort et de sécurité que chaque espace pouvait m'offrir.

La rue Lambert Le Bègue se présente comme une alternative nettement plus favorable à la rue Jonfosse, en raison de sa configuration architecturale et urbaine. Bordée de logements de part et d'autre, cette rue bénéficie d'une proportion harmonieuse entre la largeur de la voie et la hauteur des bâtiments, ce qui évite la sensation d'oppression que l'on peut ressentir dans la rue Jonfosse. La visibilité y est optimale, permettant d'embrasser d'un seul coup d'œil l'ensemble de la rue et d'anticiper ce qui s'y déroule.



Fig 9 : Photo personnelle. Rue Lambert le Bègue. 07/05/2024

De surcroît, les salons des habitations, souvent orientés vers la rue et avec des volets fréquemment ouverts, contribuent à une surveillance naturelle. Cette transparence, combinée à la possibilité de voir le bout de la rue, renforce considérablement le sentiment de sécurité, à la fois par la configuration spatiale et par la présence humaine perceptible dans cet espace urbain. Une architecture qui favorise la surveillance naturelle peut augmenter le sentiment de sécurité. Cela peut être réalisé en ayant des fenêtres donnant sur la rue, des balcons, des vérandas ou des porches qui permettent aux résidents de surveiller les activités dans leur environnement. Cependant, il est important de noter que la sécurité d'un quartier ne dépend pas uniquement de l'architecture.

Certaines entrées de logements de cette rue, sont légèrement en retrait, créant ainsi des recoins dans la rue. Ces zones sont mal éclairées, et je ressens toujours une appréhension particulière à l'idée de passer devant la nuit.

La nuit

Si la rue Lambert Le Bègue, de jour, offre un certain confort, l'expérience urbaine se transforme radicalement lorsque la nuit tombe. C'est à ce moment précis que l'architecture et l'éclairage, ou leur absence, révèlent toute leur importance, mettant en lumière une autre dimension de l'espace public : celle de l'insécurité nocturne.

Lorsque j'étais perçu comme une femme cisgenre dans l'espace urbain de la ville, je ne m'aventurais jamais hors de chez moi durant la nuit ou que très rarement. Cette peur irrationnelle de l'obscurité est le résultat d'une socialisation profondément ancrée qui inculque aux femmes une prudence extrême dans l'espace public nocturne. La nuit, l'espace public change de nature. Il devient un territoire perçu comme hostile pour les minorités de genre, où les normes sociales et les comportements attendus se transforment. L'idée que la nuit appartient aux hommes est renforcée par des messages que l'on reçoit dès le plus jeune âge : les avertissements parentaux ou encore les conseils de sécurité.

Cette peur, bien qu'elle soit en grande partie construite socialement, conduit à une véritable limitation des mouvements. Elle se traduit par une stratégie d'évitement où les femmes, pour se protéger, choisissent de ne pas investir certains espaces après la tombée de la nuit. (Koskela, 1999). Durant cette période, je ressentais cette pression sociale qui m'incitait à éviter de sortir la nuit, de peur de me retrouver dans une situation vulnérable. Ce n'était pas seulement une question de sécurité physique, mais aussi une question de légitimité : le système social ne permettait pas aux femmes de se mouvoir librement la nuit sans être perçues comme imprudentes ou en danger.

Cette réticence à occuper l'espace public nocturne est le reflet d'une inégalité plus large dans l'accès à la ville. L'expérience de la ville est alors marquée par « une différenciation genrée » des temporalités, où les femmes se sentent contraintes de limiter leurs déplacements après une certaine heure, cédant ainsi une partie de leur droit à la ville aux hommes (Bogaert, 2018). Cela explique pourquoi, durant cette période, je m'abstenais systématiquement de sortir la nuit, préférant rester dans des espaces que je percevais comme sûrs, loin des dangers supposés de la rue après le crépuscule. Occuper l'espace public de nuit est donc un acte politique.

Les rares fois où j'ai osé arpenter la ville de nuit, c'était lorsque je devais me rendre chez des ami.e.s.x, et cela uniquement parce que je ne me déplaçais jamais seul. Nous étions toujours en groupe. La présence d'autres personnes nous apportait mutuellement un sentiment de sécurité supplémentaire, atténuant quelque peu l'anxiété que suscitait l'idée de naviguer seul dans l'espace urbain après la tombée de la nuit. Se déplacer en groupe semblait être une stratégie indispensable pour contrer le sentiment d'insécurité qui accompagnait les sorties nocturnes, renforçant l'idée que la nuit, l'espace public restait un territoire à apprivoiser avec précaution.

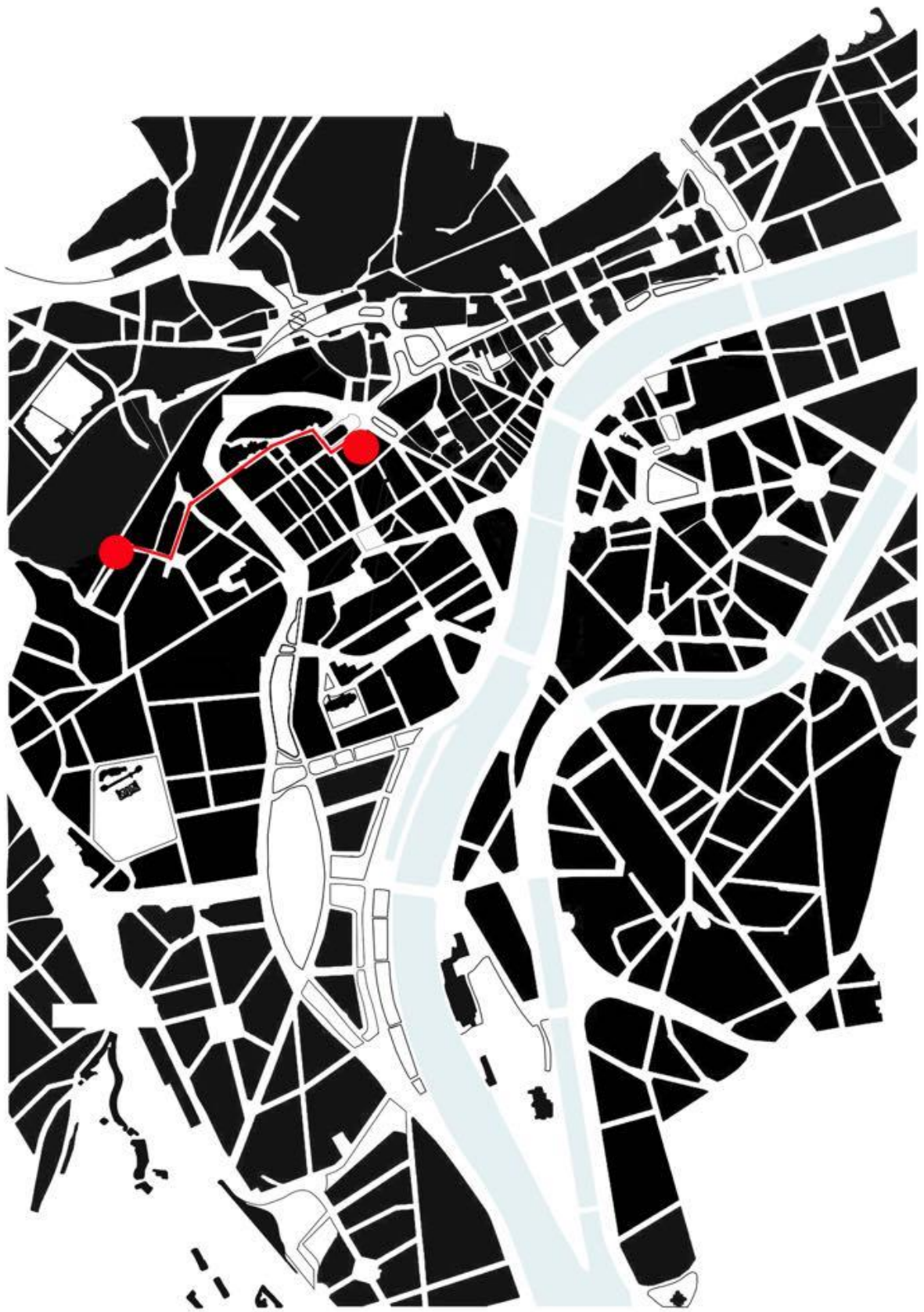


Fig 10 : Trajet quotidien avant l'hormonothérapie : Production personnelle

1.4 Conclusion

En rétrospective, bien que je n'aie jamais ressenti une peur manifeste qui m'aurait dissuadé de me déplacer à travers la ville de Liège durant ma première année, j'ai progressivement pris conscience d'une certaine dissonance entre ma présence et l'ambiance de certains lieux. Je réalisais que, malgré ma relative aisance à parcourir divers espaces, il existait des endroits où je me sentais moins légitime, où une légère gêne s'installait, influençant mes choix de parcours. Cette impression, bien que souvent discrète, m'a conduit à éviter certaines rues ou à contourner certains lieux, non par crainte explicite, mais par une adaptation instinctive à ces ambiances qui, parfois, ne semblaient pas m'inviter pleinement à y demeurer.

2. MON RAPPORT A LA RUE DURANT MES PREMIERES ANNEES SOUS TESTOSTERONE

2.1 Changements physiques et impact sur ma mobilité

L'hormonothérapie marque le début d'une transformation physique qui redéfinit profondément mon rapport à l'espace public. Ces changements, bien que progressifs, modifient la manière dont je suis perçu et interagis avec mon environnement, imposant de nouvelles dynamiques sociales et de mobilité. L'une des expériences de vie propres aux personnes trans est de se retrouver dans une situation de décalage, un décalage entre leur identité de genre et la perception sociale de leur expression de genre (Lexie, 2023).

Chaque changement, aussi subtil soit-il, impacte ma visibilité dans la société. Par exemple, la mue de ma voix attire l'attention des passants, suscitant parfois des regards curieux ou interrogateurs. Ces transformations créent une dissociation entre mon apparence et l'image que les autres se font de moi, ce qui amplifie mon sentiment de vulnérabilité. La transition physique, qui est censée aligner mon corps avec mon identité de genre, m'expose également à des dangers dans un espace public où la conformité aux normes de genre est souvent attendue.

Avec ces transformations physiques, mon sentiment de visibilité s'est considérablement accru. En tant qu'homme transgenre en début de transition, je me retrouve dans une période d'ambiguïté, où cette visibilité me rend plus vulnérable aux regards et aux jugements extérieurs. Cette phase de "transition visible" est celle où je suis le plus exposé à la violence et aux discriminations. Les regards, parfois insistants ou désapprouvateurs, renforcent ce sentiment d'insécurité, m'obligeant à repenser mes stratégies de mobilité, à réévaluer les espaces que je traverse, et à me protéger contre des réactions potentiellement hostiles.

« Mon identité de genre détermine ma façon de me mouvoir dans la ville, mon quotidien, et les choix qui s'offrent à moi. Certes, mon genre existe par-delà mon corps, mais mon

corps demeure le site de mon vécu, là où mon identité, mon histoire et les endroits où j'ai habité se rencontrent, interagissent et s'écrivent dans ma chair. » (KERNN).

Cependant, le physique d'une personne n'est pas un véritable « indice » permettant de deviner sa transidentité, puisqu'il n'existe pas de physique « type » de la personne trans (Lexie). Ce sont les attentes physiques de la société qui stigmatisent et isolent les personnes trans. La suspicion de transidentité surgit lorsqu'une personne ne semble pas suffisamment « cisgenre » ou ne correspond pas aux modèles préconçus de féminité ou de masculinité. Une des insultes couramment utilisées pour souligner une non-conformité aux attentes de genre est « travelo », un terme péjoratif qui illustre la violence inhérente à la suspicion de transidentité (Lexie).

L'identité des personnes trans est quotidiennement remise en question en raison d'un profond manque de connaissances ou de déconstruction des genres. Pour les personnes trans, se sociabiliser, et plus largement s'intégrer dans un espace social et public, est un chemin semé d'embûches.

Durant cette période de ma vie, ma manière de me déplacer dans Liège a radicalement changé. Alors qu'auparavant, je prenais régulièrement les transports en commun, ceux-ci sont devenus une source croissante d'angoisse, m'incitant à privilégier la marche à pied. La marche est rapidement devenue un moyen d'appropriation de la ville, me permettant de naviguer à mon propre rythme et d'éviter les interactions sociales potentiellement traumatisantes. Les transports en commun, avec leurs foules et l'effet de groupe, m'exposaient à des risques de discrimination et d'humiliation publique, rendant chaque trajet inconfortable. Face à cette réalité, j'ai choisi d'éviter autant que possible ces moyens de transport, préférant la marche pour préserver ma sécurité mentale et physique.

2.2 Evolution du sentiment d'insécurité et de la perception sociale

Les changements physiques engendrés par l'hormonothérapie ne modifient pas seulement ma visibilité dans l'espace public, mais transforment également les dynamiques sociales auxquelles je suis confronté. Ces interactions redéfinissent mon sentiment de sécurité, accentuant parfois une dysphorie de genre déjà présente.

Analyse des nouvelles dynamiques sociales

À mesure que mon apparence évolue, la perception des autres envers moi change de manière imprévisible. Je traverse des périodes où mon identité de genre n'est pas immédiatement évidente, ce qui génère des réactions variées dans l'espace public. Certains jours, je passe inaperçu, tandis que d'autres, les regards prolongés et les murmures soulignent une méfiance ou une curiosité malvenue. Cette fluctuation dans les perceptions extérieures renforce mon sentiment d'insécurité. La rue devient un espace où les dynamiques de pouvoir se manifestent, où l'apparence physique devient un critère

de jugement, et où la non-conformité est souvent sanctionnée par des regards, des commentaires, voire des agressions.

La dysphorie de genre

La dysphorie de genre, accentuée par ces interactions sociales, transforme chaque déplacement en une expérience potentiellement déstabilisante. La dysphorie n'est pas seulement liée au fait de ne pas se sentir à l'aise dans son propre corps, mais elle est également renforcée par la manière dont les autres perçoivent et réagissent à nos corps en transition. Les rues, deviennent des terrains de tension où je me sens constamment jugé et scruté. Cette dysphorie, bien que souvent silencieuse, influence directement mes choix de trajets, la manière dont j'interagis avec les autres, et mon rapport général à la ville. Le sentiment de ne pas correspondre aux attentes sociales en matière de genre crée une angoisse permanente, rendant chaque sortie dans l'espace public stressante.

La transphobie de rue

La transphobie de rue est une réalité dure et omniprésente pour les personnes transgenres, qui se manifeste par des discriminations et violences verbales, parfois même physiques, en raison de leur identité de genre. Ce harcèlement de rue, souvent perçu comme anodin par ceux qui ne le subissent pas, constitue en réalité une forme de violence qui affecte profondément la manière dont ces personnes vivent leur quotidien et traversent leur transition. Qu'elle soit explicite ou implicite, la transphobie de rue ajoute une couche supplémentaire de stress à chaque interaction dans l'espace public. Chaque commentaire, regard ou geste hostile rappelle la précarité des existences transgenres dans une société qui peine encore à accepter pleinement la diversité des genres. Cette violence symbolique, largement relayée et dénoncée sur les réseaux sociaux par des comptes qui partagent l'actualité queer, expose l'ampleur des agressions transphobes, rendant chaque sortie dans l'espace public potentiellement dangereuse. La peur de devenir la prochaine victime de cette violence, qui peut survenir à tout moment et en tout lieu, est omniprésente.

Face à cette menace, beaucoup de personnes transgenres se voient contraintes d'adopter ce que l'on appelle le « placard trans », une stratégie de dissimulation de soi visant à éviter les risques de surexposition, de stress, et de violences transphobes. Ce concept, similaire au placard gay, renvoie à la nécessité de masquer sa véritable identité pour se protéger dans un environnement souvent hostile. Les sorties publiques deviennent ainsi sources d'inquiétude, de stress et d'anxiété, et la dissimulation, bien qu'elle procure un sentiment immédiat de sécurité, engendre des séquelles de honte liées à la « non-conformité de genre » (Jamouille, 2022).

Pour se protéger du regard des autres et de la violence qui en découle, les personnes transgenres développent des stratégies pour « maintenir une face », un concept exploré par Goffman (1963) qui consiste à se conformer aux apparences socialement acceptées afin d'éviter le jugement et la stigmatisation.

Moments d'affirmations

Un des rares moments où je ressens un véritable sentiment de légitimité dans les rues de Liège, c'est lorsque je croise un collage féministe sur ma route. Par exemple, passer devant les murs de la faculté d'Architecture à Fonck, ornés de ces messages revendicatifs, lors de mon trajet quotidien (2), m'apporte un certain réconfort. Ces collages, porteurs d'un espoir collectif, sont pour moi des rappels que la lutte pour l'égalité et la reconnaissance des droits des minorités de genre est active, visible, et inscrite dans le tissu urbain de la ville. La simple présence de ces messages m'a permis de renforcer ma confiance en moi, le temps d'un instant, me donnant la force de revendiquer ma place dans la ville. J'ai même commencé à suivre ce collectif sur Instagram, trouvant dans leur travail une source d'inspiration et de soutien.

Par ailleurs, je me dois de mentionner le mémoire d'Eloïse Rossion, rédigé dans le cadre de ses études en architecture, qui explore de manière passionnante la réappropriation de l'espace public par les collages féministes à Liège. Ce travail, met en lumière l'impact profond que ces actions ont sur le sentiment de légitimité des femmes et des minorités de genre à occuper l'espace public. À travers ces collages, je me sens moins seul, relié à un mouvement plus vaste qui cherche à redéfinir les normes sociales et à créer des espaces inclusifs. Ces moments d'affirmation, bien que rares, sont précieux et me rappellent que je fais partie d'une lutte collective pour un avenir meilleur.



Fig 11 : Collage, @gluegang_liege, 19/03/2023

2.3 Nouvelles stratégies de déplacement et d'interaction

Face aux réalités imposées par ces changements physiques et sociaux, j'ai dû adapter mes stratégies de déplacement pour préserver ma sécurité et mon confort dans l'espace public. Ces stratégies, bien que variées, répondent à un besoin fondamental de me protéger.

Comportements adaptatifs

Pour assurer ma sécurité dans les espaces publics, j'ai profondément modifié mon comportement. Mes déplacements sont désormais rapides, et je veille à me fondre dans l'environnement sans attirer l'attention. Je marche souvent les yeux baissés, à un rythme soutenu, adoptant une attitude qui laisse clairement entendre que je n'ai aucun intérêt à m'attarder. Je vérifie régulièrement derrière moi pour m'assurer que personne ne me suit. Les écouteurs que je porte, bien que sans musique, servent à éviter toute interaction, créant ainsi une barrière invisible contre les commentaires et les regards insistants. Ce comportement est devenu presque instinctif. La ville se transforme alors en un espace de contrôle et de gestion de l'apparence.

Ces comportements trouvent leur origine dans une réalité apprise dès l'enfance. Les minorités de genre sont souvent socialisées à se percevoir comme plus vulnérables, plus susceptibles d'affronter des dangers que les hommes cisgenres. Cette vulnérabilité perçue mène à des stratégies d'évitement, renforçant un sentiment de faiblesse dans l'espace public. Cependant, la confiance en soi peut jouer un rôle crucial dans la réduction de ces sentiments d'infériorité et de peur. L'une des manières les plus efficaces pour les femmes et les minorités de genre de renforcer cette confiance est de se déplacer en groupe (Dejardin, 2018).

La ville en groupe

Lorsque c'est possible, je privilégie les déplacements en groupe. La présence d'autres personnes me permet de me sentir plus en sécurité et de réduire la vigilance constante que j'exerce lors de mes trajets en solitaire. Le fait de marcher en groupe me permet de me sentir plus à l'aise, de lever les yeux, de prendre le temps d'observer mon environnement. En groupe, je me sens moins exposé, moins vulnérable, ce qui me permet d'aborder l'espace public avec plus de sérénité et de liberté. Le groupe devient un bouclier contre les agressions potentielles, un moyen de revendiquer ma place dans la ville sans craindre les représailles.

Certains lieux devenus inaccessibles

Être en groupe ne suffit pas toujours à atténuer le sentiment d'insécurité. Même certains lieux que je fréquentais exclusivement en groupe avant ma transition sont devenus totalement inaccessibles pour moi par la suite. Par exemple, les bars du Carré, où je me rendais régulièrement durant ma première année à Liège, sont devenus des sources d'angoisse au point de me dissuader d'y retourner. Un mélange de peur et d'appréhension, difficile à définir précisément, m'envahissait, et ces lieux ne répondaient plus à mes attentes. Les toilettes, souvent non mixtes, sans portes qui se ferment, ou équipées uniquement d'urinoirs, posaient un problème majeur. Ces conditions ont fait des toilettes publiques un critère décisif dans le choix des bars que je fréquentais, me conduisant même à renoncer à certains établissements.

Adaptation des stratégies de mobilité dans mon trajet quotidien

Avec l'évolution de mon apparence, j'ai dû repenser mes stratégies de mobilité quotidienne. Les rues animées, autrefois perçues comme des espaces sécurisants en raison de leur fréquentation, sont maintenant évitées car elles m'exposent davantage aux regards insistants et aux interactions non désirées. Ce qui me procurait auparavant un sentiment de sécurité est désormais associé à un risque accru de discrimination et d'exclusion. Pour limiter ces risques, je privilégie des parcours plus discrets et moins fréquentés, où je peux me déplacer avec plus de tranquillité.

Paradoxalement, je trouve plus de sécurité dans les ruelles sombres et peu fréquentées, comme la rue Jonfosse, malgré son atmosphère oppressante. Ces lieux, offrant moins de visibilité, me permettent de passer inaperçu, réduisant ainsi les interactions indésirables et les situations potentiellement menaçantes. Dans mon trajet quotidien, j'emprunte désormais la rue Jonfosse pour rejoindre la rue Lonhienne, évitant ainsi les rues plus exposées comme la rue Stéphany et la rue Lambert Le Bègue.



Fig 12 : Photo personnelle, Rue Jonfosse, 07/05/2024



Fig 13 : Photo personnelle, Rue Jonfosse, 07/05/2024

En revanche, les espaces ouverts et bien éclairés, comme l'arrivée au Boulevard de la Sauvenière depuis la rue Lonhienne, sont devenus pour moi une source de stress. Loin de m'apaiser, ces lieux m'imposent une visibilité importante, intensifiant mon sentiment de vulnérabilité. Le contraste entre ces environnements est frappant : l'éclairage intense, la largeur des rues, et l'animation urbaine du boulevard marquent une transition nette, où l'atmosphère dynamique devient pour moi plus angoissante.

Pour atteindre les amphithéâtres de l'Opéra, je suis contraint de traverser le boulevard, mais je ne le fais plus depuis la rue Lonhienne. Désormais, je passe par la rue ... pour rejoindre la rue de la casquette, une petite ruelle du centre-ville, moins fréquentée que les zones animées autour de la Cité Miroir, du cinéma Sauvenière, et de la Place ... qui se situe juste devant. Ce trajet, bien que plus long, me permet d'éviter un maximum de contacts avec les passants et devient alors mon nouveau trajet quotidien pendant une année entière.



Fig 14 : Photo personnelle, Rue de la casquette, 07/05/2024



Fig 15 : Photo personnelle, Rue des urbanistes, 07/05/2024

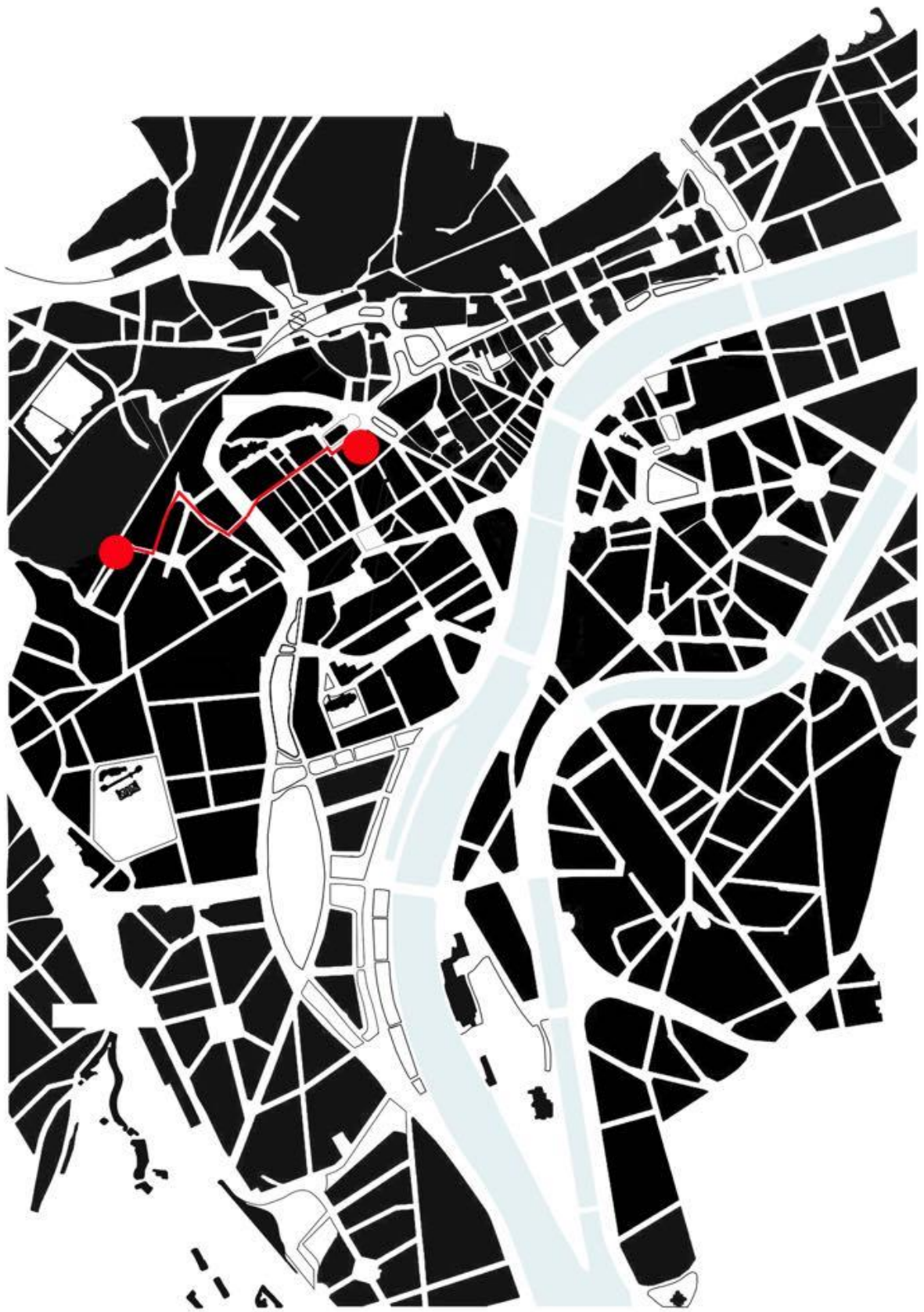


Fig 16 : Trajet quotidien durant mes premières années sous testostérone : Production personnelle

2.4 Conclusion

Cette période a été marquée par une redéfinition profonde de mon rapport à l'espace public. Dictée par les changements physiques induits par l'hormonothérapie, ces transformations ont intensifié ma visibilité et, par conséquent, ma vulnérabilité dans un environnement où les normes de genre sont rigides et souvent excluantes. Les stratégies que j'ai dû mettre en place pour naviguer dans cet espace - évitement de certaines rues, réorganisation de mes trajets quotidiens, adoption de comportements discrets - témoignent d'une adaptation nécessaire, mais contraignante. Cette adaptation m'a permis de préserver ma sécurité, mais elle a aussi restreint ma liberté de mouvement, transformant la ville en un lieu de vigilance constante plutôt que de spontanéité.

De plus, les expériences quotidiennes de transphobie et de discrimination, tant présentes dans la rue que relayées sur les réseaux sociaux, renforcent un climat de peur et d'insécurité pour toutes les personnes qui ne correspondent pas aux normes de genre. Les récits fréquents d'agressions transphobes, survenant partout et à tout moment, m'ont imposé d'avoir une grande vigilance, alimentant la crainte d'être la prochaine cible.

3. MON RAPPORT A LA RUE AVEC UN CIS-PASSING

3.1 Transformation du rapport à l'espace public après l'obtention d'un cis-passing

Quelques années après le commencement de mon hormonothérapie, mon apparence a commencé à évoluer de manière significative, marquant une étape cruciale dans ma transition. L'obtention de mon passing cisgenre, tel que je le perçois, a été profondément influencée par deux transformations majeures : la réalisation de ma mammectomie et l'apparition de la pilosité faciale. Ces changements ont déclenché en moi une euphorie de genre, un sentiment intense de bien-être et d'alignement avec mon identité, en contraste frappant avec la dysphorie de genre que j'avais précédemment ressentie.

L'euphorie de genre

L'euphorie de genre est un terme utilisé pour décrire le sentiment profond de satisfaction, de confort, et de joie qu'une personne ressent lorsque son apparence, son corps, ou son expression de genre correspondent à son identité de genre. Contrairement à la dysphorie de genre, qui est le malaise ou la détresse causés par un décalage entre le genre ressenti et le genre assigné à la naissance, l'euphorie de genre survient lorsque ce décalage est surmonté ou réduit, et que la personne se sent en harmonie avec son identité de genre.

Ce sentiment peut se manifester de diverses manières, par exemple, lorsqu'une personne voit son corps refléter son identité de genre après une transition physique ou médicale, ou lorsqu'elle est reconnue et acceptée dans son genre par les autres.

L'euphorie de genre est souvent décrite comme un moment de validation et d'authenticité, où la personne se sent enfin alignée avec son véritable soi

Alors que la dysphorie de genre est caractérisée par un inconfort intense lié à la discordance entre son corps et son identité de genre, l'euphorie de genre représente l'expérience opposée : un sentiment de satisfaction et de légitimité dans son corps et son expression de genre. Ce passage à un cis-passing a non seulement redéfini la manière dont je suis perçu par les autres, mais a également transformé la façon dont je me permets de naviguer et d'occuper l'espace public, m'offrant un nouveau sentiment de sécurité et de légitimité dans ces lieux.

Le cis-passing

La notion de "passing" pour une personne transgenre repose sur la capacité d'être perçue par les autres comme appartenant au genre avec lequel elle s'identifie, sans le remettre en question. Cela signifie que les caractéristiques physiques, la présentation et les comportements de la personne sont reconnus par la société comme correspondant aux attentes traditionnelles de ce genre.

Historiquement, le terme a été utilisé, aux États-Unis, notamment au début du XXe siècle, pour désigner des personnes noires qui pouvaient "passer" pour blanches afin de bénéficier des privilèges sociaux, économiques et légaux associés à la blancheur. (Belluscio 2006, Bennett 1996, Wald 2000). On appelle ça le white-passing. Puis le terme a ensuite été réinterprété par la communauté homosexuelle pour caractériser ceux qu'on pouvait confondre avec des hétérosexuels. Puis la notion de "passing" a été réapproprié par les personnes trans pour désigner ceux qui tentent de se faire passer pour des membres de groupes dominants pour échapper aux préjugés et aux persécutions (Lucas, 2024, p.278). Les personnes transgenres qui réussissent à avoir un certain « passing » sont donc perçues comme cisgenres par les autres.

Il est important de rappeler que toutes les personnes trans n'aspirent pas au passing. Bien que le « passing » puisse offrir des avantages tels que le sentiment de sécurité et d'acceptation, il est également critiqué pour renforcer les normes de genre binaires et exercer une pression sur les personnes trans à se conformer à des standards souvent inaccessibles. Certains rejettent l'idée de devoir "passer" pour être acceptés, prônant une acceptation inconditionnelle de toutes les identités de genre. Le passing est donc une notion complexe, impliquant une interaction dynamique entre la présentation de soi et la perception sociale, avec des implications profondes pour la qualité de vie des personnes transgenres.

Pour beaucoup de personnes trans, le passing est essentiel car il peut faciliter leur intégration sociale. Cependant, pour moi, atteindre un certain niveau de cis-passing ne représente ni une transition « réussie », ni une légitimité accrue dans la société. C'est avant tout une question de sécurité.

Cependant, le passing reste une injonction problématique, puisque cette notion existe pour satisfaire le confort cisnormatif (Lucas, 2024). Il ne devrait pas être nécessaire de

se conformer aux standards de beauté cisgenres pour que les personnes trans reçoivent le respect qu'elles méritent.

À ce moment de ma transition, j'ai atteint un point où mon apparence s'aligne avec les normes de genre cisgenre, me permettant ainsi d'obtenir un « cis-passing ». Plusieurs facteurs ont contribué à ce processus, notamment la croissance de ma barbe et mon opération chirurgicale, ma mammectomie. J'ai constaté une réduction significative de ma dysphorie de genre, par rapport aux premières années de ma transition. Ces facteurs physiques ont eu un impact considérable sur la manière dont les autres me perçoivent, ainsi que sur ma propre confiance en moi. Mon rapport à la rue a profondément évolué.

Désormais, les personnes que je croise dans la rue ne peuvent plus suspecter, que je suis une personne trans, puisque mon apparence correspond aux normes de genre binaire traditionnellement acceptées. Mon corps me permet donc de ne plus attirer l'attention ou de susciter des interrogations. En conséquence, je suis traité comme une personne cisgenre dans les espaces publics.

3.2 Privilèges et nouvelles dynamiques de pouvoir

Les privilèges d'avoir un cis-passing

J'ai commencé à me sentir davantage en accord avec moi-même après avoir entrepris une mammectomie le 02 septembre 2019. Cependant, c'était également ma première année sous testostérone, et de nombreux changements physiques étaient encore visibles. Pour moi, l'acquisition d'un passing, si l'on peut l'appeler ainsi, s'est concrétisée avec l'apparition de ma barbe au cours de l'année 2021. À partir de cet événement, j'ai pu me promener dans la rue sans craindre que l'on devine que je suis une personne transgenre. Désormais, aux yeux des inconnus que je croise, je suis simplement perçu comme un homme blanc et valide. Cette conformité aux attentes sociales en matière de genre signifie que je bénéficie de certains privilèges associés à l'identité cisgenre, ce qui modifie radicalement mon expérience de l'espace public et ma perception de la sécurité et de l'acceptation. Dans la rue, je suis perçu comme : un homme, valide, blanc et cisgenre. Je bénéficie de privilèges qui m'étaient auparavant inaccessibles.

Je suis donc conscient que mon corps est désormais perçu comme le corps "adéquat" pour naviguer dans les espaces urbains modernes. Je bénéficie de privilèges qui sont souvent déniés aux femmes et à d'autres groupes marginalisés. Ma présence dans certains espaces peut maintenir ou aggraver la marginalisation de ces groupes stigmatisés. Conscient de ma nouvelle position de pouvoir, je dois constamment réfléchir à l'impact de ma présence dans certains lieux, particulièrement en termes de sécurité et de confort pour les autres, notamment les femmes et les groupes marginalisés. Cette prise de conscience me pousse à adopter une attitude plus respectueuse et vigilante, afin de ne pas reproduire les dynamiques d'oppression et d'exclusion que j'ai moi-même subies. Mon expérience dans les rues de Liège est désormais marquée par une double perspective : celle d'un individu bénéficiant de privilèges cismatifiés et celle d'une personne consciente des injustices systémiques persistantes.

3.3 Répercussions sur la mobilité et le sentiment de sécurité

Être conscient de ses privilèges

Cette prise de conscience des privilèges nouvellement acquis a profondément modifié ma manière de me déplacer dans l'espace public. Elle m'a incité à ajuster mon comportement pour prendre en compte les dynamiques de pouvoir en jeu. Désormais, lorsque je marche dans les rues de Liège, j'essaie de respecter les autres et de veiller à ne pas impacter négativement les femmes ou les personnes marginalisées.

Aujourd'hui, mes trajets sont guidés par l'efficacité et la rapidité. Je privilégie les itinéraires les plus courts, sans me laisser distraire par d'autres considérations. Je me permets d'emprunter la place des Béguinages, même si celle-ci est occupée. Cependant, la présence d'un groupe d'hommes sur mon chemin peut encore raviver un sentiment d'insécurité. Dans ces moments, bien que je ressente de l'inconfort, je continue à avancer sans hésitation, veillant à dissimuler mon malaise.



Fig 17 : Photo personnelle, Place des Béguinages, 07/05/2024

L'un des rares facteurs qui pourrait me faire changer de trajet est la possibilité de mettre quelqu'un mal à l'aise. Si je perçois que ma présence ou mon comportement pourrait causer de l'inconfort, notamment chez une femme ou une personne marginalisée, je

n'hésite pas à adapter mon itinéraire. Mon objectif est de minimiser toute gêne ou malaise que je pourrais involontairement provoquer, en adoptant un comportement respectueux et inclusif, même dans mes déplacements quotidiens.

Enfin, mes déplacements ne se limitent plus simplement aux trajets entre mon domicile et mon école. Aujourd'hui, je prends le temps d'explorer davantage la ville, de sortir avec des amies, de manger en ville, et de me déplacer en vélo ou en bus pour rendre visite à des proches. Cette diversité de trajets et d'activités marque un changement significatif par rapport à ma routine passée, me permettant de m'intégrer pleinement à la vie urbaine et d'enrichir mes interactions sociales au quotidien.

Adaptation des stratégies de mobilité dans mon trajet quotidien

Je veille à respecter l'espace personnel des autres en maintenant une distance appropriée et en évitant d'envahir leur sphère privée. Par exemple, je m'assure de ne pas marcher trop près des autres passants, ce qui pourrait les mettre mal à l'aise. En marchant sur les trottoirs ou dans les espaces publics, je m'efforce de céder la place et de ne pas occuper tout l'espace disponible, afin de montrer du respect pour les autres utilisateurs de ces espaces. Par exemple, lorsque je marche sur un trottoir étroit et que je croise quelqu'un qui arrive en sens inverse, je me décale légèrement, voire descendre temporairement du trottoir afin de lui laisser suffisamment d'espace pour passer confortablement. Je fais attention à ne pas l'obliger à descendre du trottoir ou à se frayer un chemin étroit car je monopolise le trottoir. Ou bien simplement, lorsque je me trouve dans des grandes allées, je veille à ne pas marcher trop près des femmes ou d'autres passant en particulier, surtout lorsqu'il y a peu de monde autour. J'évite également de dépasser brusquement, ce qui pourrait les surprendre ou les effrayer.

Je reste attentif aux signes de malaise ou de gêne chez les femmes ou d'autres minorités de genre, que je croise. Si je remarque qu'une femme semble mal à l'aise en ma présence, je prends des mesures immédiates pour m'éloigner et réduire sa gêne.

Je suis particulièrement attentif à mon comportement lorsque je marche dans les rues, surtout lorsque je marche tard le soir dans une rue peu fréquentée, je fais un effort pour adopter une posture détendue et non menaçante. J'évite les postures dominantes, comme me tenir très droit et les épaules en arrière, qui pourraient être perçues comme intimidantes pour les autres. J'évite de marcher avec les mains dans les poches ou de prendre une attitude qui pourrait sembler agressive.

Je fais également attention à ne pas fixer du regard les autres passants, puisque je suis conscient de combien cela peut être désagréable. C'est intimidant et intrusif. Par exemple, lorsque je croise quelqu'un, je veille à détourner le regard ou à regarder ailleurs pour ne pas leur faire sentir qu'ils sont observés ou jugés. Le plus souvent je regarde mes pieds, le sol ou bien encore mon téléphone.

Lorsque j'attends à un feu de signalisation pour piétons, je veille à ne pas me placer trop près des autres, respectant ainsi leur espace personnel. Je m'assure également de ne pas bloquer le passage pour ceux qui arrivent derrière moi. Lorsque je franchis cette

intersection, je traverse rapidement et de manière décisive, sans hésiter ou m'arrêter au milieu de la voie, ce qui pourrait forcer les autres à attendre ou à se sentir pressés.

Lorsque je marche dans les rues, je fais attention à mon allure également. Si je traverse des zones piétonnes très fréquentées, je veille à ne pas marcher trop lentement ou à ne pas me déplacer de manière erratique, ce qui pourrait gêner le flux des piétons. Si je dois m'arrêter pour regarder quelque chose, je me mets de côté pour ne pas bloquer le passage. Mais je veille également à ne pas marcher trop vite derrière une femme, ce qui pourrait lui donner l'impression d'être suivie de près. De même, je ne marche pas trop lentement pour ne pas sembler traîner intentionnellement.

Lorsque je suis dans la rue et que je me retrouve à marcher derrière une femme, je m'assure de maintenir une distance suffisante pour qu'elle ne se sente pas suivie ou menacée. Si possible, je change de trottoir ou je ralentis mon allure pour créer plus d'espace entre nous. Si je me rends compte que je marche derrière elle depuis un certain temps, je change de trottoir voire traverse la rue pour prendre un autre chemin et ainsi éviter de la suivre.

Si je me déplace à pied avec un groupe d'amis.es.x dans l'espace public, nous faisons attention à ne pas marcher de manière à bloquer le trottoir ou à paraître intimidants. Nous nous déplaçons en file ou nous nous écartons pour laisser passer les autres. Je veille également à ce que notre présence ne soit pas dominante ou intimidante pour les passants autour de nous. Nous faisons attention à notre volume sonore et à notre comportement pour ne pas créer un environnement oppressant.

Dans les espaces publics comme les parcs ou les places, je m'assure de ne pas occuper trop d'espace ou de ne pas monopoliser les bancs et les sièges. Je laisse de la place pour que les autres puissent s'asseoir confortablement.

En intégrant ces comportements dans ma vie quotidienne, je m'efforce de créer un environnement urbain plus sûr et plus respectueux pour les femmes et les autres groupes marginalisés. Mon objectif est de contribuer à un climat de respect et de sécurité pour tous.tes.x, tout en étant conscient de l'impact de ma présence.

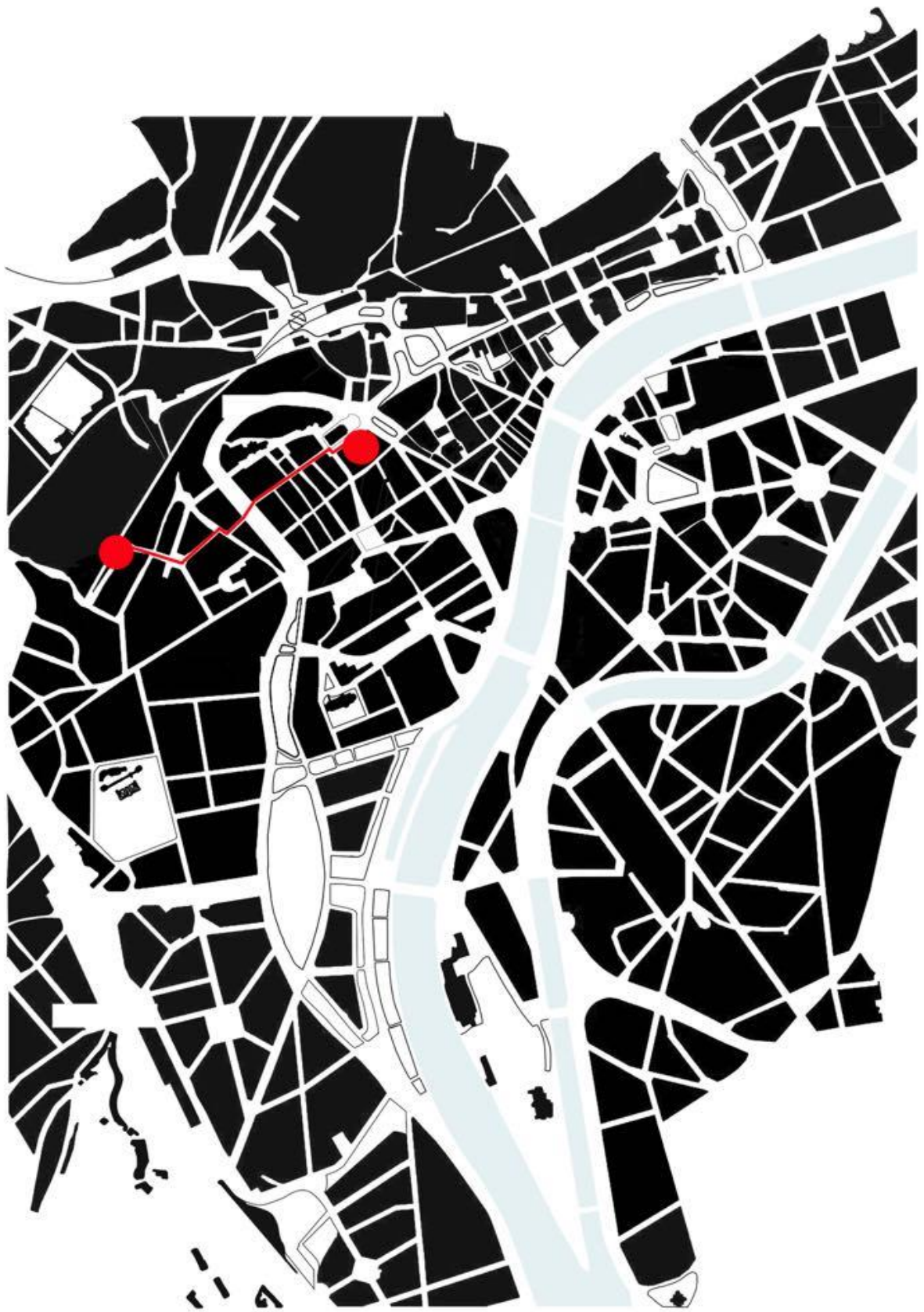


Fig 18: Trajet quotidien avec un cis-passing : Production personnelle

4. CONCLUSION DE LA RECHERCHE AUTO-ETHNOGRAPHIQUE

En conclusion de cette approche auto-ethnographique, il est impératif de reconnaître que les expériences personnelles que j'ai relatées ici ne sont qu'une petite partie de la vaste réalité vécue par les personnes transgenres. Mon parcours de transition, caractérisé par des moments de dysphorie et d'euphorie, par des stratégies d'évitement et d'adaptation, ainsi que par des dynamiques complexes qui ont influencé mon rapport à l'espace public, est profondément enraciné dans ma propre identité, mes privilèges et les contextes spécifiques que j'ai traversés.

Au début de ma transition, l'hormonothérapie a déclenché une série de transformations physiques qui ont rapidement accru ma visibilité dans l'espace public. Ces changements, bien que progressifs, ont considérablement altéré la manière dont j'étais perçu par les autres, m'exposant à des regards curieux ou désapprobateurs. Ce regain de visibilité a amplifié mon sentiment de vulnérabilité, m'obligeant à revoir mes trajets quotidiens et à adopter des stratégies de déplacement plus prudentes. Les espaces qui autrefois me semblaient neutres sont devenus des lieux de tension, où chaque interaction pouvait potentiellement révéler ma transidentité et me mettre en danger.

L'évolution de ma visibilité a également révélé les dynamiques sociales oppressives qui régissent l'accès à l'espace public pour les personnes transgenres. Les réactions imprévisibles des autres ont souvent renforcé mon sentiment d'insécurité, créant une dissociation entre mon apparence et l'image que la société se faisait de moi. Cette discordance a exacerbé ma dysphorie de genre, rendant chaque déplacement dans la ville stressant et risqué. La transphobie de rue, omniprésente et souvent banalisée, a ajouté une couche supplémentaire de stress à mon quotidien, m'obligeant à développer des stratégies de protection et d'évitement pour préserver ma sécurité.

Face à ces réalités, j'ai dû ajuster mon comportement dans l'espace public. J'ai adopté des attitudes discrètes, évitant les interactions et privilégiant des itinéraires moins fréquentés pour minimiser les risques. Cependant, ces adaptations nécessaires ont également restreint ma liberté de mouvement, transformant la ville en un lieu de vigilance constante plutôt qu'en un espace de spontanéité et de découverte. Paradoxalement, j'ai trouvé davantage de sécurité dans les ruelles sombres et peu fréquentées, où je pouvais passer inaperçu, que dans les espaces ouverts et bien éclairés, qui intensifiaient mon sentiment de vulnérabilité.

L'obtention d'un cis-passing, marquée par ma mammectomie et l'apparition de ma pilosité faciale, a été un tournant décisif dans ma relation avec l'espace public. Cette évolution physique a considérablement réduit ma dysphorie de genre et m'a offert un nouveau sentiment de sécurité et de légitimité. Cependant, ce changement m'a également amené à prendre conscience des privilèges associés à l'identité cisgenre. En tant qu'homme blanc, valide et perçu comme cisgenre, j'ai compris que ma présence dans l'espace public s'accompagnait désormais d'une position de pouvoir qui pouvait impacter les femmes et les personnes marginalisées. Cette prise de conscience m'a poussé à adopter un comportement plus respectueux et inclusif, en veillant à ne pas reproduire les dynamiques d'oppression que j'avais moi-même subies.

Cette section auto-ethnographique a donc révélé les multiples facettes de la manière dont ma transition de genre a transformé mon rapport à l'espace public, en soulignant les dynamiques complexes entre visibilité, sécurité, et appartenance. À travers l'exploration des différentes étapes de ma transition, j'ai mis en lumière comment chaque changement physique et social a redéfini ma manière d'occuper et de naviguer dans les espaces urbains de Liège. Chaque étape de ce parcours a apporté son lot de défis, mais aussi de prises de conscience, m'obligeant à repenser constamment la manière dont j'interagis avec l'environnement urbain.

En conclusion, cette auto-ethnographie met en évidence la complexité de l'expérience trans dans l'espace public, en soulignant que chaque parcours de transition est unique et qu'il serait réducteur de généraliser ces vécus à l'ensemble de la communauté trans. Les transformations que j'ai vécues, bien qu'individuelles, reflètent les défis plus larges auxquels sont confrontées les personnes transgenres dans notre société. Cette exploration de mon propre parcours ouvre la voie à une réflexion plus approfondie sur la nécessité de créer des espaces urbains véritablement inclusifs et sécurisants pour tous, indépendamment de leur identité de genre. Les stratégies que j'ai développées pour naviguer dans cet environnement urbain, bien que nécessaires, témoignent de la pression constante de devoir se conformer ou se protéger, réduisant ainsi ma capacité à vivre pleinement et spontanément l'expérience urbaine. Ce travail souligne l'importance de continuer à questionner et à réinventer nos espaces publics pour qu'ils deviennent des lieux d'inclusion, de sécurité et de liberté pour toutes les personnes, quelles que soient leur identité ou leur parcours de vie.

En rétrospective, il apparaît clairement que cette auto-ethnographie ne peut prétendre à une universalité des expériences transgenres dans l'espace public. Elle constitue plutôt un témoignage parmi d'autres, une pièce du puzzle qui, lorsqu'elle sera complétée par les récits d'autres personnes transgenres, permettra de mieux comprendre la diversité des expériences au sein de cette communauté. En fin de compte, chaque personne trans vit sa propre transition de manière unique, et cette diversité de parcours et de perceptions doit être respectée et valorisée. C'est dans cette diversité que réside la richesse des expériences trans, et c'est en reconnaissant cette diversité que nous pourrions avancer vers une société plus inclusive et respectueuse des identités de chacun.

PARTIE PRATIQUE : LES RENCONTRES

1. INTRODUCTION AUX RENCONTRES

Après une introspection profonde sur mon propre parcours de transition à travers l'approche auto-ethnographique, il est maintenant essentiel d'élargir cette réflexion en incluant les voix et les expériences d'autres hommes transgenres de Liège. Si l'auto-ethnographie a permis de mettre en lumière les dynamiques personnelles de ma transition et de mon rapport à l'espace public, cette démarche se doit d'être complétée par une perspective plus large pour éviter toute forme de réductionnisme. Les rencontres avec d'autres hommes transgenres, qui constituent cette deuxième partie pratique, ont pour but de confronter mes expériences individuelles à celles de mes pairs, afin de mettre en évidence les convergences et divergences dans nos vécus respectifs.

En engageant ces rencontres, nous chercherons à explorer comment les autres hommes trans de Liège naviguent dans les mêmes dynamiques complexes de visibilité, de sécurité et d'appartenance que celles que j'ai moi-même expérimentées. L'objectif est de dépasser les limites de l'analyse auto-ethnographique en y ajoutant une dimension collective, permettant ainsi de mieux comprendre les défis communs et les stratégies spécifiques à chacun pour affronter ces réalités urbaines. Cette seconde partie pratique ne vient donc pas seulement compléter la première, mais elle en approfondit l'analyse en la contextualisant dans un cadre plus large, offrant une vue d'ensemble plus complète et nuancée des réalités vécues par les hommes transgenres dans l'espace public de Liège.

1.1 Cadre et organisation des rencontres

La collecte des récits de vie dans cette recherche s'est fondée sur une méthodologie préparée au préalable, visant à établir un espace de dialogue ouvert et respectueux avec les participants. Les rencontres ont été centrées sur deux hommes transgenres résidant à Liège, conformément aux raisons détaillées dans la section méthodologique. Afin de préserver leur anonymat, leurs véritables prénoms ne seront pas divulgués, et ils seront respectivement désignés par les lettres "L" et "H".

Ces rencontres n'étaient pas de simples entretiens formels, mais des échanges réfléchis, minutieusement planifiés pour permettre aux participants de partager leur vécu de manière authentique et libre. L'approche choisie, celle des récits de vie, avait pour but d'explorer en profondeur les expériences personnelles des participants, afin de comprendre comment ils naviguent dans l'espace public en fonction de leur identité de genre. Cette méthode permet de saisir les nuances et les subtilités des parcours individuels, offrant ainsi une compréhension plus riche et nuancée de leur réalité quotidienne.

Les rencontres ont été organisées en plusieurs temps, favorisant une progression naturelle dans la discussion, allant de la prise de contact initiale à une exploration plus approfondie des expériences et des perceptions des participants. Mon objectif initial était de réaliser, dans l'idéal, trois rencontres d'environ une heure chacune avec chaque participant, offrant ainsi un cadre temporel suffisant pour établir une relation de confiance et permettre une réflexion approfondie. Cependant, ce cadre n'avait pas été communiqué aux participants, car il servait uniquement de repère pour structurer ma recherche. Naturellement, les rencontres ne se sont pas déroulées exactement comme prévu.

Le premier rendez-vous avait pour but principal une introduction mutuelle. Il s'agissait de mieux connaître les participants, de les mettre en confiance, et de clarifier les objectifs de la recherche. Cet échange initial était crucial non seulement pour établir une relation de confiance, indispensable pour que les participants se sentent à l'aise de partager des aspects intimes de leur vie, mais aussi pour comprendre où ils en étaient dans leur parcours de transition. Cette compréhension était essentielle pour adapter les questions et les sujets abordés afin de préparer les rencontres suivantes, garantissant ainsi des discussions pertinentes et respectueuses du cheminement de chacun.

Pour « H », le premier rendez-vous s'est déroulé pendant la pause déjeuner, en raison de ses contraintes d'emploi du temps en tant qu'étudiant et de sa résidence en périphérie de Liège. L'entretien s'est tenu dans une salle de classe calme à l'école, conformément à son souhait d'un environnement tranquille. Il n'y avait rien que lui et moi. « H » avait exprimé le souhait de recevoir les questions à l'avance ou, à tout le moins, d'être informé des sujets qui seraient abordés lors de chaque rencontre. Ce souhait a été scrupuleusement respecté, permettant ainsi un échange de qualité d'une durée d'environ 40 minutes.

Pour « L », le premier rendez-vous s'est tenu chez lui à Liège, un lieu qui lui convenait et où il se sentait à l'aise. Cet échange a duré environ 1h10, permettant une discussion plus approfondie dès le début.

La deuxième rencontre devait se concentrer sur les expériences des participants dans l'espace public, en particulier leur ressenti dans les rues de Liège et la ville en général. Cette rencontre visait à approfondir les discussions sur la manière dont ils percevaient leur environnement quotidien, en partageant des anecdotes personnelles, des ressentis, ainsi que des réflexions sur les moments de tension ou de confort. Le lien entre ces expériences et leur parcours de transition a été exploré, permettant d'identifier comment les changements physiques et sociaux influençaient leur rapport à l'espace urbain.

Pour « H », notre deuxième rendez-vous s'est déroulé de manière similaire au premier, à l'école, dans une salle de classe calme, après nos cours respectifs. Quelques questions lui avaient été envoyées au préalable pour qu'il puisse préparer ses réponses. Cet échange a duré environ 1h15 minutes.

En revanche, pour « L », le deuxième rendez-vous s'est déroulé dans un cadre différent. Nous nous sommes retrouvés après son service de travail, et « l'entretien » a eu lieu en terrasse, autour d'un verre. Contrairement à « H », L n'était pas gêné par la présence d'autres personnes autour de nous. Cette rencontre plus informelle a duré environ 1h50, permettant une discussion plus détendue.

Enfin, la troisième rencontre avait pour objectif de revenir globalement sur les échanges précédents. Il s'agissait de prendre du recul, d'offrir aux participants l'opportunité de réfléchir à nouveau à leurs expériences et, éventuellement, de partager des réflexions supplémentaires qui n'auraient pas émergé lors des rencontres précédentes. Ce dernier échange devait également servir de moment de débriefing, permettant de clôturer les discussions sur une note de réflexion rétrospective. Toutefois, ce troisième rendez-vous n'a pu se concrétiser pour aucun des deux participants en raison de diverses circonstances, notamment des contraintes temporelles et la perte de contact avec l'un d'entre eux.

1.2 Le rôle du « Care » dans la recherche

L'un des piliers de cette recherche réside dans l'application rigoureuse des principes éthiques, avec une attention particulière portée à la notion du « care ». Ce concept, dans le cadre de cette étude, ne se limite pas à une simple bienveillance, mais s'étend à une véritable éthique de la sollicitude et du respect des participants tout au long du processus de recherche. Sans cette approche attentive et respectueuse, il aurait été impossible de mener à bien cette étude, puisque les participants auraient pu se sentir instrumentalisés, ce qui aurait entravé la qualité et la profondeur des récits partagés.

La notion de « care » occupe une place centrale dans les débats contemporains en éthique, en sciences sociales et en philosophie, incarnant une approche qui valorise l'attention, la sollicitude, et la responsabilité dans les relations humaines. Ce concept a été introduit dans le champ francophone notamment par des auteurs tels que Pascale Molinier, Sandra Laugier, et Patricia Paperman. Dans leur ouvrage collectif *Qu'est-ce que le care ?* (2010), elles explorent les multiples facettes de cette éthique, mettant en avant l'importance de l'attention à l'autre, de la responsabilité partagée, et de la reconnaissance des vulnérabilités dans les interactions humaines.

Pascale Molinier, dans *Le travail du care* (2009), analyse le care sous l'angle du travail et de la professionnalisation, en particulier dans les métiers du soin. Elle met en lumière les défis et les ambiguïtés liés à la reconnaissance du care comme travail, tout en soulignant l'importance de l'empathie, de l'engagement personnel, et de la responsabilité sociale dans les pratiques de care. Molinier plaide pour une valorisation de ce travail souvent invisible, mais fondamental pour le maintien des liens sociaux et pour le bien-être collectif.

Dans le contexte de la recherche, la notion de care se traduit par une éthique relationnelle qui met l'accent sur le bien-être des participants. Cette éthique du care, telle que développée par Nel Noddings dans *Une éthique du care* (2018, traduction française), insiste sur l'importance de la réciprocité et de la responsabilité continue du chercheur envers les participants. Noddings soutient que le soin apporté dans un contexte de recherche ne se limite pas à l'interaction immédiate, mais doit inclure une réflexion sur les répercussions à long terme de la recherche sur la vie des participants. L'idée est que le chercheur doit être attentif non seulement aux besoins immédiats des participants, mais aussi à la manière dont leurs récits et leurs contributions sont utilisés et interprétés.

Ainsi, la notion de care, dans toute sa complexité, transcende le simple acte de soin pour devenir une éthique relationnelle intégrale, qui valorise l'interdépendance humaine et la responsabilité sociale. Cette approche trouve une résonance particulière dans les méthodologies de recherche impliquant des populations vulnérables ou marginalisées, où la création d'un espace sécurisant et respectueux est primordiale pour mener une recherche éthique et authentique.

La notion de « care » s'est manifestée de plusieurs façons tout au long de ces rencontres. Tout d'abord, un soin particulier a été apporté à la manière dont les rencontres ont été initiées. Les lieux des rendez-vous ont été choisis en concertation avec les participants, prenant en compte leurs préférences et leur confort. Certains ont préféré des cafés animés, offrant un anonymat dans la foule, tandis que d'autres ont opté pour des endroits plus tranquilles, propices à une discussion intime et sans interruptions. Cette flexibilité dans le choix des lieux visait à garantir que les participants se sentent en sécurité et à l'aise pour s'exprimer librement.

Chaque rencontre a débuté par une discussion ouverte sur le déroulement de l'entretien, où les participants ont été invités à exprimer leurs limites. Cette transparence a permis de co-construire l'expérience de l'entretien, en assurant que les participants avaient un contrôle sur le processus et pouvaient se retirer ou refuser de répondre à certaines questions sans aucune pression.

À chaque rencontre, des moments de débriefing étaient consacrés à vérifier que les participants n'avaient ressenti ni inconfort ni malaise durant l'échange. Ces instants de débriefing servaient également à rappeler aux participants qu'ils pouvaient revenir sur leurs propos, les compléter ou les modifier s'ils le souhaitaient. Cette démarche participative s'inscrit pleinement dans une éthique du « care », où le bien-être des participants est prioritaire.

Le « care » s'est également manifesté dans la gestion des données recueillies. Chaque participant a signé un accord de confidentialité, comme expliqué dans la partie méthodologie, avant le début des rencontres, garantissant que leurs récits seraient anonymisés et que leurs identités resteraient protégées. Cet engagement envers la confidentialité est un aspect fondamental du « care », car il assure aux participants que leur confiance ne sera pas trahie et que leurs histoires seront traitées avec le respect qu'elles méritent.

L'application de ces principes éthiques a eu un impact direct et positif sur la qualité des récits recueillis. En créant un environnement de confiance et de respect, les participants ont été plus disposés à partager des aspects souvent sensibles de leur vécu. Cette profondeur des récits permet une analyse plus nuancée et plus authentique.

Toutefois, l'un des défis majeurs rencontrés dans cette recherche a été de maintenir le contact avec les participants sur la durée. Le troisième rendez-vous, qui devait permettre de revenir sur les échanges précédents avec un regard rétrospectif, n'a pas pu être réalisé comme prévu. Pour l'un des participants, la communication s'est interrompue, malgré plusieurs tentatives de relance. Ce genre de situations met en lumière les limites de la recherche qualitative : la vie quotidienne des participants, leurs impératifs personnels, et leurs choix de se retirer du processus doivent toujours être respectés, même si cela peut entraîner des ajustements méthodologiques en cours de route.

En conclusion, cette section cadre méthodologique des rencontres et considérations éthiques souligne l'importance de l'approche du « care » dans la recherche qualitative, particulièrement lorsqu'il s'agit de travailler avec des populations marginalisées. Le succès de cette recherche repose en grande partie sur l'établissement de relations de confiance, sur la flexibilité dans la conduite des rencontres, et sur un engagement ferme à respecter l'intégrité et la dignité des participants.

2. PORTRAIT DES PARTICIPANTS : LE CONTEXTE

La retranscription des quatre entretiens réalisés dans le cadre de cette recherche sera intégrée directement dans le corps du texte, plutôt qu'en annexe, pour des raisons éthiques et politiques. Ce choix vise à valoriser pleinement les voix des participants en les plaçant au centre de l'analyse, plutôt que de les marginaliser en les reléguant en annexe. D'un point de vue éthique, il s'agit de respecter la richesse des expériences partagées et de ne pas les réduire à de simples données. Politiquement, cette approche renforce la visibilité des vécus transgenres dans le discours académique, en affirmant leur importance et en contribuant à une meilleure reconnaissance de leurs expériences.

2.1 Retranscription de la première rencontre avec « H »

Premier échange avec « H », à l'école, d'une durée de 40min.

Afin de créer un espace de confiance et d'encourager l'ouverture, j'ai partagé mon propre parcours de transition avec "H" en guise d'introduction. Cette démarche visait à me présenter et à offrir un point de départ à la discussion, notamment parce que "H" ne se sentait pas à l'aise de commencer directement par son propre récit. Comprenant parfaitement cette réticence, j'ai jugé important de prendre l'initiative pour faciliter son engagement dans l'échange.

(...)

« H » : Moi j'avais pas du tout conscience qu'on pouvait être trans avant. J'ai fait mon coming out quand j'avais 15 ans. Presque 16 ans. Il y a un peu moins de trois ans. Du coup je l'ai compris en allant en voyage avec l'école. C'était un voyage pas du tout obligatoire, c'était juste une semaine de marche à Bordeaux. Et j'ai découvert des gens de mon école, que je ne connaissais pas du tout, dont deux personnes trans. Et ça m'a ouvert les yeux totalement. Euh.

Moi : T'avais aucune conscience que les personnes trans existaient alors ? En même temps très peu de représentations.

« H » : Mais enfaite, je connaissais de nom, mais je n'avais aucune idée de ce que c'était et de ce que ça voulait dire ect. Hum. Après, j'ai jamais fait de coming out, réellement. Enfaite ma mère l'a découvert avec instagram. Elle a vu mon changement de prénom dans ma bio. Donc elle l'a découvert. Ça s'est pas ultra bien passée les premiers mois.

Moi : C'était difficile oui.

« H » : Oui c'était difficile. Mais après une fois qu'elle l'a accepté, tout s'est super bien passée. Elle s'est beaucoup renseignée, elle a beaucoup lu de livres. Elle a suivi des comptes de personnes concernée.

Moi : Ça c'est trop bien par contre, car il n'y a pas beaucoup de parents qui le font et franchement je trouve ça top.

« H » : Mais on avait été aussi à genre pluriels, à une des permanences, ça a beaucoup aidé.

Moi : C'est trop bien

« H » : C'était vraiment bien. Ça avait vraiment vraiment aidé. Hum. Moi j'ai deux sœurs et un frère. Ils l'ont su avant ma mère. Parce que c'est eux qui l'ont découvert sur les réseaux et qui l'ont dit à ma mère. Mais euh. Mais avec eux ça s'est toujours très bien passé. Surtout avec ma petite sœur. J'avais peur de ma petite sœur parceque, elle était vraiment petite à cette époque-là. Mais vraiment, c'est celle qui l'a le mieux pris.

Moi : T'es l'enfant du milieu alors toi ?

« H » : Le troisième oui. Elle l'a vraiment super bien pris. Elle a fait le changement de pronoms directement. Elle reprenait ma mère à chaque fois. Genre vraiment trop mignonne.

Moi : Elle a quel âge ?

« H » : Là elle a 13 ans. Mon père par contre je ne lui ai pas dit pendant plusieurs mois.

Moi : Ta mère n'avait rien dit à ton père ?

« H » : Non. Je lui avais demandé de rien dire. J'ai des problèmes avec mon père mais ça c'est hors parcours de transition. Donc euh. Il y a un weekend où ça c'était très mal passé. Donc je suis retourné chez ma mère. J'ai demandé à ma mère de lui dire. Il l'a vraiment ultra mal pris. Pas forcément la transition en elle-même. C'est vraiment le fait de pas avoir été mis au courant. Et du coup je l'ai plus revu. Je le vois plus depuis deux ans. Enfin voilà. C'est un peu tendu.

Moi : Déjà que ce ne soit pas la transition en elle-même qui est la cause de cette situation, je trouve que c'est déjà quelque chose de différent.

« H » : Oui. Hum

Moi : Mais du coup tu as quel âge toi au final ?

« H » : Je viens d'avoir 18 ans.

Moi : Et donc t'es à Saint Luc en secondaire alors ?

« H » : Je termine ma Retho, oui. J'ai décidé de changer d'école parce que j'étais dans une école ultra catholique dans ma ville de naissance. Une école ultra traditionnelle, ultra catholique. Du coup j'ai décidé de changer d'école pour aller à Saint Luc. A Saint Luc ce qui est bien, c'est que j'ai pu donner mon prénom usuel. Donc ça c'était vraiment vraiment bien. Puis être dans un endroit safe à 100%...

Moi : Je me suis toujours bien senti à Saint Luc personnellement. Je dirais toujours que Saint Luc c'est une bonne école en parti grâce à ça aussi. En France chez moi je retrouve pas du tout la même vibe qu'ici.

« H » : Vraiment saint Luc, ça m'a vraiment fait du bien oui.

Moi : Tu m'étonnes surtout si tu venais d'un lycée traditionnelle catholique.

« H » : Mais vraiment, dans ma ville, il y a beaucoup d'écoles et vraiment l'école où j'étais c'était l'élite. Ça n'allait pas du tout. En fait j'habite dans un village juste à côté d'une ville. A 5km vraiment. Je ne sais plus où j'en étais. Mais du coup j'ai commencé à prendre des hormones. Donc on est retournés chez genre pluriels. Pour qu'ils nous donnent une liste de personnes safes. Donc j'ai été chez quelqu'un à Liège. Elle est vraiment super bien. Elle travaille avec le CHU il me semble mais pour passer avec elle part le CHU, il faut passer par un psychiatre avant. Donc voilà, vraiment pas envie de passer par un psy.

Moi : Tu m'étonnes

« H » : Ça a été un peu long. Parce que mes prises de sang n'étaient pas bonnes. J'ai des tout petits problèmes de santé, de stress, donc euh, les hormones étaient pas du tout stables. Donc ça a pris un peu de temps. J'ai commencé tôt, mi-février. Mais j'ai eu presque 6mois de microdosages. Donc vraiment c'est comme si je n'étais pas sous hormones. Donc voilà.

(...)

Moi : Du coup ça fait combien de temps que tu es hormoné ?

« H » : Un peu plus d'un an officiellement, mais en microdosage. Donc euh. J'ai pas vraiment de date. Euh. Du coup mon endocrino elle pousse à me faire une hystérectomie. Parce que du coup, j'ai des problèmes de santé qui font, fin, j'ai de l'endométriose. C'est plus important pour elle de le faire. Hum C'est la première fois que je vais la revoir en étant majeur là. Donc on en a pas beaucoup parlé pour l'instant. Mais elle m'a dit que c'était important pour moi de le faire dans les 5 ans.

Moi : Ah dans les 5 ans ??

« H » : Oui, elle a dit que c'était mieux de la faire dans les 5 ans qui suivent la première prise hormonale.

(...)

Après pour l'administratif, je n'ai pas encore changé mon prénom sur ma carte d'identité, enfin c'est en cours. J'ai été signer le papier hier. J'ai été à la mairie, ici il faut juste y aller, ils te préparent tes papiers avec tes nouveaux prénoms, tu signes. Puis ils ont un mois pour accepter ou refuser. Et puis c'est tout.

Moi : Il me semble qu'en France c'est pareil aussi.

« H » : J'ai été 5min à la mairie et c'était terminé. Et voilà. Je pense que je n'ai pas plus à dire pour l'instant.

2.2 Portrait de « H »

Afin de mieux comprendre et contextualiser les récits de vie qui seront intégrés dans le corps du texte, il est essentiel de dresser un portrait des deux participants. Ce portrait permettra de connaître leur contexte personnel et de résumer leur parcours de transition, tel qu'il a été exploré lors de la première rencontre. En offrant une brève biographie de "L" et "H", ce chapitre vise à fournir une base solide pour l'analyse qui suivra, en mettant en lumière les expériences et les trajectoires individuelles de chacun, tout en respectant leur anonymat et en valorisant leurs voix dans le cadre de cette recherche.

"H" est un jeune homme transgenre de 18 ans, actuellement en dernière année de secondaire à Saint-Luc, une école qu'il a choisie pour son environnement inclusif après avoir quitté une institution catholique très traditionnelle. Il a pris conscience de sa transidentité à 15 ans lors d'un voyage scolaire où il a rencontré d'autres personnes transgenres. Son coming out s'est fait progressivement, d'abord découvert par sa mère via les réseaux sociaux.

Sur le plan médical, "H" a commencé une hormonothérapie, bien que les débuts aient été marqués par des difficultés dues à des problèmes de santé qui ont compliqué la stabilisation des hormones. Cela fait maintenant un peu plus d'un an qu'il a officiellement débuté son traitement hormonal.

2.3 Retranscription de la première rencontre avec « L »

Premier échange avec « L », chez lui, d'une durée d'1h10.

"L" est très à l'aise et prend naturellement la parole, ce qui facilite grandement l'échange et entraîne souvent la discussion vers d'autres sujets.

Moi : Est-ce que tu veux commencer ? Ou est-ce que c'est plus facile pour toi si je commence ? Mais si toi, par exemple, tu es à l'aise avec l'idée alors je te laisse commencer.

« L » : Ça peut être ping-pong un peu du coup, moi j'ai eu de la chance, j'ai pas eu trop de la chance, je sais pas, c'était pratique, du coup j'ai commencé à prendre des hormones en fin 2019. Et du coup, je me souviens quand j'ai commencé, bam, Covid. Donc, en fait, le rapport à l'extérieur a été un peu différent au tout début quoi. Les premiers mois, on va dire, c'était décembre 2019 jusqu'à mars 2020. Il y avait très très peu de changement, quoi. Juste une légère modification de voix et tout. La rue, enfin l'espace public, les gens ne me voyaient pas encore comme une personne trans, quoi. Et du coup, bam, Covid, et du coup, il y a eu le masque qui m'a protégé aussi.

J'étais un des premiers à mettre le masque sans problème c'était à double sens pour moi et du coup quand je suis sorti en fait du covid, quand on est sorti du covid, j'avais quasi fini en fait c'était j'avais fait mon hystérectomie et ma mastectomie pendant le covid ok donc du coup en fait tout a été vite et ça a été ma période où justement je devais être en danger enfin je voyais bien qu'il y avait des regards complètement perdus en me voyant quoi et j'habitais en centre-ville vraiment centre-centre hors château.

Moi : Tu as toujours habité là-bas ?

« L » : pendant, on va dire, les débuts de ma transition.

Moi : Et donc, là, c'est récemment que tu as déménagé ici, c'est ça ?

« L » : c'est ça, oui. Et du coup, j'étais un peu, j'étais un peu protégé, parce que j'avais pas trop à sortir, je pouvais mettre le masque même au niveau du travail, du coup. C'est vu que je suis cuisinier, c'est une période où je pouvais pas travailler, donc, du coup. Quand je me suis remis au travail, bah j'avais déjà bien avancé.

(...)

Moi : t'as commencé ta transition à quel âge ?

« L » : À 34 ans.

Moi : ta transition médicale ?

« L » : Ouais. On va dire que c'était un c'était un second coming out. Et c'est le moment où j'ai dit, en fait, là, ça y est. Je suis prêt, quoi. C'est un moment dans ma vie où je dois le faire. Vraiment pour survivre, quoi.

Moi : Ouais, bah oui, c'est clair.

« L » : J'avais fait un premier coming out. On va dire Vers 24, 25. Qui avait pas été entendu, en fait. Et parce que j'avais pas changé physiquement ou rien fait. Enfin, il y avait plus que moi qui s'en souvenait, quoi. Même si dans mes nouvelles relations à chaque fois, je disais bon, en fait. Voilà. Je suis pas vraiment une femme. Je sais que je suis trans. Pour l'instant, je sais pas je veux pas prendre d'hormones. Ce n'était pas entendu non plus. Mais bon, ça, c'était ma faute. De vouloir me réconcilier avec des gens qui sont hétéro-bisexuels, quoi.

Mais et du coup, à 34, j'ai fait. Bon, c'est bon. J'ai fait d'abord à ma famille et à mes amis. A Brest. Je suis rentré. Et là, j'ai fait parce que mon mec était parti en tournée. Je lui ai dit Bah, en fait, ça y est. J'ai pris ma décision. J'ai mis du temps après, à lui expliquer. J'ai essayé de lui dire et il a pas Il a pas accepté.

Et il voulait enfin, dans la famille, les amis, tout ça. Je voyais bien dans ses yeux qu'il était pas prêt. Donc, du coup, on s'est séparés. C'était un petit peu chaotique. Voilà.

Et, du coup, dans le travail à ce moment-là. Je changeais de taf, en gros. Enfin, j'étais entre deux trucs.

Moi : Ok !

« L » : Et Quand j'ai recommencé, je l'ai pas dit tout de suite. Parce qu'en fait Ils avaient déjà mon dead name. J'avais déjà bossé un peu avec eux. Et J'ai un peu laissé couler. Et c'est après quand je suis revenu. Bon, au fait, j'aimerais que maintenant vous m'appeliez comme ça. Je bosse toujours aussi bien. Ne vous inquiétez pas.

Moi : Ah, oui, c'est clair.

« L » : Après, il ont eu un peu de mal. Mais c'était pas si dérangeant que ça, quoi.

Moi : Oui, ça s'est relativement bien passé quand même.

« L » : Ouais. Et après, vraiment, sortant du Covid et tout ça. Quand j'ai changé, que c'était des nouvelles personnes, des nouveaux endroits. Du coup, il y a personne qui a questionné quoi que ce soit.

Moi, j'ai pas changé mes papiers totalement. Donc, du coup, à chaque fois au niveau RH Je suis obligé de préciser : Ok, vous, vous avez droit d'avoir accès à ce genre d'informations. Mais aucun manager, aucun collègue ne doit le savoir, à moins que je le décide, quoi.

Moi : Ouais, ouais, ouais

« L » : Et les gens... Enfin, je veux dire : là-dessus, des fois, ils sont un peu tatillons sur l'administratif. Et je leur dis de toute façon, c'est le numéro national qui compte. Donc, peu importe le prénom que vous mettez à côté. Ouais Et là-dessus, ils font Ah oui, c'est vrai, en fait. Nous ne sommes qu'un numéro, Voilà.

Moi : Mais du coup, tu viens pas d'ici, alors ?

« L » : Non.

Moi : Donc, t'es français, alors ?

« L » : Ouais

(...)

Ça fait plus de dix ans que je suis ici.

Moi : T'as fait tes études ici ?

« L » : Non, non, non, j'avais déjà fini mes études. En fait, je suis arrivé ici à vingt-huit. Oui.

(...)

Mais Liège, c'est une ville violente et c'est de pire en pire. Je l'ai senti tout le mois de juin comme quelque chose qui montait dans une semaine. J'ai eu trois agressions violentes, quoi. Que ce soit en sortie, au travail ou dans ma rue. Et les gens, ils sont complètement à bout de nerfs et prêts à sortir des couteaux. Prêts à se battre pour un rien, quoi. Et c'est fatiguant. Et moi, ça me choque.

Pour rentrer chez moi, avant, je prenais jamais Saint-Lambert, je prends la rue du Palais. Et pour arriver hors château, je fais un détour parce que, il y a des endroits, où tu sais pas ce qui va arriver, quoi. Et il vaut mieux prendre des petites rues sombres, en fait, oui, que les endroits éclairés, où il y a plein de gens.

Moi : Moi, je fais ça aussi, et où on est moins visible.

« L » : Bah, c'est ça, c'est ça. On s'invisibilise pour survivre, quoi. Les endroits de fête Genre le carré, bah moi j'y vais pas. La dernière fois, je me suis fait avoir, parce qu'il y a des collègues, qui disaient « après le travail, on va sortir au moustache ». Je dis ok moustache, c'est au bord du carré. Hum hum. Et c'est un endroit que je trouve plus safe, pour moi quoi. En fait c'est la rue de la casquette

Moi : Ah oui oui, je vois.

« L » : Du coup c'est dans le carré, mais c'est au bord quoi. C'est un bistrot gay quoi. Bah bien sûr qu'il y a eu une agression quoi. Le mec avec son couteau, moi je dis ,pfff, à tous les coups il sait juste pas s'en servir, en fait il fait le malin. Donc j'ai été un peu con, j'ai essayé de le ceinturer. Mais tu vois, en mode un peu mignon, tu vois genre, viens là mon coco, pas en mode, je vais t'en mettre une, mais viens là on va se calmer. Et personne ne m'a aidé, à essayer de lui enlever son couteau quoi.

Moi : personne ne t'as aidé ???

« L » : Non. Mais tout le monde ici est en mode : en fait, on ne touche à rien et on se met loin. On appelle les flics. Mais moi j'aime pas appeler les flics. Bon, bref. Mais du coup, en fait, le gars s'est blessé lui-même. Bien sûr. Parce qu'il savait pas tenir un couteau. Et, et moi j'ai pas peur des couteaux, c'est mon métier.

(...)

Mais voilà, et en fait, je vais plus dans le carré. Autrement, à chaque fois, j'essaie d'éviter. « Ah non. Bah, non. Je vais rentrer. Désolé, je suis fatigué. » Ça me fait peur, trop de gens qui ne savent pas boire parce qu'ils s'alcoolisent beaucoup trop vite. Enfin, je sais pas logique. Je préfère les petits bistrots. Je préfère la place du marché.

(...)

C'est un peu compartimenté. Tu vois, c'est plus calme.

Moi : Oui, c'est plus calme.

« L » : Il y a des arbres, il y a une fontaine, tu as le bruit de l'eau, c'est beaucoup plus chill, quoi. Et on sort prendre un verre avec des potes, tranquillement, chill. Alors que là-bas c'est... c'est pas chill en fait le carré, vraiment.

Moi : Ouais, non, c'est clair.

(...)

Moi : As-tu envie de continuer à me parler de ton rapport à la rue de Liège ? Si tu veux commencer par parler de choses que tu as envie qui te passent par la tête, et après, par rapport à ce que tu dis, je peux te poser des questions ?

« L » : Oui, je faisais quand même beaucoup de trajet à pied, genre j'ai un vélo mais je l'ai très peu utilisé pour l'instant à Liège. Ça me fait gagner du temps et en même temps, je marche vite. On sait, on a une démarche de marcheur olympique mais ouais, du coup ça nous protège aussi. On ne court pas mais on marche vite... Mais j'aime bien marcher en fait, quand même, j'aime bien découvrir la ville et j'aime Beaucoup d'aller regarder les petites maisons, un peu jolies ou des trucs comme ça. J'aime bien de fois un peu prendre mon temps, mais c'est rare que je prenne ce plaisir là parce que souvent je vais vraiment du point A au point B : maison, travail, course.

Moi : Et du coup, t'es prêt à faire des détours quand il le faut.

« L » : C'est ça, je me dis. Ah, il est telle heure peut-être qu'il vaut mieux que je prenne cette rue là ou ah, là ça va, ça devrait le faire. Bon, il est 3h de l'après-midi, je me dis. Bon, ça va quoi.

Moi : OK. Et, est-ce que, à part la place Saint Lambert, t'as d'autres endroits que t'évites comme ça de tête que tu te souviens ?

« L » : Bah, justement, il y a un tout petit bout où je suis vraiment, vraiment pas à l'aise, mais autrement, tout autour, ça va. C'est la toute petite rue qui longe euh l'esplanade Saint-Léonard, côté centre-ville, du coup, pas côté Saint-Léonard au niveau du dépanneur là, parce que y'a souvent je pense des gens qui vendent de la drogue à cet endroit-là et ça me met un peu mal à l'aise, en fait. Y'a tout le temps des gens en train de zoner, du coup, je sais pas les endroits où tu sais qu'il y a des gens qui squattent, ça ouais, qui sont en groupe, tu vois, j'ai peur de l'effet de groupe. Ouais moi je parie, euh, s'ils sont plus de 4, 5 tu vois, tu ne feras pas le poids. Souvent il va rien se passer hein bien sûr c'est pas des gens qui cherchent la merde pour autant mais euh oui c'est toi dans ta tête.

Il y a aussi d'autres endroits, comme le Carré, le boulevard d'Avroy, je suis pas un méga fan non plus, c'est enfin parce que c'est aussi peut-être des travaux et que tu sais jamais pourquoi c'est là et par où passer.

(...)

Bon, j'ai subi ma vie de prendre le bus pour aller au travail ; j'ai subi ma vie, c'est clair.

(...)

Moi : Donc toi par exemple avant de commencer les hormones ton rapport à la rue est-ce qu'il était compliqué ou est-ce que tu t'en foutais ?

« L » : je pense qu'il y a quand même des moments où je ne me sentais pas trop à l'aise mais j'étais quand même plus à l'aise. J'arrivais plus à trouver les armes de répondant quoi je me sentais plus légitime de recadrer quelqu'un quoi et maintenant c'est plutôt ok souvent je vais plutôt dire flemme je me casse je ne rentre pas dans le conflit et donc voilà. J'ai fait peu liège perçu comme ça mais un petit peu et ça allait quoi. C'est vraiment je pense le regard des gens qui changent et qu'ici tu vois bien qu'ils sont complètement paumé au départ. C'est juste la première personne trans qu'il voient.

(...)

Le fait d'être perçu comme une personne queer, on va dire, une personne différente dans les yeux des gens, dans l'espace public, c'est flippant. Après, quand il y a le passage, c'est génial, mais aussi c'est un double tranchant, dans le sens où je me suis rendu compte, et je me suis un peu dégoûté moi-même, quand je me suis rendu compte que je faisais peur aux femmes. Ma présence, maintenant, fait peur aux femmes. Et je le vois dans leurs yeux. Et en tant que féministe, je sais ce qu'il faut faire.

Ne pas marcher trop près derrière, je change de trottoir, ou je fais un gros détour pour montrer que je l'évite. Et j'essaie de ne pas faire peur, mais je sais que même ma seule présence fait peur aux femmes, maintenant. Et ça, ça me fait chier. Ça me fait vraiment chier.

Moi : Je suis complètement d'accord.

« L » : Et ça aussi, du coup, ça change mon rapport à l'espace, la façon dont je marche, dont je me déplace. Là, ce n'est pas le même. Oui, c'est des sortes de tentatives d'évitement. Moi, si je fais ça, c'est quand je vois que quelqu'un arrive sur le trottoir en face. C'est vrai que je change de trottoir parce que je n'ai pas envie de faire partie des oppresseurs, on va dire.

Moi : Ouais. Non, ouais, c'est clair. Mais alors, du coup, toi, ta première année hormoné, tu étais sous Covid. Et donc, ton rapport à la rue, ça a été direct quand tu as commencé à avoir ton cis-passing alors ? Et donc, alors, maintenant, c'est quand même plus flippant qu'avant de prendre tes hormones ?

« L » : Je pense, ouais. Mais, bon, je sais que... J'ai un très bon passing, donc du coup, on ne me fait pas trop chier. Et il n'y a plus personne qui me fait chier là-dessus. Mais c'est plus sur l'homophobie maintenant que je peux avoir des problèmes, quoi. Genre, voilà, quand je me suis fait emmerder en sortant du moustache, j'étais avec un pote. Les deux mecs, ils se sont dit, ah ouais, deux pédales, ça va être facile, quoi. On va leur vider leurs poches. Et moi, j'ai fait non, non. Hors de question. J'étais un peu saoul. Je me suis senti pousser des ailes. Je les ai attrapés les deux par le col et je les ai un peu étouffés, tu sais, en serrant leur col. Et même si c'était beaucoup plus grand que moi, ça suffit, quoi. Ils se sont dit, en fait, non, ce n'est pas juste deux pédales faciles, quoi.

Donc, du coup, il y a ça qui fait que c'est plus l'homophobie maintenant que je peux prendre dans la gueule, quoi. Il m'a fait peur. Enfin, on n'est jamais tranquille, quoi. Mais je ne sais pas quoi faire pour que Liège, devienne une ville un petit peu plus sereine. Je pense que les gens sont fatigués des travaux. Les gens ont marre de la pauvreté, il y a vraiment beaucoup, beaucoup de pauvreté à Liège aussi. Et je pense qu'il faudrait vraiment que ça, ça change pour que ça se détende, quoi.

Créer plus d'espaces verts au lieu de couper des arbres, au lieu de mettre juste des platanes en long comme ça. Il faut créer des espaces verts. Il faut créer des endroits où on respire des petits poumons, quoi. Il faut créer ce genre de petits squares verts, des endroits où les enfants peuvent jouer. Et en fait, même les mères de famille se sentent bien, quoi.

(...)

2.3 Portrait de « L »

"L" est un homme transgenre d'origine française, âgé de 39 ans. Originaire de Brest, il vit en Belgique depuis plus de dix ans. Avant de commencer sa transition, "L" avait déjà fait un premier coming out vers l'âge de 24 ou 25 ans, mais il n'avait pas été pleinement entendu ou accepté par son entourage à ce moment-là. Ce n'est qu'une décennie plus tard, à 34 ans, qu'il décide de s'engager sérieusement dans sa transition, une décision qu'il ressentait comme nécessaire pour sa survie.

"L" a entrepris un parcours de transition marqué par la prise d'hormones et des interventions chirurgicales majeures, telles que l'hystérectomie et la mastectomie, réalisées durant la pandémie de Covid-19. Ces changements se sont produits dans un contexte où le port du masque lui a offert une certaine protection en public, facilitant son

adaptation à sa nouvelle apparence et diminuant temporairement son exposition aux regards extérieurs.

3. ANALYSE DES RENCONTRES : DYNAMIQUES DE GENRE ET ESPACE URBAIN

3.1 Retranscription de la deuxième rencontre avec « H »

Deuxième échange avec « H », à l'école, d'une durée d'1h15.

Moi : Durant ce deuxième rendez-vous je vais te poser des questions un peu globales concernant ton ressenti dans les rues de Liège.

Rien que le fait de dire que je ne sors pas souvent dans les rues de Liège c'est une chose à mentionner. Donc si par exemple tu me dis que tu n'as pas l'habitude de sortir c'est quelque chose que tu peux me dire. Enfaite chaque petit détail compte.

« H » : D'accord

Moi : Hmm Tu m'as dit lors de la première discussion que tu avais fait ton coming out à l'âge de 16 ans et tu viens d'avoir 18 ans il y a quelques mois.

« H » : Oui

Moi : Et ça fait un peu moins d'un an que tu es hormoné avec 6mois de micro-dosages.

« H » : c'est ça

Moi : Tu habites en dehors de Liège mais dans un village pas très loin. Tu as commencé ton traitement hormonal vers 17 ans du coup et donc quand tu es arrivé à Liège tu n'étais pas encore hormoné ?

« H » : Non je n'étais pas hormoné

Moi : Donc ça fait bien un an que tu es à Liège et hormoné. Mais tu te rendais quand même à Liège régulièrement étant plus petit ?

« H » : Oui

Moi : Ce que je vais te demander ça concerne la ville de Liège mais si tu as des expériences à me partager qui concerne d'autres villes ou d'autres endroit libre à toi de m'en faire part ça marche ? Je cible Liège car c'est le terrain que j'ai choisi dans le cadre de mon TFE mais libre à toi de me faire part de ce que tu veux. Tout est bon à prendre.

« H » : d'accord

Moi : J'ai une première question pour toi. Quand tu marches dans les rues en générale, tu préfères marcher seul ou tu préfères marcher en groupe, accompagné ?

« H » : Je marche souvent seul, mais je marcherais jamais seul sans un casque, sans musique. Seul non.

Moi : Du coup est ce que tu marches souvent seul par ce que c'est comme ça et tu préférerais être accompagné ? Ou tu t'en fiches ?

« H » : Je préfère être accompagné.

Moi : Tu m'as dit quelque chose d'hyper intéressant, quand tu marches seul pourquoi tu mets un casque ?

« H » : Euh

Moi : Tu mets un casque pour une raison particulière ou simplement parce que tu veux écouter de la musique ?

« H » : euh je sais pas

Moi : Si tu veux je peux te parler de mon expérience pour t'aider à répondre ?

« H » : Je veux bien oui

Moi : Par exemple, tu vois, moi je mets mes écouteurs dans la rue pour éviter que les gens viennent me parler et pas forcément par ce que j'ai envie d'écouter la musique. Desfois je n'ai même pas de musique dans les oreilles. Enfaite c'est en écrivant dans le cadre de mon mémoire que je me suis rendu compte de pleins de choses que je faisais inconsciemment tu vois ?

« H » : Perso je mets mon casque surtout pour ne pas entendre les bruits. Mais je ne fais pas la même chose que toi.

Moi : D'accord et d'une manière plus générale est ce que tu te sens safe à Liège quand tu marches dans les rues de la ville ?

« H » : Euh bah dans mes trajets que je fais habituellement, j'ai envie de dire oui.

Moi : Parce que tu connais ?

« H » : oui c'est ça. Sinon si je dois dire globalement dans toute la ville ? Non

Moi : C'est à cause de certains quartiers ?

« H » : Oui

Moi : Et est-ce que tu saurais me dire de quel quartier tu parles ?

« H » : Euh, j'évite toujours Saint Lambert, euh, c'est plus les quartiers autour de Saint Lambert enfaite. Sinon le reste ça va.

Moi : T'es confronté régulièrement à devoir passer là-bas ?

« H » : Non parce que je viens en train de chez moi j'arrive à la gare des Guillemins et je vais à pieds à l'école.

Moi : Tu évites de prendre le bus ou bien tu vas à pied par plaisir ?

« H » : Je préfère faire le trajet à pied pour éviter les transports en commun mais aussi par plaisir. Je pense que c'est un peu des deux finalement.

Moi : Ok donc même si le bus un moyen plus rapide d'aller où tu veux aller tu iras à pied ?

« H » : Oui

Moi : Donc tu n'es pas obligé de passer par Saint Lambert et quand tu dois t'y rendre tu l'évites au maximum. Tu saurais me dire pourquoi tu l'évites ?

« H » : Euh non je sais pas

Moi : Tu ne te sens pas bien là-bas ?

« H » : Ouais

Moi : Mais tu ne saurais pas me dire pourquoi du coup ?

« H » : Non

Moi : Ok. Je comprends totalement que tu n'arrives pas à me répondre à chaud comme ça. Tu penses que le fait qu'il y ait du monde peut jouer un rôle dans ton sentiment d'insécurité ?

« H » : Je ne sais pas trop. Euh. C'est Saint Lambert mais surtout les rues à côté de Saint Lambert. Euh.

Moi : Donc pas la place en soit vraiment le quartier autour de la place ?

« H » : Vraiment le quartier à côté oui.

Evan : Par ce que ce sont des ruelles étroites et sombres ?

« H » : Oui c'est ça

Moi : Ok. Et tu n'as pas d'autres quartiers dans la ville qui te dérange ? Ou bien simplement une rue que tu évites en particulier ? Par exemple dans tes trajets quotidiens je ne sais pas ?

« H » : Euh oui. Mais enfaite, le trajet que je fais pour aller à l'école c'est le trajet le plus court que je fais pour aller à l'école mais euh avant je faisais un autre trajet. Et il y avait une rue que je ne prends plus maintenant parce que c'est une très longue rue et il n'y a jamais personne dedans. Mais je ne sais pas je n'aime pas cette rue la mais je ne connais pas son nom.

Moi : Ok et du coup dans cette rue est ce que tu vois le fond ? Il y a une bonne visibilité ?

« H » : Non

Moi : D'accord donc ce que tu n'aimes pas dans cette rue c'est le manque de visibilité, le fait qu'il n'y a personne et qu'elle soit étroite et sombre ?

« H » : C'est ça oui

Moi : Est-ce qu'on peut dire que le manque de visibilité dans une rue a un impacte sur ton sentiment d'insécurité ?

« H » : Je crois oui

Moi : Et je change un peu de sujet mais est-ce que ton rapport à la rue change en fonction des heures de la journée ? Par exemple est ce que tu vois une différence entre le jour et la nuit ?

« H » : Oui oui. Plus safe la journée

Moi : ça marche, moi aussi en vrai. Euh Une rue éclairée ça te rassure plus alors ?

« H » : Oui

Moi : Perso je préfère des rues avec des larges trottoirs parce que ça me permet de croiser moins de monde sur mon chemin

« H » : Oui moi aussi je préfère des rues avec de larges trottoirs comme toi

Moi : Plus t'évites les gens mieux c'est ?

« H » : Oui

Moi : Est-ce que tu as déjà vécu quelque chose dans les rues qui t'as fait dire que la ça va pas ? Ou bien est ce que t'as déjà assisté à quelque chose de dérangement ? Tu as le droit de me dire que tu ne souhaite pas répondre à cette question, ne te gêne pas d'accord

« H » : Euh ? Je sais pas c'est un peu compliqué pour moi parce que souvent les trucs comme ça je ne m'en rappelle pas. Il faudrait que j'y réfléchisse parce que je ne vais pas m'en rappeler maintenant tout de suite.

Moi : D'accord aucun soucis. Tu vois c'est pour ça que je suis content de faire plusieurs temps de discussion avec toi, pour te permettre d'y réfléchir et de me faire par d'un souvenir lors de notre prochaine rencontre par exemple.

« H » : Oui oui ! Si tu veux tu peux m'envoyer tes questions pour que j'y réfléchisse mieux après.

Moi : c'est vraiment gentil. Euh et vraiment si je pose des questions qui te gêne et si tu ne souhaites pas répondre dis le moi d'accord ? Parce que j'aimerais te poser des questions sur ta transition de genre en elle-même et ton rapport à la rue. Tu m'y autorises ?

« H » : Ok et oui oui

Moi : Par exemple personnellement j'ai eu trois grands moment clés dans ma transition si je peux dire ça comme ça. J'ai eu le moment avant de commencer à prendre des hormones, où j'étais perçu d'une certaine manière dans les rues de Liège. Puis j'ai commencé à prendre mon traitement hormonal et la mon corps à commencé à changer doucement et donc pour moi c'était le pire moment pour sortir dans les rues parce que tout le monde pouvait apercevoir que j'étais une personne trans et je me sentais tellement en danger.

« H » : Oui je vois

Moi : Puis maintenant, avec le temps, ma dysphorie de genre est moins présente et je m'affirme un peu plus dans les rues, j'ai moins peur et je me permets d'emprunter des rues que je n'empruntais plus avant durant mon début de prise d'hormones par exemple. Euh. Et je voulais savoir si tu avais également des moments clés, on va appeler ça comme ça de ta transition de genre ? Même si j'ai conscience que ça peut être ultra réducteur.

« H » : Je sais pas si j'ai des moments clés comme toi dans ma transition. Il faudrait que je réfléchisse à ça aussi. Mais c'est vrai que ce qui a changé c'est qu'avant mon coming

out j'étais très souvent à ne rien me rendre compte de ce qu'il y avait autour de moi. J'avais vraiment un rapport à la rue qui était euh comment dire, je n'avais peur de rien.

Moi : Hmm, ok

« H » : Mais ça a quand même changé depuis mon coming out. Euh voilà.

Moi : Est-ce que ton rapport à la rue a changé après avoir fait ton coming out ou bien après avoir commencé à prendre des hormones ? Par ce que c'est différent.

« H » : Euh bah je crois que c'était après mon coming out et après les hormones aussi.

Moi : Donc c'était trois temps quand même alors ?

« H » : Oui trois temps différents c'est ça

Moi : Et est ce que maintenant, un an après avoir commencé les hormones du coup, ton rapport à la rue a encore changé ou non ?

« H » : Non ça n'a pas changé je crois. Je crois pas.

Moi : Et tu saurais me dire pourquoi ?

« H » : Non pas du tout

Moi : D'accord c'est pas grave !

« H » : Ton rapport à la rue après avoir fait ton coming out a changé dans le sens où tu avais peur de te faire agresser dans la rue par exemple ? Tu avais peur de quelque chose ? Tu saurais mettre des mots sur ton insécurité ou pas ?

« H » : Je crois que c'est pas le fait d'être agressé mais je ne sais pas comment expliqué non plus

Moi : Je comprends

« H » : Euh C'est mon sentiment de sécurité qui a changé mais je serais incapable de t'expliquer pourquoi

Moi : Hum d'accord et est-ce que t'as remarqué un changement dans la manière dont les gens te percevaient dans la rue ou pas ? Est-ce que t'as fait attention au regard des autres ou pas ?

« H » : -

Moi : Par exemple personnellement au début de ma prise d'hormone j'avais l'impression que tout le monde me regardait tu vois

« H » : Je n'ai pas forcément remarqué un changement mais j'étais comme toi j'avais l'impression que tous les regards étaient sur moi. Surtout il y a un an. J'avais vraiment l'impression que tout le monde me regardait. J'avais l'impression que tout le monde savait que j'étais une personne trans oui.

Moi : Ok Hum Ok Je suis désolé je vais un peu changer de sujet je vais revenir sur un autre point un peu plus haut dont j'ai oublié de te parler. Par exemple dans les caractéristiques des rues je voulais savoir si tu préfères les rues avec beaucoup de monde ou peu de monde par exemple ?

« H » : -

Moi : Est-ce que tu te sens plus en sécurité dans des grandes rues commerçantes par exemple ou bien dans des rues où il y a un peu moins de monde ? Après tout à l'heure tu m'as dit aussi que la rue où il n'y avait personne tu n'aimais pas l'emprunter non plus.

« H » : Oui c'est ça. J'aime pas trop les grosses rues où il y a beaucoup de monde. Mais les rues où il n'y a personne non plus

Moi : Ets qu'est ce qui te dérange dans les grandes rues c'est le fait de croiser du monde mais est ce que c'est juste un rapport avec le fait que tu ne veux simplement pas croiser du monde ou bien ça a un rapport avec toi-même ?

« H » : Euh c'est un rapport avec moi-même

Moi : Avec toi-même et le fait que tu sois une personne trans alors ?

« H » : Euh je pense que c'est un peu des deux oui. Le fait que je sois une personne trans et le fait que je n'aime pas la foule en général oui.

Moi : Je comprends, je suis pareil que toi sur ce point je te jure. Sinon aucun rapport mais est ce que quand il y a la présence d'un poste de police dans une rue tu te sens plus safe ou justement le contraire ? Ou bien ça n'a aucun effet sur ton sentiment de sécurité ?

« H » : Si si, je me sens beaucoup moins à l'aise

Moi : OK ok. Et du coup tu n'as jamais été témoin de violences dans la rue qu'elles qu'elles soient ?

« H » : Non je crois pas ou du moins pas que je m'en souviens.

Moi : Tu vois personnellement avant de faire mon coming out je préférais emprunter des rues qui étaient éclairées, avec du monde. J'ai jamais été très à l'aise dans les rues mais je pense inconsciemment que ça avait un lien avec le fait que je n'ai jamais été à l'aise avec moi-même. Mais je préférais quand même les rues où il y a plus de monde et les rues éclairées. Et quand j'ai commencé ma transition j'ai commencé à prendre des rues que je ne prenais jamais avant parce qu'elles étaient sombres, des rues où il y avait moins de monde comme ça je croisais le moins de personnes possible. Et maintenant que je me sens plus en phase avec moi-même je me sens un peu mieux dans la rue. Maintenant si je prends une rue pas éclairée ou non je m'en fiche un peu. Maintenant je fais mon itinéraire en fonction du temps de trajet et plus par rapport aux rues

« H » : Moi personnellement, je crois pas que les rues que je prenais avant et maintenant ont trop changé. Je fais souvent en fonction de l'itinéraire le plus court mais pas toujours. Hum Je choisis le plus court simplement car j'ai envie d'arriver vite à mon rendez-vous et non pas parce que je n'aime pas être dans les rues. Avant je m'en fichais des rues, je les prenais toutes et maintenant j'essaie de prendre des rues éclairées, avec des trottoirs larges et puis une bonne visibilité aussi. Maintenant je ne m'en fiche plus. Même si j'ai toujours préféré les rues avec des trottoirs larges car je n'aime pas les gens. Mais je fais quand même plus attention depuis ma transition qu'avant.

Moi : D'accord et bien merci beaucoup Ray. J'ai une dernière question dans la continuité de ce qu'on raconte là. Mais les rues où il y a une forte visibilité naturelle, tu vois par exemple beaucoup de fenêtres, de balcons. Est-ce que tu te sens plus en sécurité dans

une rue comme ça ? Ou bien est ce que ton rapport à ça a changer au cours de ta transition je sais pas ?

« H » : Euh - Je crois que j'ai une préférence mais je ne sais pas si ça a un réel lien direct avec ma transidentité mais ça a toujours été le cas. Euh - mais les rues plus étroites avec beaucoup de fenêtres et que des maisons ça m'a toujours rendu mal à l'aise, j'avais l'impression que c'était assez voir même trop bien rangé. Et ça me rend mal à l'aise. Je crois pas que ça a un lien avec le fait que je sois une personne trans parce que ça a toujours été comme ça.

Moi : D'accord mec, Bah écoute merci beaucoup d'avoir pris un peu de temps pour moi. Tu m'as beaucoup aidé.

« H » : Avec plaisir

(...)

3.2 Retranscription de la deuxième rencontre avec « L »

Deuxième échange avec « L », en terrasse, d'une durée d'1h50.

Moi : Et du coup, ce que je peux te demander, mais tu as quel âge ?

« L » : Oui, j'ai 39 ans.

(...)

Moi : Les endroits que tu évoques généralement, tu m'avais parlé de la place Saint Lambert, est-ce que tu arriverais à me dire pourquoi certains endroits, tu les évites ou pas ?

« L » : C'est hyper vague, parce que c'est vrai que des fois, c'est un sentiment d'insécurité. Je pense que c'est aussi des groupes où, on en a parlé avant, où la population est 100%, cis, bah, voilà. Peut-être pas hétéro ou quoi, mais où tu ne te sens pas en sécurité, parce que c'est, tu vois bien, c'est exclusivement masculin, ou s'il y a une meuf, elle se cache, elle est dans un coin. Le petit coin aussi sur l'esplanade Saint-Léonard, c'est parce qu'il y a des mecs.

Moi : Donc c'est principalement autrui qui fait que tu te sens particulièrement mal à l'aise ?

« L » : Oui mais si c'est sombre, je m'en fous, j'ai pas peur

Moi : Et les endroits sombres, est-ce que, avant d'avoir commencé ta transition, est-ce que ça faisait le même effet, ou est-ce que c'était vraiment toujours le même sentiment de A à Z, ou est-ce que c'est au fur et à mesure que t'as préféré emprunter des endroits comme ça ?

« L » : Bonne question. Ouais. Je ne sais pas. Je ne sais pas, en fait. Faut que j'y réfléchisse un peu plus. Non, je pense que ça reste sur le même sentiment, quoi.

En fait, les endroits sombres, c'est pas grave, en fait. C'est les gens qui me font peur. Voilà. Je peux me balader dans la forêt à la tombée de la nuit, je peux prendre des rues sombres si je vois qu'il y a personne, mais en fait, c'est les gens qui me font peur.

Moi : Ok. Ok. Et du coup, quand t'es dans ce genre d'endroit, tu ressens quoi exactement ? De la gêne ?

« L » : Alors, c'est pas vraiment de la peur, c'est genre en mode, là, je me sens pas en sécurité. Mais ça va le faire. Ça va le faire.

En fait, je passe quand je dois le faire, je me dis, ça va le faire, ça va le faire, ça va le faire, et je compte mes pas, tu vois, et je me dis, allez, enfin, répéter des chiffres, des fois, c'est simple : 1, 2, 3, 4, et on avance, et 1, 2, 3, 4, et on y va. Et on essaye de sortir cette angoisse, cette peur, parce que la plupart du temps, il peut rien se passer, mais c'est genre, ok, ça va aller, ça va aller, et je passe et ça va.

Moi : Ok. Ok. Oui, tu sens stressé.

« L » : Oui, c'est ça.

(...)

Je préfère prendre les petites rues. Genre, on parlait d'Hors-Chateau. Il y a plein de petites rues. Je préfère prendre ces rues-là pour couper à travers, aller plus vite. Et genre, il y a à peine la place pour une voiture. La plupart du temps, c'est devenu complètement piéton. Je préfère prendre ces petites rues-là. Je vois pas très bien de loin. Mais je vois quand même que s'il y a une ou deux personnes. Et là, je vois aussi des endroits de deal et des trucs comme ça. Mais justement, je pense qu'ils ont peur que moi, j'arrive. Et eux, ils s'occupent de leur truc. Et moi, je m'occupe de passer. Et ça passe en fait. Je préfère ça que les grands trucs. Je préfère prendre par les petites rues.

Moi : Et est-ce que ça t'es déjà arrivé d'avoir des sortes de mécanismes de défense ? Je sais que par exemple, dans la rue, j'ai tendance à mettre les écouteurs, mais sans musique.

« L » : Moi, j'ai un casque. Et ça m'est déjà arrivé où il y avait des gens qui essayaient de me parler. Et je tapote le casque pour dire, c'est ma bulle, en fait. Et je mets un casque très visible, exprès, pour qu'on m'emmerde pas. Ça, c'est un mécanisme de défense, clairement. Et en fait, avant, j'utilisais des écouteurs. Mais je préfère que ce soit visible. Je veux qu'on voit que je m'isole.

Moi : Mais tu écoutes vraiment la musique ?

« L » : Ouais, j'écoute de la musique.

Moi Et donc, par exemple, à certains endroits où tu passes, ça t'arrive pas de l'éteindre, par exemple, juste par précaution ?

« L » : Si, j'enlève un côté. Ouais, les rues où j'ai besoin d'être plus alerte. Et c'est vrai qu'il y a des moments où je vais mettre mon casque et des moments où je vais pas le mettre parce que j'ai besoin d'être plus alerte. Genre, quand je travaille du soir, par exemple, je vais commencer à 14-15 heures. Et donc, du coup, là, je mets mon casque pour aller au travail. Et quand je rentre à pied, le soir, je ne mets pas mon casque. Enfin,

où je vais le mettre, mais justement, comme tu dis, je mets pas la musique pour me protéger. Mais je reste en alerte.

Moi : Donc, ça, tout le long du trajet, alors ?

« L » : Oui, tout le long du trajet.

Moi : Ok. Et est-ce que ça t'est déjà arrivé de faire un trajet lambda, d'avoir ta musique, mais dans certaines rues, juste vraiment dans certaines rues, par exemple, d'enlever la musique ?

« L » : Non.

Moi : Et est-ce que t'as d'autres mécanismes comme ça ?

« L » : Oui. Le fait de, comme je t'ai dit, compter mes pas. C'est un mécanisme de défense. Et en plus, c'est un, deux, trois, quatre, c'est hyper militaire, en fait. C'est genre marche au pas et avance. Et ça m'arrive souvent de compter mes pas pour être sûr de, enfin, ça me rassure et en même temps, ça me fait avancer, tu vois. Et puis, tu tiens un rythme à beaucoup. Voilà. Et je suis déjà quelqu'un qui marche vite. Des fois, c'est même à haute voix parce que ça me rassure, mais ouais, ça est un mécanisme de défense.

Moi : Et ça, tu l'as toujours fait ?

« L » : Non, c'est à Liège. A Brest, c'était pas pareil. C'est pas la même géographie, c'est pas la même population, etc. (...) Et ouais, il y a un moment, à Brest, je suis parti parce que, bon, après avoir subi, mais je me sentais quand même plus à l'aise, mais parce que j'avais toujours un chien aussi. Je pense que c'était un husky, quand tu as un chien de cette taille-là, de cette allure-là, on t'emmerde pas. C'est un mécanisme de défense aussi.

(...)

La violence de la ville elle me pèse, mais je reste, parce qu'en fait, ça a son charme, quand même.

(...)

Moi : C'est vrai que, je ne parle que du négatif, mais est-ce qu'il y a des lieux où tu aimes beaucoup te retrouver à Liège, parce que, oui, mais c'est pour ça, sur le coup, je parle du négatif, mais Le positif ?

« L » Ouais, bah ouais, c'est clair. Bah ici, j'aime beaucoup. C'est pas un endroit où j'allais au tout début. C'est un endroit qui est venu avec le Covid. J'aime beaucoup. En fait, il y a des copines qui m'ont dit, « Ah, on se retrouve là, et on a créé notre bulle » tu vois. C'est trop chouette. Il y a plein d'endroits, enfin, les coteaux, j'adore. Marcher, même dans les petites rues. Mais, même Outre-Meuse, en fait, j'adore regarder les frontons, les maisons et les décorations.

(...)

Mais en fin de compte, c'est toujours les mêmes routes que je fais, mais c'est, je pense, une heure de la journée, et un contexte. J'aime beaucoup me balader. Le boulevard d'Avroy par exemple, pour se balader, c'est une horreur. On va pas se mentir. Le parc, pleine journée, pleine nuit, c'est pareil. C'est juste plein de rats et c'est moche. C'est pas

entretenu. C'est mal foutu. Enfin, c'est pour ça qu'il faut le reconstruire, il faut faire autre chose. C'est comme New York dans les années 80, voilà.

(...)

3.3 Perception de la visibilité et de la sécurité

Les perceptions de la visibilité et de la sécurité sont des éléments essentiels pour comprendre comment les deux participants, « H » et « L », naviguent dans l'espace public en fonction de leur identité de genre. Leurs ressentis diffèrent en fonction de leurs expériences personnelles et du stade de leur transition, mais certains thèmes communs émergent, révélant les défis que rencontrent les hommes transgenres dans les environnements urbains.

Pour « H », la visibilité dans l'espace public est une source de stress, surtout dans les quartiers où il se sent moins en sécurité. « H » préfère éviter les zones très fréquentées ou les endroits où il pourrait attirer l'attention en raison de sa transidentité. Il adopte des stratégies comme l'écoute de musique au casque pour se couper des bruits extérieurs et se créer une bulle de confort. La présence d'autres personnes dans ces espaces publics peut parfois amplifier son sentiment d'insécurité, le poussant à éviter certains quartiers comme Saint Lambert. Cette attitude témoigne de la complexité de son rapport à la visibilité, où la protection passe par une forme de retrait ou de discrétion.

De son côté, « L » a également développé une conscience aiguë de sa visibilité dans l'espace public, mais son rapport à la sécurité est nuancé par son expérience plus longue de la vie urbaine et par le fait qu'il est plus avancé dans sa transition. Bien que « L » se sente généralement plus en sécurité qu'avant, il continue d'éviter certains quartiers et d'adopter des comportements pour minimiser les risques, comme prendre des petites rues ou éviter les lieux trop fréquentés. Son expérience de la rue est également marquée par une conscience accrue de son passing, ce qui modifie la manière dont il est perçu par les autres et influence son sentiment de sécurité. « L » se rend compte que, bien que son passing lui permette de se fondre plus facilement dans la masse, cela entraîne aussi de nouveaux défis, comme la crainte de susciter de la peur chez les femmes dans l'espace public.

3.4 Rapport à l'espace urbain en fonction de la transition de genre

Mon auto-ethnographie a révélé une transformation significative de mon rapport à l'espace urbain au fil de ma transition. Avant de commencer ma transition, j'avais un rapport relativement neutre à la rue, mais cela a changé de manière radicale dès les premiers signes visibles de ma transition. Ce changement est également observé chez « H » et « L », bien que leurs expériences soient façonnées par des contextes et des étapes de transition différents.

Pour « H », le coming out et le début de l'hormonothérapie ont entraîné une prise de conscience accrue de l'espace urbain. Cette évolution rejoint mon propre récit, où

l'espace public est devenu un lieu de tension accrue à mesure que ma visibilité en tant qu'homme trans augmentait. « H » a modifié ses habitudes pour éviter certaines zones qu'il percevait comme dangereuses, tout comme je l'ai fait dans ma propre expérience. Cependant, là où j'ai constaté une amélioration de mon rapport à l'espace public après avoir atteint un certain niveau de passing, « H » semble encore en transition, avec un rapport à la rue toujours marqué par l'insécurité.

« L », quant à lui, a connu un parcours similaire mais avec des dynamiques différentes. Sa transition a également modifié son rapport à l'espace urbain, mais son expérience plus longue lui a permis de développer des stratégies d'adaptation plus sophistiquées. Contrairement à ma propre expérience, où l'évolution du rapport à la rue a suivi un schéma relativement linéaire, « L » a dû naviguer entre des sentiments ambivalents, renforcés par le contexte de la pandémie qui a à la fois facilité et compliqué son adaptation à son nouveau genre. Son témoignage montre que le rapport à la rue ne se stabilise pas nécessairement avec le temps, mais reste sujet à des ajustements constants en fonction des situations et des environnements.

3.5 Stratégies d'adaptation et de navigation dans l'espace public

Dans mon auto-ethnographie, j'ai identifié plusieurs stratégies que j'avais développées pour me sentir plus en sécurité dans l'espace public, telles que choisir des itinéraires spécifiques, éviter certaines heures de la journée, ou encore modifier mon apparence pour passer inaperçu. Ces stratégies trouvent un écho dans les récits de « H » et « L », bien que chaque participant ait adapté ces pratiques à ses propres besoins et expériences.

« H » adopte des stratégies similaires à celles que j'ai décrites, telles que l'évitement des quartiers qu'il perçoit comme dangereux et le port d'un casque pour se couper des bruits extérieurs. Comme dans mon propre parcours, ces stratégies sont le résultat d'une nécessité de protéger son intégrité physique et psychologique dans des espaces perçus comme hostiles. Cependant, alors que j'ai progressivement évolué vers une plus grande confiance dans certains espaces, « H » semble encore en phase de développement de ces mécanismes d'adaptation, ce qui montre la complexité et l'individualité du processus d'adaptation pour chaque personne transgenre.

« L », avec son expérience plus longue, a affiné ses stratégies de manière plus complexe. Comme moi, il privilégie certains itinéraires et moments de la journée pour minimiser les risques, mais il a également développé des mécanismes plus élaborés, comme l'utilisation de signaux visibles (casque audio) pour indiquer son désir de ne pas être dérangé. Cette approche témoigne d'une adaptation plus mature aux défis de la rue, mais elle montre également que le sentiment de sécurité reste fragile, même après plusieurs années de transition.

3.6 Comparaison des entretiens avec les résultats de l'approche auto-ethnographique

La comparaison entre les résultats de l'auto-ethnographie et les récits de « H » et « L » met en lumière à la fois des similitudes et des divergences dans la manière dont les hommes transgenres naviguent dans l'espace public. Mon propre parcours, structuré en trois temps (avant la transition, pendant les premiers changements hormonaux, et après avoir atteint un certain passing), est en grande partie reflété dans les témoignages de « H » et « L ». Cependant, chaque participant apporte une perspective unique, façonnée par son contexte personnel et ses expériences spécifiques.

Là où ma recherche auto-ethnographique soulignait une amélioration progressive du sentiment de sécurité à mesure que ma transition avançait, les récits de « H » et « L » montrent que cette évolution n'est pas toujours linéaire. Pour « H », la transition est encore en cours, et son rapport à la rue reste marqué par une certaine insécurité. « L », en revanche, montre que même avec un passing solide, la vigilance reste de mise, et que les défis liés à la sécurité peuvent évoluer avec le temps, plutôt que disparaître.

Cette mise en parallèle souligne l'importance d'une approche individualisée pour comprendre les expériences des hommes transgenres dans l'espace public. Si des thèmes communs émergent, tels que l'importance de la visibilité et la nécessité de développer des stratégies d'adaptation, chaque parcours est unique et doit être compris dans son propre contexte. Les récits de « H » et « L » enrichissent ainsi mon auto-ethnographie, en offrant des perspectives complémentaires qui approfondissent notre compréhension des dynamiques de genre dans les espaces urbains.

3.7 Conclusion

La mise en perspective des récits de « H » et « L » avec les observations issues de mon auto-ethnographie permet de dégager des tendances communes tout en respectant la singularité de chaque parcours. Les défis liés à la visibilité et à la sécurité dans l'espace public sont des préoccupations centrales pour les hommes transgenres, mais les réponses à ces défis varient en fonction de l'étape de transition et des contextes personnels. Cette analyse montre que, bien que la transition puisse améliorer le sentiment de sécurité et d'appartenance, elle introduit également de nouvelles complexités, qui nécessitent des ajustements constants.

CONCLUSION GENERALE

Cette recherche a exploré en profondeur les dynamiques complexes qui régissent la vie des hommes transgenres dans l'espace public de Liège, en prenant pour point de départ mon propre parcours avant d'élargir la perspective aux récits de vie d'autres hommes transgenres. **L'objectif était de comprendre comment ces individus naviguent dans un environnement urbain souvent marqué par des tensions, des défis liés à la visibilité, et un besoin constant de sécurité.**

L'une des questions centrales qui ont émergé au cours de cette étude est celle de la possibilité d'adopter une autre approche méthodologique : aurais-je pu mener cette recherche autrement, en choisissant une perspective plus classique et moins impliquée ? Est-il possible d'étudier un sujet comme celui-ci, sans adopter une perspective queer et sans réfléchir profondément à son propre positionnement en tant que chercheur.e.x ? **Je ne pouvais ni ne voulais faire autrement.** Les résultats de cette recherche, ancrée à la fois dans mon expérience et dans celles de mes pairs, montrent que le vécu personnel peut et doit informer les pratiques de recherche. En assumant pleinement cette dimension, nous pouvons espérer produire une connaissance à la fois rigoureuse et profondément humaine.

Mon approche, à la fois politique et académique, est profondément ancrée dans mon vécu personnel, qui a orienté chaque étape de cette recherche. Ces différentes facettes de moi-même sont étroitement liées et se manifestent dans chaque partie de cette étude, guidant mes choix et mes actions sur le terrain.

Il est devenu évident que l'espace public n'est pas un terrain neutre, mais un lieu où se jouent les enjeux de visibilité et d'invisibilité. Pour beaucoup d'hommes transgenres, se déplacer dans la ville implique des stratégies, qu'elles soient conscientes ou inconscientes, visant à minimiser les risques, à éviter les confrontations, et à vivre leur identité de manière authentique sans compromettre leur sécurité. L'analyse a montré que le sentiment de sécurité des hommes transgenres dans l'espace public est façonné par une combinaison de facteurs urbanistiques et sociaux. Cependant, cette insécurité ne peut être attribuée uniquement à l'aménagement de l'espace urbain. Elle est enracinée dans des structures sociales complexes et des dynamiques individuelles, ce qui souligne l'importance de considérer ces multiples dimensions pour comprendre **pleinement les défis liés à la visibilité et à la sécurité dans la ville.**

Cette recherche a également révélé la richesse et la diversité des expériences au sein de la communauté transgenre. Il est crucial de souligner que ces vécus ne sont pas uniformes : chaque personne transgenre peut avoir des perspectives distinctes. Cette pluralité d'expériences met en évidence la nécessité d'adopter une approche nuancée et inclusive dans l'étude des dynamiques urbaines.

En terminant ce travail de fin d'études, je souhaite insister sur l'importance d'intégrer ces expériences variées dans nos réflexions sur l'urbanisme et la vie urbaine. Les politiques d'aménagement urbain doivent évoluer pour répondre aux défis posés par ces

dynamiques de genre, en créant des espaces où chacun puisse se sentir en sécurité et respecté.

Je souhaite également ouvrir la réflexion sur l'avenir de nos villes. Comment pouvons-nous transformer nos espaces urbains pour qu'ils deviennent réellement inclusifs, non seulement pour les hommes transgenres, mais pour tous.les.x ? Comment pouvons-nous créer des environnements où la visibilité ne soit plus synonyme de danger, mais de reconnaissance et de respect ? Il ne s'agit pas simplement de repenser les infrastructures, mais de transformer les mentalités, de promouvoir une culture de l'inclusion où chaque individu, quelle que soit son identité, puisse se sentir chez soi.

Cette recherche n'est qu'une étape dans un long processus de transition. Mais c'est une étape nécessaire, puisqu'elle pose les bases d'une réflexion plus large sur ce que signifie vivre ensemble dans une société diverse. Mon espoir est que ce travail puisse inspirer d'autres recherches, d'autres actions, et contribuer à la construction de villes plus inclusives, où chacun.e peut trouver sa place.



Fig 19 : Collage. @gluegang_liege. 13/05/2024

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES

- Espineira, K., Alessandrin, A., & Thomas, M.-Y. (2012). *La transyclopédie, Des ailes sur un tracteur*.
- Kern, L. (2022). *Ville féministe : Notes de terrain* (A. D. Rochers, Trad.). Diffusion Dimedia : Éditions du remue-ménage.
- Lexie. (2024). *Une histoire de genres. Guide pour comprendre et défendre les transidentités*. Marabout. Hachette.
- Lieber, M. (2008). *Genre, violences et espaces publics : La vulnérabilité des femmes en question*. Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- Lucas, M. (2024). *Ceci n'est pas un livre sur le genre*. Les Insolentes. Hachette.
- Page, M. (2024). *Nonbinaires*. Bruno Doucey.
- Preciado, P. B. (2008). *Testo Junkie : Sexe, drogue et biopolitique*. Éditions Grasset.
- Preciado, P. B. (2019). *Un appartement sur Uranus*. Éditions Grasset.
- Preciado, P. B. (2020). *Je suis un monstre qui vous parle : Rapport pour une académie de psychanalystes*. Éditions Grasset.

REVUES

- Alessandrin, A. (2012). *La transphobie en France : Entre insuffisance du droit et multiplication des expériences discriminantes*. *Cahiers du Genre*, 2016, la production de la santé sexuelle, 60, pp. 193-212. <https://hal.science/hal-01300240>
- Alessandrin, A., & Dagorn, J. (2021). *Femmes et déplacements : Différents contextes, différentes expériences*. *Dynamiques régionales*, 3(12), 63-82. <https://www.cairn.info/revue-dynamiques-regionales-2021-3-page-63.htm>
- Bertaux, D. (1981). *Les récits de vie*. Paris : Librairie des Méridiens
- Boisclair, I. (2014). *Savoirs féminins, savoirs féministes, savoirs situés / Politiques féministes et constructions des savoirs*. « Penser nous devons » ! de Maria Puig de la Bellacasa, L'Harmattan, « Ouverture philosophique », 258 p. *Spirale*, (247), 68- 70
- Borghi, R. (2012). *De l'espace genré à l'espace « querisé » : Quelques réflexions sur le concept de performance et son usage en géographie*. *ESO Travaux et Documents*, 33, 109-116. <https://www.academia.edu/25>
- Borghi, R. (2014). « *L'espace à l'époque du queer : contaminations queer dans la géographie française* ». *Revue PolitiQueer*, numéro Dimensions francofolles.
- Bourdieu, P. (1997). *La domination masculine*. Paris : Éditions du Seuil.

Butler, J. (2006). *Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l'identité*. La Découverte.

Butler, J. (1988). Performative Acts and Gender Constitution: An Essay in Phenomenology and Feminist Theory. *Theatre Journal*, 40(4), 519. <https://doi.org/10.2307/3207893>

Butler, J. (1999). *Gender trouble: Feminism and the subversion of identity*. Routledge.

Cattan, N., & Leroy, S. (2010). La ville négociée : Les homosexuel(le)s dans l'espace public parisien. *Cahiers de géographie de Québec*, 54(151), 9-14. <https://id.erudit.org/iderudit/044364ar>

Chaumont, L., & Zeilinger, I. (2012). Espace public, genre et sentiment d'insécurité. *Garance ASBL*. <https://www.simaasbl.be/IMG/pdf/12espacepublicgenre.pdf>

Debonneville, J., & Lieber, M. (2021). Rappels à l'ordre sexué dans l'espace public : Perspective intersectionnelle sur les violences dans l'espace public. *Dynamiques régionales*, 3(12), 83-101. <https://www.cairn.info/revue-dynamiques-regionales-2021-3-page-83.htm>

Dejardin, C. (2018). Le sentiment d'insécurité des étudiantes au regard de leurs représentations. Dans M. D. Sacco, Paternotte (Dir.), *Partager la ville - Genre et espace public en Belgique francophone*. Academia-L'harmattan.

De la Chenelière, M. (2018). De patient à chercheur : parcours d'empowerment autour de la transidentité. *L'information psychiatrique*, 94(10), 817-823. <https://doi.org/10.1684/ipe.2018.1884>

Dubé, L. (2022). L'autoethnographie : Une méthode de recherche inclusive. *Présences*, 9(2). <https://www.revue-presences.org>

Genestier, P. (2010). La mixité : mot d'ordre, vœu pieux ou simple argument ? *Espaces et sociétés* n° 140-141, no 1: 21-35.

Heynen, H. (2007). L'inscription du genre dans l'architecture. *Perspective*, 4 | 2007, 693-708. <https://journals.openedition.org/perspective/3575> Huning, S. (2013). Intégrer le genre à la planification urbaine—Métropolitiques. <https://metropolitiques.eu/Integrer-le-genre-a-la.html>

Kaufmann, J.-C. (2004). *L'invention de soi : Une théorie de l'identité*. Paris : Armand Colin.

Kaufmann, J.-C. (2016). *L'identité : La construction du soi moderne*. Paris : Armand Colin ?

Lambert, L. (2017). INTRODUCTION ARCHITECTURE AND THE NORM: The Violence of a Continued Reciprocity by Léopold Lambert. *THE FUNAMBULIST MAGAZINE*. <https://173thefunambulist.net/articles/introduction-architecture-norm-violence-continuedreciprocity-leopold-lambert>

Lejeune, P. (1980). *Je suis un autre : L'autobiographie de la littérature aux médias*. Paris : Éditions du Seuil.

Luxembourg, C., & Noûs, C. (2021). Les espaces publics sont-ils neutres : Lecture spatiale des rapports sociaux de genre, lecture genrée des rapports socio-spatiaux. *Dynamiques régionales*, 3(12), 12-40. <https://www.cairn.info/revue-dynamiques-regionales-2021-3-page-12.htm>

Molinier, P. (2009). *Le travail du care*. Paris : La Dispute.

Mosconi, N., Paoletti, M., & Raibaud, Y. (2015). Le genre, la ville. *Travail, genre et sociétés*, 33(1), 23-28. <https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2015-1-page-23.htm>

Paperman, P., & Laugier, S. (2010). *Qu'est-ce que le care ?*. Paris : Payot.

Preciado, B. (2003). Multitudes queer : Notes pour une politique des "anormaux". *Multitudes*, 12, 17-25. <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2003-2-page-17.htm>

Preciado, P. (2016). Regards queers sur l'architecture : Une remise en question des approches identitaires de l'espace. *Captures*, 1(1). <https://doi.org/10.7202/1059828ar>

Raibaud, Y. (2014). Une ville faite par et pour les hommes. *Friture Magazine*, (21), 12-13. <https://hal.science/hal-00974265>

Schembri, D. (2015). La discrimination à l'encontre des personnes transgenres en Europe. Assemblée parlementaire. Commission sur l'égalité et la non-discrimination. Doc 13742. <https://assembly.coe.int/nw/xml/XRef/Xref-XML2HTML-FR.asp?fileid=21630&lang=FR>

Tronto, J. C. (1993). *Moral Boundaries: A Political Argument for an Ethic of Care*. New York: Routledge.

Vallerand, O. (2016). Regards queers sur l'architecture : Une remise en question des approches identitaires de l'espace. *Captures*, 1(1). <https://doi.org/10.7202/1059828ar>

Zeilinger, I. (2018). La longue marche vers une critique féministe de l'espace public. Dans M. D. Sacco, Paternotte (Dir.), *Partager la ville - Genre et espace public en Belgique francophone*. Academia-L'harmattan.

Zeilinger, Chaumont, I. L. (2021). Les casernes à Namur : un nouveau quartier pour plus 148 d'égalité de genre. Dans *Espace public et inégalité de genre* (12e éd.). IWEPS.

PODCASTS ET SERIES

France Culture. (2021, mai 12). Les villes, espaces des inégalités de genre [Épisode de podcast]. Dans *La Série Documentaire*. <https://www.franceculture.fr/emissions/serie/les-villes-espaces-des-inegalites-de-genre>

France Inter. (2020, mars 8). La ville est-elle sexiste ? [Épisode de podcast]. Dans *La Terre au Carré*. <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/la-ville-est-elle-sexiste>

France Inter. (2021, mai 5). En tout genre [Épisode de podcast]. Dans *Grand bien vous fasse*. <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/en-tout-genre>

France Inter. (2021, novembre 12). Trouble dans le genre ? [Épisode de podcast]. Dans Les Pieds sur Terre. <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/trouble-dans-le-genre>

Murphy, R., Falchuk, B., & Mock, J. (Producteurs). (2018-2021). Pose [Série télévisée]. FX.

MEMOIRES ET THESES

Cordier-Jouanne, M. (2019). Querr(ing) Architecture : De l'espace queer à la querrisation de l'espace [Mémoire de fin d'étude, ENSA Paris-Malaquais]. Issuu. <https://issuu.com/mahecordierjouanne/docs/memoir>

D'Amico, V. (2020). Droit à la ville genré : Atouts et limites d'une conquête féminine par le sport urbain : Analyse d'ateliers féministes de parkour et de skate mis en place entre août et novembre 2019 [Thèse de maîtrise, Université de Paris].

Durand, S. (2006). Les territoires de l'homosexualité : Impacts sur la ville [Mémoire de licence, Faculté des lettres, Institut de géographie, Université de Lausanne]. IGD. <https://igd.unil.ch/memoir>

Gilow, M. (2015). Déplacement des femmes et sentiment d'insécurité à Bruxelles : Perceptions et stratégies [Mémoire de fin d'étude, Université Saint Louis Bruxelles]. Brussels Studies. <https://doi.org/10.4000/brussels.1274>

Howet, E. (2023). Un genre d'architecture : Démarche pour un logement plus égalitaire. Le cas de la cité Mascaux [Mémoire de Master en Architecture, Université de Liège]. Université de Liège. <http://hdl.handle.net/2268.2/18225>

Lecomte, I. (2021). Sentiment d'insécurité, genre et espace public : Le cas du quartier d'Outremeuse [Mémoire de Master en Architecture, Université de Liège]. Université de Liège. <http://hdl.handle.net/2268.2/12512>

Jamouille, R. (2022). Théories Queer et Architecture : (Re)lecture et queerisation d'un espace domestique

Kervella, C. (2020). Sex in the city : Le queer en architecture comme outil de déconstruction des systèmes normatifs dans les sociétés édifiées [Mémoire de Master en Architecture, Ingénierie architecturale, Université de Liège]. Université de Liège.

Maxel, K. (2021). Le genre des espaces publics [Mémoire de Master en Architecture paysagiste, Université de Liège, Faculté de Gembloux Agro-Bio Tech]. Université de Liège. <http://hdl.handle.net/2268.2/12175>

Mullens, E. (2020). Un urbanisme qui (dé)genre : Les politiques urbaines genrées et leur impact sur l'aménagement de l'espace public [Mémoire de Master en Urbanisme, Université de Liège].

Rossion, E. (2023). Spatialisation des manifestations et résistances féministes : Réappropriation de l'espace public par les collectifs de collages liégeois [Mémoire de Master en Architecture, Université de Liège].

LISTE DES FIGURES

Couverture : Production personnelle

Fig 1 : lel vous emmerde. @gluegang_liege, 01/12/2021

Fig 2 : Photo personnelle, Viennes, 21/12/2022

Fig 3 : Photo personnelle, Fonck, 29/09/2023

Fig 4 : Capture d'écran Google Earth

Fig 5 : Repère du point de départ et d'arrivée du trajet quotidien : Production personnelle

Fig 6 : Photo personnelle des quais de Liège, 23/04/2024

Fig 7 : Collage, photo personnelle, 09/06/2022

Fig 8 : Photo personnelle. Rue Pouplin. 07/05/2024

Fig 9 : Photo personnelle. Rue Lambert le Bègue. 07/05/2024

Fig 10 : Trajet quotidien avant l'hormonothérapie : Production personnelle

Fig 11 : Collage, @gluegang_liege, 19/03/2023

Fig 12 : Photo personnelle, Rue Jonfosse, 07/05/2024

Fig 13 : Photo personnelle, Rue Jonfosse, 07/05/2024

Fig 14 : Photo personnelle, Rue de la casquette, 07/05/2024

Fig 15 : Photo personnelle, Rue des urbanistes, 07/05/2024

Fig 16 : Trajet quotidien durant mes premières années sous testostérone : Production personnelle

Fig 17 : Photo personnelle, Place des Béguinages, 07/05/2024

Fig 18 : Trajet quotidien avec un cis-passing : Production personnelle

Fig 19 : Collage. @gluegang_liege. 13/05/2024

ANNEXES

Annexe 1 : Contrat de confidentialité entre les participants et le chercheur

ENTENTE RELATIVE À LA CONFIDENTIALITÉ

OBJET DU CONTRAT

Le présent contrat a pour objet de définir les conditions de confidentialité et d'utilisation des informations partagées lors des entretiens réalisés dans le cadre du travail de fin d'études (TFE) de TIELIN Evan, portant sur l'insécurité des hommes transgenres dans les rues de Liège.

ENGAGEMENTS DU CHERCHEUR

Je soussigné, TIELIN Evan, étudiant en master 2 en Architecture, à l'Université de Liège, m'engage par les présentes à :

Utiliser les informations fournies par le participant uniquement dans le cadre de la rédaction et de la soutenance de mon TFE.

Assurer la confidentialité des informations partagées, en anonymisant les données personnelles du participant.

Enregistrer les entretiens uniquement avec le consentement préalable du participant.

Utiliser les enregistrements des entretiens exclusivement pour la rédaction du TFE.

Supprimer définitivement les enregistrements des entretiens après la finalisation et la soutenance du TFE.

Ne pas divulguer, transmettre ou partager les informations fournies par le participant à des tiers sans son consentement explicite.

ENGAGEMENTS DU PARTICIPANT

Par la présente, le participant s'engage à :

Participer volontairement aux entretiens et fournir des informations en toute connaissance de cause.

Autoriser l'enregistrement des entretiens, étant informé que ces enregistrements seront utilisés uniquement dans le cadre de la rédaction du TFE.

DUREE DE CONFIDENTIALITE

Les obligations de confidentialité décrites dans le présent contrat sont valables pendant toute la durée de la réalisation du TFE et se prolongent après la soutenance, jusqu'à la suppression définitive des enregistrements des entretiens.

RESILIATION

Le présent contrat peut être résilié à tout moment par l'une des parties. En cas de résiliation, TIELIN Evan s'engage à supprimer immédiatement toutes les informations et enregistrements relatifs au participant.

En signant ce contrat, les parties reconnaissent avoir pris connaissance des termes et conditions et les accepter sans réserve.

Fait à _____, le _____.

TIELIN Evan

APPEL AUX MECS TRANS



Bonjour, je m'appelle TIELIN Evan, je suis étudiant en Architecture à l'Université de Liège. Dans le cadre de ma dernière année, je réalise un mémoire de fin d'études qui s'intéresse à l'influence que peut avoir l'architecture et l'aménagement urbain sur le sentiment d'insécurité des hommes transgenres dans les rues de Liège. En tant qu'homme transgenre, ce sujet me tient particulièrement à cœur, puisque je souhaite mettre en lumière, nos réalités quotidiennes, afin d'essayer de susciter une prise de conscience collective. Il est primordial pour moi de donner une voix à notre communauté.

Cependant j'aurai besoin d'aide.

Je suis à la recherche d'hommes transgenres qui seraient intéressés à participer à ma recherche en me partageant, leurs expériences et leurs perspectives sur le sujet. Votre point de vue est crucial pour enrichir mon travail et unir nos témoignages. Je vous serais extrêmement reconnaissant de bien vouloir partager un peu de votre temps avec moi.

Si vous êtes intéressé.e.s ou si vous connaissez quelqu'un qui pourrait l'être, n'hésitez pas à me contacter en privé pour plus d'informations, via Facebook (TIELIN Evan), Instagram (@undisclosede) ou encore via mon adresse mail evan.tielin@student.uliege.be

Toutes les informations fournies resteront strictement confidentielles. Je serai ravi de discuter plus précisément avec vous de la suite des événements. Merci d'avance pour votre aide !

TIELIN Evan

